La Vie Intellectuelle

T. XV — N° 1 10 Avril 1932

SOMMAIRE

QUESTIONS RELIGIEUSES

M. Braun, O.P. L'inscription de Nazareth sur la violation de sépulture . 8

NOTES ET RÉFLEXIONS. *En marge de quelques études sur l'Église*, par **M.-J. Congar, O.P.**, p. 18. — *Récents travaux sur le Concile de Trente*, par **Auguste Leman**, p. 30. — *L'œuvre civilisatrice et scientifique des missionnaires*, par **J. M.**, p. 37.

PHILOSOPHIE SOCIALE ET POLITIQUE

oucy. . De la finalité en sociologie . 40

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Remarques sur l'antique querelle de politique et de morale*, par **J. Tonneau, O.P.**, p. 69. — *Droit naturel et réalisme*, par **Louis Blanckaert**, p. 79. — *Un vieux maître de politique*, par **D.**, p. 81.

QUESTIONS SOCIALES

enri Simon. Culture et Bourgeoisie . . . 84

NOTES ET RÉFLEXIONS. *A travers la crise actuelle. Ordre mécanique, ordre divin*, par **Georges Coquelle-Viance**, p. 108. — *Paganisme et Christianisme. Guerre et Paix*, par **Domenico Russo**, p. 115. — *Le retour de la mère au foyer*, par **L. Louradour**, p. 121. — *Le Service social*, par **Céline Lhotte**, p. 125. — *Vers la Semaine sociale de Lille*, par **A.-J. Faidherbe, O.P.**, p. 127.

LES LETTRES ET LES ARTS

André Malvil. . . MONOLOGUE 1

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Lettres étrangères*, par **Daniel-Rops**, p. 143. — *Une histoire de la littérature tchèque*, par **H. Beuve-Méry**, p. 161. — *Vincentinho*, par **M. B.**, p. 166. — *Nouvelles musiques de France et de Russie*, par **Maurice Brillant**, p. 167.

QUESTIONS RELIGIEUSES

.-M. BRAUN, O.P. *L'inscription de Nazareth sur la violation de sépulture.*

Autour du Tombeau trouvé vide...

« Publiez que ses disciples sont venus de nuit et l'ont enlevé pendant que vous dormiez... Les soldats prirent l'argent et firent ce qu'on leur avait dit; et ce bruit qu'ils répandirent se répète encore aujourd'hui parmi les juifs. »

(Ev. selon S. Matthieu, XXVIII, 13-15.)

I.-J. CONGAR, O.P. *En marge de quelques études sur l'Église.*

L'idée d'Église connaît de nos jours un renouveau d'intérêt. Nous en avons déjà relevé les traces chez nos frères séparés. Indiquons maintenant quels sont, chez les fidèles, l'inspiration générale et le sens de ce renouveau.

UGUSTE LEMAN. *Récents travaux sur le Concile de Trente.*

Professeur d'histoire la Faculté de Théologie de Lille.

La documentation théologique et canonique du Concile. — Une nouvelle histoire d'ensemble. — La reprise des travaux conciliaires sous Pie IV.

J. M. *L'œuvre civilisatrice et scientifique des missionnaires.*

Un livre de M. Paul Lesourd.

L'inscription de Nazareth sur la violation de sépulture

Il a été fait assez grand bruit, depuis un peu plus d'un an, autour d'une inscription, dite de Nazareth, qui avai été jalousement tenue à l'ombre, dans le secret de la collection Guillaume Froehner (1) jusqu'en 1925, et que M. Franz Cumont, le premier, a signalée à l'attention de lecteurs de la *Revue historique*, en 1930.

Ce document (2) consiste en une dalle de marbre, san ornement (H. 0 m. 60 ; L. 0 m. 37,5), portant en caractère très nets, mais assez maladroitement gravés, le texte sui vant :

Ordonnance de César

Je désire que les sépultures et les tombeaux qu'on faits par religion pour ses ancêtres, ou ses enfants, o ses proches, demeurent immuables à perpétuité. S nonobstant, quelqu'un est convaincu, soit de les avoi

(1) A propos de G. Froehner, M. Cumont écrit : « Froehner garda jalousement les trésors qu'il avait su réunir et, collectionneur pas sionné, il jouissait du plaisir de posséder des antiquités dont aucun publication n'avait défloré l'intérêt ou diminué la valeur. » C F. Cumont, *Un rescrit impérial sur la violation de sépulture*, dans *Revue historique*, t. CLXIII, 1930, p. 241-266 (= Cumont, p. 242).

(2) Actuellement exposé au Cabinet des Médailles de la Biblioth que Nationale de Paris. On en retrouvera la reproduction dan Cumont, p. 242, et dans la *Revue biblique*, t. XXXIX, 1930, p. 568.

enversés, soit d'avoir de quelque autre manière éterré les morts, soit de les avoir, par une manœuvre olosive et pour les outrager, transférés en d'autres eux, soit d'avoir changé de place les pierres ou les alles de leurs tombes, moi j'ordonne qu'il soit con-amné, comme s'il s'agissait des dieux, quand il s'agit es religions dont les hommes sont l'objet. Car il fau-ra beaucoup plus honorer les morts (qu'on ne l'a fait).)u'il soit absolument interdit de les déplacer. Sinon, noi, je veux que, du chef de violation de sépulture, le oupable soit condamné à mort.

(*trad.* CARCOPINO)

L'intérêt que ce texte a suscité provient, en grande artie, de la conjecture proposée par M. Cumont (1), 'ailleurs avec la plus grande réserve (2), suivant laquelle origine du rescrit (car c'est bien d'un rescrit impérial u'il s'agit) devrait être rattachée à la rumeur concernant enlèvement du corps du Christ par les Disciples, rumeur ont nous trouvons la mention dans MATTH. XXVIII, 12-3. « Il se peut, écrivait M. Cumont, que Pilate, signalant imputation dont les Juifs chargeaient les Disciples, ait emandé des instructions à l'empereur ; notre rescrit npérial serait alors un extrait de la réponse du prince. et extrait aurait été gravé à Nazareth, d'où précisément ésus était originaire, et qui lui resta hostile. Ceci expli-uerait la découverte de ce document dans une petite ourgade de Galilée, où l'on n'aurait eu aucun intérêt à ire connaître une loi d'Auguste (3). »

(1) CUMONT, p. 265-266.
(2) « Le désir de donner à notre document palestinien une valeur ceptionnelle ne doit pas nous dissimuler la fragilité d'une pareille pposition. » CUMONT, p. 266.
(3) CUMONT, p. 266.

Si séduisante qu'elle soit, cette curieuse hypothèse n
saurait être retenue. Je serais fort supris si actuellemen
après les brillantes études de MM. Edouard Cuq (1) e
Jérôme Carcopino (2), M. Cumont songeait encore, — j
ne dis pas à la défendre, il ne l'a jamais défendue, —
mais simplement à la maintenir au titre de « suppositio
fragile ».

***

Que l'inscription dite de Nazareth ne soit pas originai
de Nazareth, c'est là un premier point qui peut être co
sidéré, aujourd'hui, comme définitivement acquis. Froe
ner ne dit nulle part que son document provient d
Nazareth. Il nous apprend uniquement que la dalle «
été envoyée de Nazareth en 1878 (3) ». Ce qui n'est p
du tout la même chose, surtout si l'on songe à la facili
avec laquelle les antiquités palestiniennes sont déplacé
par les Arabes en quête de bonnes occasions.

M. Cumont le reconnaît, Nazareth, au temps du Chris
n'était qu'une « petite bourgade ». Elle était insignifian
au point que les fouilles pratiquées dans le voisinage d
la Basilique de l'Annonciation, au cœur de l'ancien
localité, n'ont relevé « aucune trace d'habitation gre
que ou romaine, aucune épave de cette civilisati

(1) E. Cuq, *Un rescrit d'Auguste sur la protection des « res relig sae » dans les provinces*, dans la *Revue historique de droit français étranger*, 4e série, 9e année, 1930, p. 383-410 (= Cuq).

(2) J. Carcopino, *Encore le rescrit impérial sur les violations sépulture*, dans la *Revue historique*, t. CLXVI, 1931, p. 77-92 (= C copino).

(3) « Sur l'origine de cette pierre nous n'avons trouvé qu'u brève indication dans l'inventaire manuscrit où Froehner avait s gneusement copié l'inscription : *Dalle de marbre envoyée de Na reth en 1878.* » Cumont, p. 242.

païenne (1) ». Si les souvenirs du P. Tonneau sont fidèles, et il y a beaucoup de chances pour qu'ils le soient, bon nombre de débris architecturaux exposés au musée des PP. Franciscains proviendraient exclusivement de Séphoris, ancienne capitale de la tétrarchie d'Hérode-Antipas, distante seulement de 8 kilomètres (2).

Dans ces conditions, on serait enclin à assigner au document un autre lieu d'origine que Nazareth (3). Selon toute probabilité, c'est dans une ville importante, Sébaste (4) (Samarie) ou Séphoris (5), qu'il dut être promulgué. Et, de toute façon, nous nous voyons privés du principal motif dont nous aurions pu nous inspirer pour mettre le document Froehner en relation spéciale avec la personne de Jésus (6).

Un autre point sur lequel la lumière s'est faite concerne la date de l'inscription. MM. Cuq et Carcopino sont d'accord pour la faire remonter jusqu'au règne d'Auguste, c'est-à-dire 14 ans au moins avant Jésus-Christ. Parmi les raisons que l'on allègue à l'appui de cette conclusion, nous ne retiendrons que les deux suivantes :

(1) R. Tonneau, *L'inscription de Nazareth sur la violation des sépultures*, dans la *Revue biblique*, t. XL, 1931, p. 544-564 (= Tonneau). Voir aussi le P. Lagrange, *L'Evangile de Jésus-Christ*, Paris, 1928, p. 15-16.

(2) Tonneau, *op. cit.*, p. 556.

(3) On peut ajouter à ces raisons que, à Nazareth, personne ne se souvient « d'avoir ouï parler de la trouvaille d'une dalle de marbre portant une longue inscription grecque ». Carcopino, p. 87.

(4) Suivant M. Carcopino. Cf. Carcopino, p. 87.

(5) Suivant le P. Tonneau. Cf. Tonneau, p. 556.

(6) On ne saurait, par conséquent, se rallier à l'opinion de M. M. Goguel, qui tire parti de l'inscription pour prouver, non seulement qu'un village existait au temps du Christ, à l'emplacement de la Nazareth moderne, mais encore que ce village devait être relativement considérable. Cf. M. Goguel, *Sur une inscription de Nazareth*, dans la *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, t. X, 1930, p. 293.

En premier lieu, le module des lettres gravées sur l dalle de marbre. Celles-ci présentent toutes les particul rités des premiers temps de l'Empire. Du point de vu épigraphique, le morceau se place entre deux inscriptior palestiniennes bien connues et datées : « celle qui pose l défense intimée dans les dernières années d'Hérode l Grand (mort en 4 av. notre ère) aux non-Juifs de franch la balustrade du Temple, et celle qui contient la dédicac de la synagogue de Théodotos, fils de Vettianus, laquell fut peut-être consacrée aux environs de 15 ap. J.-C. (1).

En second lieu, l'intitulé du rescrit, et notamment l désignation de l'empereur, auteur du rescrit, par le seu mot « César ». Jules-César, dont il ne saurait être questio ici (2), mis à part, ce mot « César » employé comme nor propre, sans autre déterminatif, ne peut désigner qu'Au guste. M. Cumont le premier en a fait la remarque. Lais sons-lui la parole : « Même dans les actes émanant d l'autorité romaine ou des magistrats municipaux, August continue à être fréquemment désigné en Orient par le seu nom de Καῖσαρ, et en Égypte, jusqu'à la fin de son règne

(1) Carcopino, p. 84. Le P. Abel écrivait dans le même sens : « Nou remarquons que, sauf pour l'E dont la barre médiane tient à l haste verticale, ses caractères (de l'inscription Froehner) rappeller beaucoup ceux de l'inscription de Théodote, découverte par M. We à Jérusalem et qui se date avec la plus grande vraisemblance au abords de l'an 15 de notre ère ». Cf. F.-M. Abel, *Un rescrit impéri sur la violation de sépulture et le tombeau trouvé vide*, dans la *Revu biblique*, t XXXIX, 1930, p. 567. Sur l'inscription de Théodote, c *Revue biblique*, t. XXX, p. 275.

(2) La nécessité d'éliminer Jules-César a été bien prouvée p M. Cuq, de la façon suivante : « L'ordonnance contient l'avis exprim par César sur une question posée par un magistrat placé sous se ordres. La subordination à César implique une organisation perm nente qui n'a été réalisée qu'en 727 de Rome, après le partage de provinces entre le sénat et l'empereur. La présente ordonnance n'e donc pas antérieure à 727 (date à laquelle) Auguste reçut le con mandement des provinces et de l'armée. » Cuq, p. 392.

on ne cesse jamais de noter la date par la simple indication : Ἔτους Καίσαρος. De même les historiens originaires de Syrie ou de Palestine, Nicolas de Damas et Josèphe, appellent Auguste, aussi bien que César, Καῖσαρ. Au contraire ces historiens, comme les documents épigraphiques et papyrologiques, distinguent toujours les successeurs d'Auguste par l'addition de leur nom personnel : Τιβέριος Καῖσαρ, Γάϊος Καῖσαρ, Κλαύδιος Καῖσαρ, Νέρων Καῖσαρ (1). » M. Carcopino a corroboré ces remarques par un certain nombre de témoignages palestiniens fort intéressants (2).

M. Cumont, il est vrai, laisse entendre que le mot « César », ici, dans notre document, n'est peut-être pas un nom propre mais un simple titre ajouté par le lapicide, quelque chose comme « ordonnance impériale » sans plus (3). Mais, dans ce cas, nous aurions affaire à un rescrit dans lequel le nom propre de l'empereur ne figurerait pas. Ce qui, pour le moins, serait très extraordinaire. Au surplus, M. Carcopino a fait remarquer que si la langue courante peut se servir du mot « César » pour désigner l'empereur régnant, on ne saurait accorder cette licence à la langue officielle (4). Les raisons de penser que c'est bien Auguste qui se trouve nommé dans le rescrit demeurent donc entières, et la dernière hypothèse ne saurait sérieusement y contredire.

Sur la provenance du document les avis sont partagés. En faveur de la Galilée, le P. Tonneau invoque le voisinage de Séphoris et le fait que plusieurs antiquités romaines conservées à Nazareth ont été amenées de cette localité (5). M. Carcopino, qui opine pour Sébaste

(1) Cumont, p. 246.
(2) Carcopino, p. 85.
(3) Cumont, p. 247-265.
(4) Carcopino, p. 84.
(5) Tonneau, p. 556.

et la Samarie, rapproche le rescrit d'un incident, raconté par Flavius Josèphe (1) : sous le gouvernement du procurateur Coponius (6-8), des Samaritains montèrent à Jérusalem, pendant les fêtes de Pâques, et y firent grande esclandre en jetant à l'intérieur du Temple des ossements humains (2).

Quoi qu'il en soit des rapports existant entre cet épisode et le document de Nazareth, il reste que Sébaste, capitale de la Samarie, en territoire romain depuis l'an 6, sous Auguste et sous Tibère, aurait été un endroit parfaitement choisi pour l'affichage public d'une prescription impériale, obligatoire dans toute l'étendue de la province. Tandis qu'en Galilée, même sous Auguste, on conçoit difficilement une intervention personnelle de l'empereur *sous forme de rescrit*, pour le très bon motif qu'Hérode le Grand, avant Hérode Antipas, y régnait en souverain et que ses droits de *rex socius* avaient été confirmés au lendemain d'Actium (3), en 30 av. J.-C., trois ans avant que le nouvel empereur eût reçu le commandement des provinces et de l'armée (4). Ni Hérode le Grand, ni Hérode Antipas, ne se seraient payé la fantaisie de consulter leur impérial suzerain à propos de la réglementation des sépultures, et ce n'est pas une réponse donnée, soit au légat de Syrie, soit au procurateur de Judée, qui aurait fait loi dans leurs états.

*
* *

En gros, de l'ensemble des discussions auxquelles

(1) *Antiquités juives*, XVIII, 2, 2.
(2) Carcopino, p. 90-91.
(3) *Antiquités juives*, XV, 6, 5-7.
(4) Cuq, p. 392.

ocument Froehner a donné lieu, il résulte clairement :

1. que l'inscription dite de Nazareth n'est pas originaire e Nazareth, et que, par suite, nous n'avons aucun motif e la mettre en relation spéciale avec la personne de ésus ;

2. qu'elle remonte à l'époque d'Auguste et qu'elle est ntérieure à la mort du Christ, d'au moins 14 ans.

***

Le véritable intérêt que le rescrit sur la violation de épulture présente par rapport à l'histoire évangélique e trouve, dès lors, déplacé. On ne saurait s'autoriser du ocument pour prouver la réalité de la rumeur ayant ait à l'enlèvement du corps de Jésus par les Disciples, onformément aux indications de saint Matthieu. Mais n est en droit d'y faire appel pour établir que l'autorité omaine, qui administrait la Judée au moment de la assion, punissait avec la dernière rigueur les violateurs e tombeau (1).

La remarque vaut d'être faite. Car la nécessité de ren-re compte du tombeau trouvé vide subsiste toujours. t lorsqu'on est résolu à écarter tous les facteurs surna-urels et à rejeter jusqu'à la possibilité de la résurrection u Sauveur, on n'a guère le choix qu'entre un petit ombre d'hypothèses, et même entre les deux suivantes : lle de la fosse commune, dont Renan (2) avait déjà bservé qu'elle est en contradiction avec la législation

(1) Cumont, p. 266.
(2) E. Renan, *La vie de Jésus*, Paris, 1863, p. 430.

romaine *de cadaveribus punitorum* (1), et celle de l'enlèv ment clandestin.

Cette dernière conjecture continue à subsister, comm aux plus mauvais jours de Reimarus, sous une forn ou sous une autre. Ne parlons pas du *Jesous basile* de M. R. Eisler, qui en prend vraiment trop à son ai avec les textes. Mais qu'un savant aussi distingué qu M. Joseph Klausner, auteur de la première vie de Jés parue en hébreu, fasse encore intervenir Joseph d'Ar mathie pour se débarrasser du cadavre de Jésus, voi assurément qui est significatif. M. Klausner écrit textue lement ceci : « Nous devons supposer que le propriétai du tombeau, Joseph d'Arimathie, en vint à l'idée qu était inconvenant de laisser le corps d'un crucifié dans sépulcre ancestral... C'est pourquoi Joseph d'Arimath enleva secrètement le cadavre, le soir du sabbat, et l'e terra dans un tombeau inconnu. Suivant les évangélist c'était *un des disciples de Jésus*, ou *l'un de ceux qui atte daient le royaume de Dieu*. Bien que le rapport propa par les Juifs ait été avant tout une invention d'ennem en quête d'explications pour interpréter *le miracle*, il co tenait donc un fond de vérité (2). »

Il est fastidieux d'entendre rabâcher ces vieilles histo res, autant que d'en démontrer l'inanité. Mais enfin fera bien de signaler désormais que la tentative prête soit aux Disciples, soit à Joseph d'Arimathie eût été fo grave. Ceux qui seraient mis en demeure de mettre ce pr jet à exécution n'auraient risqué rien de moins que le tête. Au surplus, l'accusation portée contre les Discip

(1) Ulpianus et Paulus, D. XLVIII, 24, *De cadaveribus punitoru* 1 et 2.

(2) J. Klausner, *Jesus of Nazareth, his times, his life, and his t ching*, translated from the original hebrew by Herbert Danby, D London, 1929.

'a pas dû paraître très sérieuse, puisque nous ne voyons ulle part qu'elle ait eu pour effet de provoquer des pour-uites judiciaires.

Ces quelques réflexions, que suggère tout naturellement inscription de Nazareth, l'une des plus intéressantes qui ient été déchiffrées dans le domaine de l'archéologie alestinienne, couperont-elles court à la légende du trans-ert clandestin du corps du Seigneur? Qui oserait l'es-érer? Mais elles auront en tous cas pour effet de rendre ette légende plus invraisemblable et plus arbitraire ncore que par le passé.

Louvain.

F.-M. Braun, O. P.

NOTES ET RÉFLEXIONS

En marge de quelques études sur l'Église

Des publications, livres ou articles récents, le programm des cercles d'étude, le succès des ouvrages ou des con rences sur des sujets touchant à l'Église, l'attrait des âm chrétiennes : autant de signes qui dénoncent dans la pe sée religieuse contemporaine comme une renaissance l'idée d'Église. A l'occasion de trois ou quatre des pl récentes publications catholiques sur l'Église (1), et sa prétendre embrasser tout le sujet, nous voudrions in quer ici l'inspiration générale de ce renouveau.

L'Église nous apparaît du dehors comme une grande puissante organisation, une mobilisation permanente d forces humaines par un sacerdoce hiérarchisé ; c'est en sens qu'un homme comme Bismark parlait de son « éto nante et immense unité » (Discours du 16 mai 1873 Reichstag). De ce point de vue en somme extérieu que pourra-t-on connaître de l'Église ? — Le développ ment de cette organisation dans le monde au cours temps : c'est « l'histoire de l'Église » ; — ou bien l'ét

(1) K. Adam, *Le vrai visage du catholicisme*. Traduit de l'allema par E. Ricard. Coll. « La vie chrétienne ». Paris, B. Grasset. 193 in-12, 308 pp., 15 fr. — P. Lippert, *Die Kirche Christi*. Fribourg Brisgau, Herder, 1931 ; in-8, 293 pp., 3 Mk. 50. — S. Hurteven *L'unité de l'Eglise du Christ*. Paris, Bonne Presse, 1931 ; in-8°, XLV 424 pp., 12 fr.

:tuel de cette organisation, son fonctionnement, ses exi-
ences, l'étendue et le mode de la collaboration ou de
obéissance qu'elle réclame : connaissance de l'Église
omme haute administration religieuse, d'un point de vue
ue l'on pourrait appeler *juridique* ou *canonique*. Enfin,
omme le développement historique de l'organisation
:clésiastique et la réalité actuelle de son fonctionne-
ıent et de ses prétentions ne sont pas sans présenter des
ifficultés apparentes ou réelles, il faudra joindre tout un
fort de mise au point, de défense, d'explication, de jus-
fication : point de vue *apologétique*, au sens moderne et
n peu étroit du mot. Tels sont les principaux points de
ue desquels on peut considérer l'Église, *du dehors* : c'est
ne cité fortifiée dont on contemple les murs.

Mais l'Église n'est pas que cela! « Elle n'est pas une
nceinte de murs, mais le corps mystique du Christ »,
isait Alvaro Pelayo (1); ou si elle est une cité toute
ntourée de murailles, c'est la cité que décrit saint Jean
ans sa merveilleuse Apocalypse, la ville « dont la lumière
st l'Agneau » (Apoc., XXI, 23). Dès lors, si l'on veut voir
Église sous son vrai jour, ne faut-il pas la considérer à
ette lumière : autrement dit non pas seulement comme
organisation ecclésiastique, la grande administration des
hoses religieuses, où on commande et où on obéit, mais
omme un objet de théologie, comme un mystère de
oi?

Eh bien, le renouveau que l'idée d'Église connaît dans
a pensée contemporaine nous semble s'inspirer de cette
xigence des choses. Sa tendance caractéristique nous

(1) Cité par M. Nicolas Iung, *Un Franciscain, théologien du pouvoir ontifical au XIVe siècle. Alvaro Pelayo*. Paris, J. Vrin, 1931, p. 150, . 2. — La thèse générale de l'auteur a été critiquée par les spécia-istes que sont M. J. Rivière (*Rev. science relig.*, 1931, pp. 641-643) et . Leclerc (*Recherches sc. relig.*, 1931, pp. 582-589). — On attend de M. J. Rivière qu'il nous donne une étude définitive sur la difficile uestion du pouvoir direct et indirect de l'Église : question que on aborde parfois plus en philosophe qu'en théologien et sans une onnaissance suffisante des bases positives du sujet.

paraît être une restauration des éléments surnaturels mystiques de l'Église, un effort humble et religieux pou envisager dans toute sa profondeur divine le « mystère d l'Église »; pour *mesurer* enfin *la ville, ses portes et s murailles avec le roseau d'or* (Apoc., XXI, 15) de la divin foi.

Ce n'est pas que le sens du caractère divin de l'Égli ait jamais été perdu : l'Église est l'épouse du Christ q garde toujours la mémoire de l'Époux, le dépôt inviolab de ses volontés et de ses secrets. Mais, dans l'Église, c dépôt n'est pas reconnu et mis en valeur à toutes les épo ques par les *théologiens* dans sa totalité et sous tous se aspects. Aucun de ceux qui suivent d'assez près l'évolutio passée et présente des institutions ecclésiastiques et de doctrines ecclésiologiques, ne contestera que, depuis l XVIe siècle surtout, cette évolution s'est faite pour un très grande part en faveur des éléments juridiques, dan le sens d'une concentration administrative puissante e d'une affirmation de plus en plus étendue et détaillée d la « monarchie pontificale ». Cette évolution était nor male, et nous n'avons pas à la justifier en expliquant pour quoi elle était normale et reste bienfaisante; mais nou ne devons pas nous illusionner sur son caractère en quel que sorte unilatéral ni sur l'importance qu'elle a vis-à-vi du travail des théologiens. Les hérésies sont toujours un vue particulière et partielle érigée en système total; « elle sont nées de déductions poursuivies dans un sens unique en partant d'un principe de tradition ou de science isol de tout le reste, érigé en vérité absolue, et auquel on rattaché, par voie de raisonnement, des conclusions incom patibles avec l'harmonie générale de la religion et de l'en seignement traditionnel (1)... » Contre ces déformation unilatérales de la vérité, l'Église affirme, certes, non pa seulement la vérité particulière contraire, mais la vérit

(1) Cette remarque a été faite par maint auteur; mais pouvait-on mieux dire que M. Loisy (*L'Evangile et l'Eglise*, p. 187)?

tale supérieure aux vérités ou aux erreurs partielles; pendant il est impossible que, dans son enseignement u moment, elle ne mette pas l'accent sur l'aspect des oses nié par l'hérésie; il est impossible surtout que ses pologètes ne cherchent pas à rétablir le droit des véri- s partielles méconnues et que ses théologiens ne s'atta- ent pas à en développer la doctrine dans toutes sa pré- sion. Ainsi l'hérésie est-elle, pour la théologie ortho- oxe, à la fois une occasion de progrès et un danger de rogrès unilatéral. C'est ce qui semble s'être passé tout rticulièrement pour la doctrine de l'Église, dont les éologiens ont surtout affirmé et précisé les éléments nmédiats mis en péril ou niés par les erreurs du jour : est ainsi que, plus spécialement depuis la fin du XIe siè- e, l'aspect de l'Église comme société parfaite, organisme érarchisé et monarchique, a été progressivement mis en aleur (1); mais c'est surtout à partir du XIVe siècle que lutte contre les juristes régaliens et gallicans amena les éologiens à formuler d'une manière de plus en plus for- elle la doctrine des pouvoirs de l'Église en ce monde et elle des prérogatives du successeur de Pierre. Enfin, au VIe siècle, contre le protestantisme et tout ce qu'il présentait de négation des éléments visibles, hiérarchi- ues (2), les apologètes, controversistes et théologiens es théologiens étaient alors souvent controversistes) irent très fortement l'accent sur ces éléments visibles,

(1) Pas toujours contre une erreur définie. Les grands théologiens u XIIIe siècle, comme saint Thomas et saint Albert le Grand, ont ntribué fortement à fixer la doctrine des prérogatives du Pape. our saint Thomas, cf. HARNACK, *Dogmengeschichte* III, 422, et LEIT- R, *Der hl. Thomas v. Aq. über das unfehlbare Lehramt des Papstes.* ribourg, 1872, par ex. p. 75, n. 1. — Pour saint Albert, cf. l'opus- le publié par l'évêque de Ratisbonne au moment du concile du atican, et surtout le livre récent de W. SCHERER, *Des sel. Albertus agnus Lehre von der Kirche.* Fribourg, Herder, 1928; in-8°, IX-141 pp.

(2) Sur cet aspect de la Réforme, à défaut d'ouvrages spéciaux, n peut voir le manuel du P. Huby, *Christus*, Beauchesne, éd. 1916, 1157.

et hiérarchiques de l'Église. Par là même, ils furent an nés à considérer et à développer d'une manière souve prépondérante l'aspect juridico-social de l'Église, murailles et les portes de la sainte cité dont pourta l'Agneau restait toujours la lumière secrète. On a parf rendu Bellarmin responsable de ce caractère unilatéral l'ecclésiologie depuis le XVIe siècle et de cette maniè juridique de considérer l'Église : on en trouvait la formu dans sa célèbre définition : « l'Église est la réunion d hommes sur cette terre, unis par la profession de la mêm foi chrétienne et la participation aux mêmes sacremen sous le gouvernement des pasteurs légitimes et princip lement du pontife romain (1) ». Cette définition envisa évidemment l'Église comme un organisme visible, m elle n'exclut nullement l'âme profonde de l'Église, où p pite la vie de l'Esprit-Saint ; Bellarmin lui-même ne ma quait pas, en réagissant contre la séparation calviniste droit et de la morale, de souligner la nature divin morale et mystique de l'Église qui, par son origine, s chef et le Saint-Esprit qui l'anime, est essentielleme société de grâce, d'amour et de justice (2). Mais on d concéder que tous ne se sont pas tenus à ce niveau et q les nécessités de la controverse avec les protestants o imposé à l'ecclésiologie catholique depuis le XVIe siè un caractère un peu étriqué, une « spécialisation » appa vrissante, au profit des éléments visibles et juridiques corps ecclésiastique : ce ne sont pas seulement des prote tants qui relèvent ce fait, mais des théologiens ou des h toriens catholiques comme M. J. Scheeben, le P. Urba S. J., J. Geiselmann, le P. F. Cayré, R. Guardini, le Grivec, et, tout récemment encore, M. A. Beckaert (da la revue *l'Unité de l'Église,* 10 nov.-déc. 1930, pp. 3 362).

(1) S. Bellarmin, *De controversiis*, t. II, lib. III, c. 2; *Opera omn* Naples, 1857, t. II, p. 75.

(2) On peut voir sur ce point la revue des jésuites allemar *Scholastik*, IV (1929), p. 167, et V (1930), pp. 361-363.

Or, indéniablement, et sans rien abandonner de la
érité catholique, c'est vers une remise en valeur de l'âme
plus profonde, la plus mystique, la plus divine de
Église, que s'orientent les théologiens modernes. L'Église
'est pas pour eux d'abord une administration centralisée
ont on justifie tant bien que mal, de l'extérieur, les exi-
ences, l'intransigeance et... les faiblesses ; c'est un mys-
ère de foi, le mystère de la vie divine communiquée à
homme par l'Incarnation du Verbe et par sa Rédemption
ontinuée jusqu'à nous par l'Église. Telle était déjà l'ins-
iration des admirables ouvrages de Dom Gréa (1) et du
. Clérissac (2) : le premier nous montrant la haute source
e la société chrétienne dans la sainte Trinité et le sens
rofond, la valeur profonde de la hiérarchie ecclésiasti-
ue ; le second excellant à nous faire soupçonner la gran-
eur de ce mystère qu'est la vie de l'Église sur la Terre.
elle est encore l'inspiration avouée des belles études
héologiques *De Ecclesia*, de Mgr d'Herbigny (3) ; telle
nfin celle des ouvrages plus récents que nous avons déjà
ommés.

Le livre de K. Adam, publié en allemand depuis 1924,
été traduit par M. l'abbé E. Ricard sous le titre très sug-
estif et très heureux : *Le vrai visage du catholicisme*. Il
'agit bien, en effet, de connaître le vrai visage du catho-
icisme et, pour cela, d'interroger la conscience catholi-
ue. Ce n'est donc pas une énumération des exigences et
u fonctionnement administratifs de l'Église qu'il est ques-
ion, ou d'une défense de l'organisme catholique faite du
ehors, mais d'une explication du témoignage intime que
'Église rend de soi-même. Par son dogme, par sa morale,
ar son culte, l'Église manifeste la conscience qu'elle a
'être le corps du Christ ; elle est incompréhensible si on
e la regarde pas dans son rapport au Verbe fait chair :
t comment se rapporte-t-elle à Lui? En ce que l'esprit

(1) *De l'Eglise et de sa divine constitution*. 2 vol. Bonne Presse, 8 fr.
(2) *Le Mystère de l'Eglise*. Paris, 1918, et Éditions du Cerf, Juvisy.
(3) Paris, Beauchesne, 1927. 2 vol.

de Jésus n'atteint pas chacun des hommes à l'état isolé immédiatement ; il nous atteint, nous sanctifie et n sauve en tant qu'il nous trouve engagés comme part dans ce Tout, cette Unité qu'est la communauté ch tienne, l'Église en tant que communauté. Le mystère christianisme et celui de l'Église réside en l'inclusion notre salut dans la Rédemption du Christ, en l'extens de celle-ci à l'humanité comme telle, mystérieusem solidaire de son chef : Adam d'abord, puis le Christ. E suite, K. Adam voit dans l'Église tout autre chose qu'u juxtaposition d'individus ou qu'une organisation humai elle est un Tout, une Unité « transpersonnelle » comme telle, c'est-à-dire dans son être sociologique, da son être de société visible, elle continue l'Incarnation la Rédemption du Christ comme leur symbole effica signe tout plein et tout animé de la réalité qu'il rep sente, qu'il rend présente. Comme tout l'aspect admir tratif et juridique de l'Église prend alors un sens plein valeur religieuse (1)... : la hiérarchie ecclésiastique, monarchie pontificale sont le moyen par lequel tout da l'Église vient d'en haut, du Christ, le signe, en un m de l'unique médiation du Christ. Quant à l'apologétiq elle est ainsi orientée dans une voie accessible à la co cience moderne. Avant la défense faite de l'extérieur les justifications de détail, on s'attache à montrer la vér toute divine et toute humaine de cette idée centrale, pr du cœur même de la notion d'Église : nous allons à Di par Jésus, et nous prenons contact avec l'un et l'aut dans la communauté qu'ils animent, dans l'Église, dans Tout de l'humanité réconciliée avec Dieu dans le Christ (

(1) C'est un des traits du livre de K. Adam de réaliser en vale religieuses et morales des éléments envisagés souvent d'un po de vue plus étroit : ainsi pour la notion d'Eglise militante, pp. 133 celle de l'unité dans la foi, p. 170 ; celle de catholicité, pp. 184 s. ; e

(2) M. E. Masure a bien dégagé, dans le *Bulletin trim. des anci élèves de Saint-Sulpice*, 15 nov. 1931, pp. 580-584, l'inspiration soci de cette apologétique, au rebours de la « vieille apologétique in vidualiste ».

Ce n'est pas la bataille apologétique en avant des murs de a ville (souvent si peu décisive) ; c'est l'introduction dans e cœur même de la Cité dont la lumière est l'Agneau.

Nous n'achèverions pas s'il nous fallait dire par le détail es richesses spirituelles du livre de K. Adam ; il faut lire 'ouvrage et le relire ; car une seconde lecture fait pénérer davantage l'originalité du livre. Nous en avons souligné les idées qui nous paraissent commander tout le reste. Celle, en particulier, du caractère symbolique, de la « sacramentalité » de l'Église si l'on veut, nous paraît profondément juste et immensément féconde ; c'est sans doute en ce sens que se développera, dans les années qui viennent, la théologie de l'Église. — On peut noter quelques bonnes pages inspirées par les mêmes principes, dans l'ouvrage du P. Lippert. Écrivain bien connu du public allemand (on ne lui ménage pas la publicité), le P. Lippert est surtout un apologiste de l'Église : il la considère du dehors pour la faire mieux connaître ; mais comme il contemple en elle sa vie et décrit la richesse de l'expérience catholique, il a plus d'un passage heureux où il rejoint le point de vue proprement théologique d'une Église-mystère de foi, organisme divin animé par l'Esprit, sacrement de l'Incarnation et de la Rédemption du Christ. On notera (pp. 243 s.) quelques pages assez neuves sur le culte de la Personne de Jésus dans le catholicisme, et l'évolution de ce culte en dévotion à l'Humanité de Jésus, puis à l'Église : cette évolution se justifie si l'on croit que Jésus vit et agit dans l'Église, s'il y a, en un mot, sur le vrai visage de l'Église, un reflet de la face du Christ.

Il convient de noter ici le caractère traditionnel de ce point de vue et combien il peut être accessible à des chrétiens qui, sans faire partie de l'Église catholique, croient cependant, à leur manière, à l'Église du Christ. Les théologiens orientaux en particulier sembleraient assez ouverts à l'idée de concevoir le *pouvoir* des ministres de la hiérarchie ecclésiastique comme des réalités de l'ordre sacramentel, à la fois éléments d'un organisme visible et signes

du souverain pouvoir du Christ. Encore une fois, il y a sans doute l'une des directions les plus fécondes dans lequelles se développera la théologie de l'Église. S. Thoma n'a fait que l'indiquer lorsqu'il a défini le pouvoir sacerdotal comme une *réalité sacramentelle* qui, participant a sacerdoce du Christ, le *signifie* et le *rend présent* parm nous (1); idée très riche, qui nous invite à concevoir l ministère de l'Église comme le ministère de l'uniqu Médiateur sacramentellement continué, et le culte d l'Église comme le culte même du Christ sacramentelle ment continué. « L'Église, écrit un théologien luthe rien (2) à propos de la conception catholique, n'est pa une deuxième médiatrice; elle est le Seigneur visible. »

Puisque nous touchons à l'acceuil que notre théologi de l'Église peut trouver auprès de nos frères séparés, est temps de présenter à nos lecteurs le très louable ess du P. S. Hurtevent, *L'unité de l'Église du Christ.* — La di ficulté de toute question ecclésiologique est l'extrême com plication du sujet et la diversité des éléments à équil brer : comme facilement l'on sacrifierait quelque chose d côté hiérarchique au profit de l'élément mystique, o quelque chose de la vie religieuse personnelle au profi d'un certain formalisme, d'un certain sacerdotalisme, o encore une part du rôle essentiel de l'épiscopat au profi penserait-on, de la monarchie pontificale, ou, au contrair la souveraine primauté de celle-ci au bénéfice d'un poin de vue conciliaire ou démocratique... Dans la questio même de l'unité, comment concilier — et non seuleme concilier, mais équilibrer et mieux encore unifier deu ordres de réalités qui ne peuvent se confondre : d'un part, l'unité purement spirituelle et invisible de tous ceu qui ont la foi au Christ et sont animés par la charité d Saint-Esprit, — et, d'autre part, l'unité visible de l'Égliss

(1) *III*ᵉ *Pars*, q. 63, a. 3 et a. 4, ad 2ᵐ; comp. *La Vie Spirituell* janv. 1932, p. 9 s.

(2) R. Will, *Le culte*, t. II, Alcan, 1929, p. 194.

iérarchie, dans la soumission à un même chef visible? L'unité spirituelle est évidemment la plus importante; or nous devons admettre que beaucoup d'âmes de bonne volonté sont comprises dans cette unité, qui pourtant n'adhèrent pas extérieurement à l'Église catholique. Il y a là une question qu'il ne nous appartient pas de traiter ici et dont nous n'oserions affirmer que le P. Hurtevent a fourni la solution intégrale. En tout cas, la réponse qu'il nous apporte est d'une inspiration excellente : il s'agit, dit-il, de savoir non ce que pourrait être ou ne pas être l'Église, mais ce que Notre-Seigneur a voulu qu'elle soit. D'où, dans ce livre, toute une partie consacrée, pour ainsi dire, à la preuve de fait : non pas uniquement dans une intention apologétique, mais pour se donner la base de la théologie même de l'Église. Nous ne pouvons penser à résumer ici l'ouvrage du P. Hurtevent, le plus complet que nous ayons jusqu'ici, du moins en langue moderne, sur l'unité de l'Église; il faut lire le livre lui-même : la clarté des divisions et la modicité du prix le mettent à la portée de tous. Le P. Hurtevent, qui se défend modestement d'avoir voulu écrire un traité scientifique, a parfaitement réussi à exposer au grand public catholique, et aussi à nos frères séparés, ce qu'est l'unité de l'Église, ses divers éléments, ses aspects variés, ses conditions. Les théologiens eux aussi tireront profit de cette lecture : ils reconnaîtront une fois de plus l'ampleur de la question qu'il leur revient de traiter et prendront une conscience nouvelle de la sublimité de cet objet : ce n'est pas la machinerie d'une institution quelconque qu'il s'agit de démonter et de réduire en nomenclature et en mode d'emploi. C'est le corps du Christ que touchent les mains du théologien.

Il ne faut rien exagérer et nous ne disons pas que le sens de l'Église-mystère de foi ait jamais été perdu dans la théologie. Mais le sentiment des valeurs religieuses et mystiques de la notion d'Église et de la prépondérance de

ces valeurs sur les éléments plus extérieurs et juridique nous paraît être la note caractéristique des dernières étu des parues sur l'Église. Il serait intéressant — et facile — de montrer qu'à ce renouveau de l'idée d'Église dan l'âme catholique répond un réveil semblable et parfoi plus qu'un réveil, une résurrection de l'idée d'Église dan divers groupements protestants ; et sans doute pourrions nous ajouter aux causes plus générales de cette résurrec tion quelque influence secrète de la pensée catholique. I est bien clair que plus nous chercherons et affirmerons l vérité sur l'Église — Épouse et Corps du Christ, — plu nous inviterons effectivement à entrer dans notre unit ceux qui, comme nous, « veulent *voir Jésus* » (Jean, XII, 21)

Notre-Seigneur disait à sainte Marguerite-Marie (1) « prends garde de ne jamais ouvrir les yeux pour te regar der hors de moi ». Cela vaut aussi de l'Église ; elle a le yeux de la foi ; elle ne doit les ouvrir que pour se regar der en foi : non pas seulement comme une organisatio humaine parmi d'autres organisations humaines, mai comme le Corps du Christ et, ajouterons-nous, comme l Corps du Christ crucifié ; elle aussi, comme saint Paul elle ne doit savoir que cela (I Cor., II, 2) ; la lumière qu l'éclaire n'est pas celle de la gloire d'une domination ter restre, mais la lumière de l'Agneau (Apoc., XXI, 23) ; d l'Agneau toujours debout et immolé pour nous (Apoc., v 7). Ceci est très important et achèvera de préciser la valeu du point de vue intime et surnaturel dans la théologie d l'Église. Nous ne tirerons pas de là, comme Karl Barth (2 cette conséquence que l'Église de la croix, Corps du Chris crucifié hors des murs, ne peut plus être une réalité de ce monde, un royaume de Dieu palpable et visible. Pou nous, l'Église est le royaume de Dieu visible et le royaum non pas vidé de son Roi qui serait trop transcendant

(1) *Vie et œuvres*, éd. Mgr Gauthey, II, 188.

(2) K. Barth, *Die Not der evangelischen Kirche*, dans *Zwischen de Zeiten*, IX (1931), pp. 89-122.

ais le royaume avec son Roi, une arche-tabernacle, avec
n Dieu dans le tabernacle, la « barque qui porte son
ain » (Prov., XXXI, 14). Seulement, son Pain est l'hostie
ferte chaque jour et son Roi ne fut, ici-bas, couronné
ue d'épines. Dès lors, contempler en soi le reflet du
hrist et se comprendre elle-même comme le Corps du
hrist, ne peut pas mener l'Église à rechercher la domi-
ation du monde. Elle ne pourra jamais oublier que le
rviteur n'est pas au-dessus du maître (Matthieu, X, 24)
qu'elle n'a pas reçu dans le monde d'autre mission que
mission même de son maître : « comme (mon) Père m'a
voyé, moi aussi je vous envoie » (Jean, XX, 21 ; cf. XVII,
). C'est dire que, dans l'Église comme dans le Christ, les
ivilèges glorieux sont tout entiers subordonnés au souci
convertir et de racheter. — C'est ce qu'a dégagé avec
ne grande netteté le R. P. Héris dans un petit livre inti-
lé *L'Église du Christ* (1). Après avoir bien distingué le
uble organisme cultuel et gouvernemental de l'Église,
P. Héris montre comment la « régence » est au service
sacerdoce, l'Église ne gouvernant les âmes que pour les
lier au Christ par le moyen des sacrements et du culte
charistique. Il était intéressant de rappeler ici la con-
usion de cette étude : elle complète ce que nous avons
sur l'inspiration générale des plus récentes études d'ec-
ésiologie, que l'on pourrait, nous semble-t-il, formuler
nsi : prédominance de l'action du Christ dans l'Église,
ééminence de la grâce et des valeurs de sainteté.

Le Saulchoir.

M.-J. CONGAR, O. P.

1) Ch.-V. HÉRIS, O. P., *L'Eglise du Christ. Son sacerdoce, son gou-
nement.* « Les Éditions du Cerf », Juvisy. — Cf. *La Vie Spiri-
lle*, fév. 1931, pp. 127-128.

Récents travaux sur le Concile de Trente

La littérature du Concile de Trente s'est récemme enrichie d'importantes publications : un recueil de trait dogmatiques et canoniques destinés à préparer les déc sions conciliaires, un exposé d'ensemble de l'activité c Concile, une étude sur la reprise des travaux de l'asser blée au temps du pape Pie IV ; telles sont les œuvres do je voudrais, en ces quelques pages, souligner l'intérêt e indiquant comment elles nous peuvent aider à mie connaître les travaux de cette assemblée qui a joué da la vie de l'Église le rôle capital que l'on sait.

*
* *

Le recueil de traités dogmatiques et canoniques fa partie d'une collection (*Concilium Tridentinum*) entr prise il y a un peu plus de trente-six ans par la *Görre gesellschaft*, la grande société scientifique des catholiqu allemands. Jusqu'ici avaient paru dans cette collecti des *Diaria* ou journaux du Concile tenus par l'un ou l'a tre de ses membres, les *Acta* ou comptes-rendus analy ques des délibérations, avec les bulles, brefs, actes cons toriaux, consultations diverses et correspondances q avaient précédé l'ouverture de l'assemblée, enfin les *E stulae,* la correspondance du temps du Concile. Une qu trième série avait été prévue ; elle devait comprendre nombreux traités théologiques ou canoniques provoqu par le Concile. Elle vient d'être excellemment inaugur par un imposant volume, un in-quarto de près de mi pages d'un texte serré, le tome XII de la collection. No le devons à l'ancien supérieur du convict de l'Univers

Tübingen, Mgr Schweitzer, un des érudits d'Allema-
ne qui connaissent le mieux aujourd'hui l'histoire reli-
euse du XVIe siècle (1).

La tâche dont avait à s'acquitter l'éditeur était consi-
rable. Sans doute, plusieurs des traités avaient déjà été
bliés dans des recueils des XVIIe, XVIIIe et XIXe siè-
es ; mais ils ne l'avaient pas tous été correctement.
eaucoup d'autres étaient restés ensevelis dans la pous-
ere des archives et des bibliothèques ; il s'agissait de les
trouver. N'en avait-on que des copies et non le manus-
it original, il s'agissait de discerner quelle était la meil-
ure. Il fallait en outre en rechercher l'auteur, en fixer
date. Ce n'était pas trop du sens critique très averti de
gr Schweitzer, servi par son érudition très étendue et
r son infatigable ardeur au travail, pour mener à bien
e telle entreprise. Dans son introduction, le savant
iteur dresse une liste, qui ne tient pas en moins de
ngt pages, de tous les textes qu'il a exhumés des archi-
s et bibliothèques d'un grand nombre de villes d'Italie,
Allemagne, d'Autriche, de Suisse, de France et d'Espa-
e. Il a choisi les textes les meilleurs et, autant que c'é-
t possible, il a résolu tous les problèmes d'authenticité
uteur, de date, qui se posaient ; quand il n'y est pas
rvenu, il a du moins serré la solution le plus près.

Une introduction particulière, plus ou moins longue
vant les cas, mais toujours rédigée selon le même plan,
écède chacun des textes édités. Elle nous renseigne sur
n auteur, sa date, sa tradition manuscrite ou imprimée,
circonstances dans lesquelles il a été composé ; vient
in une brève analyse. Des notes copieuses justifient
allégations, fondent les hypothèses, éclairent le lec-

) *Concilium Tridentium*, Diariorum, actorum, epistularum, trac-
uum nova collectio. — T. XII. *Concilii Tridentini Tractatuum*
s prior : Tractatus a Leonis X temporibus usque ad translatio-
n Concilii transcripti, collegit, edidit, illustravit Vincentius
WEITZER. Fribourg, Herder, 1930. In-4°, LXXX-884 pages.

teur sur les personnages cités, les événements auxque il est fait allusion, etc... Des tables dressées avec le pl grand soin permettent d'utiliser les trésors d'éruditi accumulés. Dans tout ce travail, à peine une critiq sévère relèverait-elle de-ci de-là une légère défaillance.

Historiens, théologiens, canonistes, pourront désorma consulter dans les meilleures conditions les dissertatio nombreuses publiées au temps des papes Léon Adrien VI, Clément VII et Paul III. Les unes ont po objet de demander ou de combattre la réunion d'un co cile ; d'autres préconisent les moyens les plus divers po remédier aux abus et restaurer la discipline ; il en est q discutent les graves problèmes dogmatiques soulevés p l'hérésie luthérienne. On a ainsi sous les yeux les mém res qui préparèrent les décisions de la quatrième sessi sur la canonicité de l'Écriture, de la cinquième sur péché originel, de la sixième sur la justification, de septième sur les sacrements en général, le baptême et confirmation.

Le recueil s'arrête avec le transfert du Concile à Bol gne, transfert qui en amena, en fait, la suspension. U autre volume, contenant les traités qui furent compos ensuite jusqu'à la fin du Concile, constituera le tome XI de la collection. Ainsi aurons-nous bientôt dans s entier ce que nous appellerions volontiers la document tion théologique et canonique du Concile, documentati indispensable pour bien comprendre et apprécier l'œuv qui s'accomplit à Trente.

*
* *

A M. l'abbé Pierre Richard, un prêtre français qui s' depuis longtemps spécialisé dans l'histoire du XVIe siè et que de patientes et longues recherches aux Archives à la Bibliothèque vaticanes ont familiarisé avec hommes et les choses de cette époque, nous devons u

nouvelle histoire d'ensemble du Concile de Trente (1). Cette histoire était nécessaire ; car nous n'en avions plus qui correspondît aux exigences scientifiques, depuis que les documents de première importance avaient été publiés par l'*Institut prussien*, dans ses *Nuntiaturberichte* en particulier, par la *Görresgesellschaft* dans le *Concilium Tridentinum* dont nous venons de parler, depuis que de savantes monographies avaient éclairé tel ou tel point resté longtemps obscur, depuis surtout que le célèbre historien de la papauté, Louis Pastor, avait montré l'influence capitale que les Pontifes romains avaient exercée sur les travaux conciliaires. M. Richard nous donne cette mise au point, en deux volumes qui continuent la classique *Histoire des Conciles* de Hefele dans la nouvelle traduction française de Dom Leclercq.

L'ouvrage, qui forme vraiment un tout, s'ouvre par une remarquable introduction où l'historien dégage les raisons pour lesquelles il fut si difficile à la Papauté d'en venir à la réunion d'un concile après l'apparition de l'hérésie luthérienne. Certes, les chefs de l'Église se rendaient compte de la nécessité d'une réforme *in capite et in membris*, comme on avait coutume de dire, mais le souvenir des dangereuses entreprises de Constance et de Bâle contre l'autorité pontificale, celui des transformations qu'on avait alors tenté d'introduire dans l'organisation de l'Église, leur restaient présents et les faisaient hésiter à recourir à la voie du concile. Un concile n'était en réalité possible qu'autant qu'il dépendrait d'eux, qu'il agirait sous leur impulsion. En outre, il ne ferait vraiment œuvre utile que si, en même temps, s'inaugurait à Rome, au sein même de la Curie, la lutte contre les abus. La méthode, écrit M. Richard, devait consister « à mener de front la réforme de la Cour romaine et les travaux du concile, celle-là allant en tête, servant de guide et d'exem-

(1) P. Richard, *Concile de Trente*. Continuation de l'*Histoire des Conciles* de Hefele, traduction H. Leclercq, t. IX, Ire et IIe parties. Paris, Letouzey et Ané, 1930 et 1931. In-8, 1-521, 522-1059 pp.

ple à ceux-ci, de manière à les entraîner pour ain dire (1). »

Le mérite de Paul III fut de le comprendre et d'entre pratiquement dans la voie des réalisations.

Les obstacles cependant furent nombreux : obstacle d'ordre politique, et, entre tous, ceux que suscita l fameuse rivalité de la France et de la Maison d'Autriche obstacles d'ordre ecclésiastique, parce que ce n'est pa impunément qu'on entreprend de toucher à des situation acquises, de remédier à des misères morales, d'extirpe des abus. Il fallut à Paul III toute son habileté diploma tique, qui était des plus remarquables, toute sa tenacité aussi, qui était irrésistible, pour en triompher et obtenir après dix ans d'efforts, l'ouverture du concile à Trente le 13 décembre 1545.

C'est la préparation du Concile, c'est la suite de se travaux souvent paralysés par les difficultés les plu diverses, interrompus et repris deux fois, pour se termi ner enfin les 3 et 4 décembre 1563, que nous expos M. Richard. Son récit, d'un caractère plus analytique qu synthétique, entre dans beaucoup de détails qu'il es indispensable de connaître pour comprendre dans tout sa complexité l'œuvre qui se réalisa. L'historien l'a fond sur la plus solide des documentations. Aussi cette nou velle *Histoire du Concile de Trente* sera très précieus pour se guider au milieu des intrigues qui se croisent pour débrouiller l'écheveau si confus des événements saisir le lien qui les unit. Elle permettra, en un mot, d connaître très exactement les circonstances dans lesquelle furent élaborés les décrets dogmatiques et disciplinaire appelés à restaurer la vie catholique.

* * *

Le troisième ouvrage que j'ai annoncé nous vient d'An gleterre ; il est consacré à la reprise des travaux conciliai

(1) P. 33.

es au temps de Pie IV (1). Son auteur, M. H. Outram vennett, fellow de Trinity College à Cambridge, a eu on attention attirée par le rôle considérable joué en cette ériode par le cardinal Charles de Lorraine. Un des méri-es de son œuvre est de nous faire bien connaître ce per-onnage de premier plan. Elle nous le présente comme un sprit ouvert, cultivé, plus étendu que profond, chez qui volonté ne fut malheureusement pas toujours à la hau-eur de l'intelligence; médiocrement persévérant dans es desseins, versatile même, Charles de Lorraine donna lus d'une fois à ses adversaires l'impression qu'il les rompait, alors qu'il était plutôt la victime de son incons-ance et de son irrésolution. Prélat très riche et très puis-ant, il fut pieux, scrupuleux observateur de ses obliga-ons ecclésiastiques, et il s'attacha, autant que ses fonc-ons dans l'État le lui permirent, à restaurer la vie eligieuse et à combattre l'hérésie dans son archidiocèse e Reims, ainsi que dans les diocèses de Metz et de Verdun ont il avait la charge.

Mais ce qui nous intéresse surtout dans le livre de I. Evennett, c'est l'histoire de la reprise des travaux du oncile de Trente sous Pie IV. Ce fut chose difficile, arce que, dès le début du pontificat, de graves divergen-es de vues s'accusèrent sur le caractère à donner au con-ile : continuerait-il l'ancien, ou en serait-il complètement ndépendant? Le pape tenait pour le premier parti : en urait-il été autrement, les décrets votés jusque-là auraient té contestés et tout aurait été remis en question. L'Espa-ne défendait ardemment le point de vue pontifical. Les ouvernements de Paris et de Vienne, au contraire, pous-és par le désir de ménager les protestants, voulaient que assemblée fût entièrement nouvelle.

Le cardinal de Lorraine qui, avec son frère le duc de

(1) H. Outram Evennett, *The Cardinal of Lorraine and the Council f Trent.* A study in the Counter-reformation. Cambridge, Univer-ty Press, 1930. In-8°, xviii-536 pp.

Guise, avait eu la charge du royaume de France sous règne de François II, était de ce sentiment. Comme, e outre, il était un défenseur jaloux des libertés gallicane il préconisait la tenue en France d'un concile nation pour y entreprendre la réforme de l'Église. Très éloigr assurément de préparer un schisme, il prétendait seul ment soustraire les affaires intérieures de l'Église d France à l'intervention directe de Rome. Mais un t concile ne pouvait pas ne pas susciter la plus vive oppos tion de la part du pape ; car, quelles que fussent les di positions intimes de Charles de Lorraine, il exposait France au danger d'un schisme et il rendait, par ailleur des plus difficiles la reprise des travaux à Trente.

La mort de François II et l'avènement de Charles I encore mineur amenèrent au pouvoir Catherine de Méd cis. La régente était encore plus disposée que le cardin à ménager les protestants ; se désintéressant de l'aspe religieux du problème pour n'envisager que son aspe politique, elle se rencontra avec Charles de Lorraine pou tenter de réaliser l'idée d'un concile national, pour e préparer même la réunion par une controverse publiqu entre théologiens catholiques et huguenots : ce fut l fameux Colloque de Poissy (1).

Avec M. Evennett pour guide, nous suivons les nég ciations nombreuses et compliquées que le chef de l'Égli entretint avec les diverses cours, notamment avec la Co de France, pour arriver enfin à la convocation du conci par sa bulle *Ad regimen Ecclesiae*, du 29 novembre 15 Pie IV s'était gardé, du reste, pour rallier tous les concour de préciser si l'assemblée serait un nouveau concile ou elle continuerait l'ancien. Catherine de Médicis elle-mêm finit par lui donner son adhésion. Par une singuliè

(1) L'histoire de ce *Colloque*, qui est plus qu'un épisode, par qu'il occupe une place importante dans les combinaisons de Charl de Lorraine comme dans celles de Catherine de Médicis, est reno velée ici par l'étude des sources catholiques, sources des plus sûre auxquelles n'avaient guère puisé jusqu'à présent les historiens.

onie, note l'historien, ce fut l'édit de tolérance accordé ux huguenots le 13 janvier 1562 qui la conduisit, afin apaiser l'irritation du souverain pontife, à envoyer un nbassadeur à Rome d'abord, puis à Trente. Le repré-ntant de la France avait sans doute reçu ordre d'user e délais, d'atermoiements ; le cardinal de Lorraine, de n côté, voulait retarder le commencement des travaux, our tenter de regagner encore l'Angleterre et l'Allema-ne. Le Concile, ouvert par les légats le 18 janvier 1562, en aborda pas moins sa tâche en avril de la même année ; ne devait plus l'abandonner, qu'elle ne fût achevée.

C'est sur la reprise effective des travaux conciliaires ue se termine le livre de M. Evennett, livre très solide-ent construit, aussi plein d'idées que de faits. Un second olume est annoncé : il montrera comment le Cardinal e Lorraine, qui si longtemps retarda la participation de France au Concile, y collabora lui-même et aida puis-mment à son succès. Souhaitons que soit bientôt com-ète une œuvre qui, à en juger par sa première partie, mptera parmi les meilleures de celles qui sont consa-ées à l'histoire du Concile de Trente.

AUGUSTE LEMAN,
Professeur d'histoire à la Faculté de Théologie de Lille.

Œuvre civilisatrice et scientifique des Missionnaires

Un témoignage de l'utilité sociale des missions, né de xposition Coloniale, va subsister après elle. L'important lume de M. Paul Lesourd sur *L'Œuvre civilisatrice et scienti-ue des Missionnaires catholiques dans les Colonies françaises* (1)

(1) Paul Lesourd, *L'œuvre civilisatrice et scientifique des Mission-*

a été voulu par le maréchal Lyautey, et le plan en a conçu par M. Gabriel Hanotaux, président de la commis d'organisation de la section rétrospective à l'Exposition. matériaux du livre ont été fournis par les Missions el mêmes, et l'exposé de l'œuvre accomplie a été rédigé sou direction de Mgr Chaptal. On ne saurait mieux réunir tou les autorités pour la réalisation d'un document significati

De tout ce qu'il avait à sa disposition, M. Paul Lesou servi par une ancienne et parfaite connaissance du suje fait un exposé clair et relativement complet. Son introd tion rappelle judicieusement que le vrai et seul but des m sionnaires est de répandre la foi. Mais leur action compo des conséquences utiles à développer quand elles s'avèr bienfaisantes. M. Paul Lesourd, citant des faits précis et dates, rappelle les œuvres d'assistance que commande a missionnaires leur charité, leurs œuvres d'enseigneme leur action économique. Les missionnaires se sont trou par la force des choses des explorateurs, des linguistes, ethnographes; leur vocation en a fait parfois des météoro gistes, des astronomes, des archéologues, etc. Les missi naires ont utilement servi les indigènes; ils n'ont pas mo bien servi l'Europe, qui a profité, indirectement, mais da une large mesure, de leurs travaux.

Il faut insister sur ce que ces bénéfices fortuits de l'œu des missionnaires ont été les fruits de leur désintéresseme Rien n'a été acquis au détriment de l'apostolat. Mais n'est pas le propre du christianisme, de faire naître la civilisatio — ce reste qui nous est donné par surcroît — là où il s' plante, alors que les fausses religions semblent surto engendrer la stagnation?

J. M.

naires catholiques dans les Colonies françaises, avant-propos de S. Mgr Chaptal, évêque auxiliaire de Paris; préface de M. Gabr Hanotaux, de l'Académie française. Ouvrage publié sous le pat nage du Commissariat général de l'Exposition Coloniale Internat nale de Paris (Desclée, de Brouwer et Cie, éditeurs).

PHILOSOPHIE SOCIALE ET POLITIQUE

L. DOUCY.
Agrégé de l'Université.

De la finalité en sociologie.

Serait-il possible de jeter un pont sur le fossé qui sépare les deux groupes les plus importants de sociologues français?

Il est intéressant du moins de préciser les causes de leur opposition, de noter avec soin les symptômes de rapprochement; et peut-être n'est-il pas chimérique d'essayer d'élaborer une notion de la finalité qui puisse être accueillie des Durkheimiens eux-mêmes?

J. TONNEAU, O.P.

Remarques sur l'antique querelle de politique et de morale.

Ce n'est pas une querelle de mur mitoyen, qui se puisse régler par une transaction.

C'est une question de principes, et les principes peuvent se subordonner sans perdre leur autonomie.

LOUIS BLANCKAERT.

Droit naturel et réalisme.

Encore deux notions qu'il conviendrait de ne pas opposer! — Voici un livre qui permettra aux non spécialistes une incursion profitable dans ce domaine de la « philosophie du Droit ».

D.

Un vieux maître de politique.

Une traduction du traité de saint Thomas sur *le gouvernement royal.*

De la finalité en sociologie

Il n'est point, pour le philosophe, de petites questions. Torpille pour ceux qui n'ont point oublié Socrate, simple mouche du coche pour les esprits avancés, il demeure toujours à ses propres yeux le gardien vigilant des suprêmes valeurs humaines : attentif qu'il est à ne point laisser se rompre le lien entre la vie et la vérité, à préparer au contraire le progrès de l'une par l'autre, mais aussi trop expérimenté pour ne pas redouter que, par des incidents d'apparence futile, leur mutuelle pénétration ne soit mise en péril.

Sous le bénéfice de cette excuse, nous nous permettons d'attirer l'attention du lecteur cultivé et peut-être de quelques spécialistes sur l'une des causes qui ont apparemment consommé le divorce entre les deux groupes les plus actifs et les plus justement célèbres de sociologues français, et que, pour la commodité de l'exposé (1), nous proposons d'appeler *sociologues officiels* et *sociologues catholiques*.

Le public français de notre époque (qui s'intéresse aux questions sociologiques dans la mesure où elles sont susceptibles de retentissement en pédagogie et en politique) ne distingue, en effet, que deux camps de sociologues

(1) Nous ne prétendons nullement désigner par ces vocables des *écoles* différentes qui, comme telles, s'affronteraient sur un terrain exclusivement doctrinal. La pratique, et notamment celle que représente la composition de manuels de sociologie, semble d'ailleurs avoir démontré qu'il est quasi impossible de limiter le débat aux thèses particulières des écoles.

'il se définit à lui-même de la manière suivante : d'un té, ceux qui se réclament de la tradition laïque et qui nt appuyés par l'État ; de l'autre, ceux qui se soumettent magistère de l'Église. D'autre part et en fait, c'est une ciologie d'inspiration nettement durkheimienne qui est seignée dans la très grande majorité des établissements olaires de notre pays, si bien que plusieurs générations jeunes Français sont vouées à ne connaître, en fait de ciologie, que les thèses aventureuses, l'esprit de secte et dogmatisme des manuels durkheimiens.

Cette double constatation ne laisse pas de causer quelue surprise : comment une discipline dont les plus intéssantes découvertes semblaient destinées à remettre en onneur le sens du collectif et de la tradition a-t-elle pu rvir à creuser le fossé entre « les deux Frances »? Coment, surtout, a-t-elle pu être accaparée par les partisans laïcisme individualiste?

Il vaut sans doute la peine de s'interroger sur les causes l'opposition à laquelle cet état de choses est imputable, serait-ce que pour s'assurer si elles subsistent ou non même degré aujourd'hui.

C'est à quoi nous nous sommes appliqué, en limitant ailleurs notre enquête à un seul point, qui est un point méthode, mais dont nous osons prétendre qu'il a un le décisif à jouer dans la solution du problème qui vient être posé.

I

Quelle place faut-il faire (ou ne pas faire), dans les echerches sociologiques, aux considérations de finalité? es déclarations de chefs d'école sont sur ce point trop onnues pour que nous nous arrêtions à les rappeler. Iais autant il nous paraît superflu de reprendre cet

exposé, autant nous croyons indispensable d'en restitu le contexte mental et pour ainsi dire l'ambiance idéolog que.

Pourquoi, en premier lieu, Durkheim a-t-il cru devo radicalement exclure des enquêtes sociologiques l'applic tion du principe de finalité? La raison lointaine en e sans doute dans l'idée qu'il se faisait des exigences c l'objectivité scientifique. Tributaire en cela des traditio baconienne et cartésienne, naturellement défiant à l'égar des explications toutes subjectives qu'enfante d'ordinai l'imagination, il voulait à tout prix éviter l'écueil de l'a thropomorphisme.

Tâche d'autant plus malaisée à réussir qu'il abordait u monde dans lequel le profane se sent naturellement l'aise, dont il croit posséder spontanément le secret, par qu'il n'y voit que l'application d'une expérience passabl ment banale, celle de sa propre activité volontaire, qui e elle-même, de l'aveu de tous, de nature finaliste.

Chez Durkheim, l'exclusion de la finalité apparaît donc comme un corollaire du précepte bien connu q recommande de s'abstenir de toute « prénotion », de n pas se figurer que l'on a compris un fait social simpleme parce qu'on lui a appliqué sans critique un des schém explicatifs qui servent à guider la conduite journalière c chacun.

Or, le moins qu'on puisse dire de telles vues, c'e qu'elles ne sont aucunement révolutionnaires : il y longtemps que les savants de tous ordres et les philos phes qui étudient leurs méthodes ont préconisé cet défiance de soi, cette impartialité, cette fuite des préjug qui ne signifient rien d'autre que la nécessité du désint ressement et de la sincérité. Allons plus loin : pour ce q regarde plus spécialement la sociologie, ce n'est pas ch

Durkheim, mais bien chez Paul Bureau, que nous trouvons e commentaire le plus profond, le plus hardi de ce pré-epte traditionnel. Et il n'est pas sûr que, pour en garan-ir l'application, ce sociologue catholique ne condamnerait as, lui aussi, l'usage d'une *certaine* notion de finalité.

L'hostilité de Durkheim à l'égard des explications fina-istes se rattache, d'ailleurs, à une circonstance plus pro-he, plus personnelle : on sait qu'il précise volontiers la ecommandation précédente par cette autre : il faut trai-er les faits sociaux « comme des *choses* ». Or, pour com-rendre ici l'emploi de ce vocable de « choses », qui évoque immédiatement l'inerte, le figé, l'inanimé, ce que 'on ne peut étudier que par le dehors (« tourner autour », lirait Bergson), il faut se souvenir que Durkheim eut à utter énergiquement contre une « sociologie organi-iste (1) » qui menaçait, par ses explications verbales, par es métaphores vitalistes, voire psychiques, de jeter le dis-crédit sur toute recherche sociologique. C'était plus qu'il n'en fallait pour décider le rationaliste Durkheim à rom-pre en visière avec la secte des « cause-finaliers », ceux-ci ayant toujours cherché la confirmation de leur thèse dans e domaine biologique.

On avouera sans doute que, si de telles circonstances ne égitiment pas la défiance de Durkheim, elles contribuent du moins à l'expliquer.

Il est beaucoup plus malaisé de pénétrer les motifs de 'attitude des sociologues catholiques en face de cette même question de méthode. Si l'on saisit sans trop de

(1) Il s'agit surtout de l'école de Spencer, représentée en France par Espinas. Bien que ce dernier se donne pour un partisan résolu du mécanisme, sa façon d'introduire la conscience jusque dans les organismes élémentaires le range évidemment parmi les finalistes que combattait Durkheim.

peine les raisons philosophiques ou même théologiques c
la faveur qu'ils accordent aux explications finalistes, on s
trouve pourtant dans un grand embarras quand il s'ag
— et c'est le seul point que nous ayons à envisager ici -
de démêler le jeu complexe de telles influences sur de
esprits qui témoignent au demeurant d'un zèle si sincèr
et si lucide pour l'avancement des sciences positive
C'est pourquoi il est sans doute préférable de se borner
l'étude des circonstances ou des occasions, lesquelle
d'ailleurs, sont déjà par elles-mêmes assez instructives.

Notons tout d'abord que la sociologie catholique est né
de préoccupations pratiques : ses fondateurs sont de
chrétiens dont la charité brûle de soulager la détresse d
frères déshérités, et qui se rendent compte, d'une part
que le mal réside tout autant dans les institutions qu
dans les destinées individuelles, d'autre part et en consé
quence que l'exercice personnel de la charité est impuis
sant à enrayer les progrès de ce mal. Avant que les De
Tourville et les Demolins ne fondent la « Science
Sociale », Le Play avait conçu et tenté de réaliser la
« Réforme Sociale ». Et ce primat de l'action n'est-il pas
aujourd'hui encore la cause déterminante de l'intérêt que
portent aux problèmes sociologiques un grand nombre
d'individualités et de groupements catholiques? Le fait
que, dans la plupart des milieux catholiques, le mot socio-
logie désigne, soit la morale sociale, soit la technique de
l'action sociale, a-t-il cessé d'être vrai? Or il y a là une
particularité historique et psychologique qui, favorable ou
non à la rigueur des procédés de connaissance (ce qui
n'est pas actuellement en question), conduit presque fata-
lement ceux qui la subissent ou la ratifient à mettre au
premier plan les considérations finalistes : l'organisation
réfléchie, volontaire, de l'action nécessite au premier chef
la subordination du rapport de cause à effet à celui de

oyen à fin. Et, aux yeux d'un philosophe imbu des préjugés mécanistes, ce sera une sorte de scandale de voir nsi la fin supplanter la cause, s'arroger le titre de cause, venir, à la lettre, *cause finale.*

Chez ceux des sociologues catholiques qui veulent faire uvre spéculative, cette tendance est d'ailleurs renforcée r une certaine tradition qui les a longtemps incités à étudier que des groupes sociaux très restreints (la mille surtout), dans lesquels les passions, les tempéraents individuels, la volonté de personnalités marquans, voilent fréquemment le jeu du mécanisme social, si en que le déterminisme des causes y paraît refoulé par finalité de la vie et celle des libertés humaines.

Il n'est pas, enfin, jusqu'à la belle audace avec laquelle mêmes sociologues s'attaquent à l'explication des grous actuellement existants, s'efforçant ainsi de pénétrer à ème la vie sociale, qui ne les pousse à cette même conce dans le principe de finalité : comment, en effet, ne raient-ils pas sensibles à cette espèce de logique qui mble commander les progrès ou la décadence des collecités à raison de leur fidélité à certains idéaux ou à cernes croyances ?

Ni plus ni moins que lorsqu'il s'agissait de Durkheim, us n'avons à tirer de jugement de valeur des circonnces qui ont pu déterminer ou renforcer le goût des ciologues catholiques pour les explications finalistes. ais nous croyons utile d'insister sur les fâcheuses conséences qu'entraîne le désaccord signalé. A vrai dire, on pourrait ramener à une seule, récemment signalée par éminent disciple de Durkheim, c'est que les deux oupes de sociologues « s'ignorent sans doute plus que raison » (1), et, osons-nous ajouter, que cette ignorance

1) Davy, *Sociologues d'hier et d'aujourd'hui.*

réciproque les conduit souvent à porter l'un sur l'autre d
jugements hâtifs, bien faits pour accentuer le divorc
mais peut-être aussi pour retarder les progrès de la soci
logie positive.

Il faut bien se représenter, d'abord, ce qu'évoque, da
un esprit imbu des thèses rationalistes, l'adoption du pc
tulat finaliste. Il y a là, à ses yeux, un moyen très cor
mode de classement des intelligences, les unes assez so
ples et rigoureuses à la fois pour accroître ou du moi
comprendre le savoir strictement scientifique, les autr
prisonnières de formes de pensée « primitives » ou d
explications imaginaires, toutes verbales, d'une scolastiqu
décadente. M. Brunschvicg, en sa qualité de chef de l'éco
rationaliste, n'a-t-il pas récemment accrédité ce class
ment en baptisant la première tendance du nom d' « idé
lisme rationnel » et la seconde du nom de « naturalism
biologique (1) »? Il est, en effet, très facile — trop faci
— à l'adversaire de la sociologie finaliste *d'imaginer* qu
les représentants de celle-ci se laisseront induire en te
tation d'anthropomorphisme, qu'ils ne sauront pas respe
ter l'originalité des faits sociaux, bref qu'ils manquero
d'objectivité : le développement des autres sciences pos
tives ne s'est-il pas trouvé garanti, assuré, dès le mome
où les savants renoncèrent aux « vertus », aux « puissa
ces », aux « harmonies » pour ne s'occuper que de la su
cession nécessaire des faits? Et la sociologie elle-mêm
n'a-t-elle pas dû s'émanciper des philosophies de l'histoir
ne doit-elle pas, aujourd'hui encore, batailler contre l
retours offensifs de la mentalité mystique qui les faisa
éclore, pour se constituer enfin en science digne de
nom?

C'est en vertu de réflexes de ce genre que les travau

(1) Cf. Brunschvicg, *Le progrès de la conscience*, passim.

s sociologues catholiques sont, pour la plupart, systé-
ıtiquement ignorés. *A priori*, on estime qu'ils doivent
ınquer d'objectivité, puisqu'ils se réclament d'une phi-
ophie déjà très ancienne et qui s'est elle-même discrédi-
e — c'est du moins ainsi qu'en juge M. Brunschvicg —
soutenant des hypothèses astronomiques que l'obser-
tion n'a pas confirmées ; on se dit surtout que leurs
cherches ne sauraient rien nous apprendre, puisque les
ıultats auxquels ils doivent aboutir leur sont imposés
r une autorité transcendante... Mais ici, nous touchons
ın autre principe de classement des intelligences et des
ıvres qui repose trop évidemment sur des partis pris
tra-scientifiques pour que nous nous arrêtions à le
nmenter. Du moins peut-on voir aisément que, d'un
ode de classement à l'autre, le passage peut spontané-
ent s'effectuer et que, de la sorte, un certain sectarisme,
ıscient ou non, croit avoir trouvé des excuses d'appa-
ıce scientifique.

Quant aux sociologues officiels, ils bénéficieront peut-
e longtemps encore, en France du moins (1), de la « pos-
sion d'état » ; nous ne voyons pas pourtant que leur
ıation soit, scientifiquement, plus enviable que celle de
rs adversaires.

l ne nous appartient pas de dénombrer ici les échecs
entissants qu'ont dû enregistrer, dans le domaine de la
iologie religieuse et de la sociologie domestique notam-
nt, les vastes et aventureuses constructions d'un
rkheim. Notons seulement que, si les sociologues
holiques ont pris ici magnifiquement leur revanche,
st sans doute parce qu'ils ont poussé le souci de la posi-
ité plus loin que Durkheim lui-même, parce que, sans

) Le peu de place qu'occupe l'exposé des thèses durkheimiennes
s les travaux de certains savants étrangers nous fait croire que
k-ci sont loin de donner à cette école le rang privilégié qu'on lui
orde en France.

se préoccuper de discuter abstraitement les hypothèses
ce dernier, ils ont mené leurs propres investigations po
tives jusqu'au point où les dites hypothèses devaient s'
crouler d'elles-mêmes.

Ce qui nous intéresse plus particulièrement ici, c'est
point de savoir si l'échec de la synthèse durkheimienn
ne tient pas avant tout aux ressorts de sa méthode. (
n'est sans doute pas impunément que l'on prétend ét
dier, je ne dis pas seulement la structure des group
mais aussi leur évolution, en considérant les phénomèn
sociaux « comme des choses ». Qu'on le veuille ou non,
terme de *chose* entraîne après lui un cortège de représe
tations dont l'origine est à chercher dans le domaine
la matière brute. Le thème bergsonien du « morcelage
les analyses de M. Meyerson concernant l'utilisation par
savant du concept de chose trouveraient sans doute
leur application. De fait, quand on lit attentivement
travaux méthodologiques de Durkheim, et spécialeme
les passages destinés à éclairer les notions de « primitif
de « horde » ou de « clan », on ne peut manquer d'êt
frappé de la fréquence des images empruntées au domai
de la chimie, je dirai plus : de l'insistance avec laque
l'auteur cherche une confirmation de sa propre métho
dans les postulats fondamentaux et les procédés de ce
science des corps bruts (1).

En s'appuyant sur de tels principes — ou plutôt, il f
bien en convenir, sur une telle « imagerie » — Durkhe
pouvait se croire à l'abri des anthropomorphismes sug
rés par la recherche des causes finales, mais n'était-ce
dans la mesure même où il perdait le contact avec l'ob

(1) Cf. notamment : *Règles de la méthode sociologique*, chap.
La méthode de la sociologie, dans l'ouvrage *Méthode dans les scien*
publié par Thomas, p. 321, 327 sqq.; *Sociologie et Philosop*
p. 41-42.

ropre de la science qu'il aspirait à construire? On peut, n effet, se demander (et, à cet égard, les critiques adres-es à Durkheim par Paul Bureau paraissent bien décisi-es) si ce n'est pas se leurrer d'un espoir chimérique que e prétendre retracer *l'évolution* des sociétés en faisant ostraction du facteur *vie*. Sans tomber dans les exagéra-ons de l'organicisme ou des mystiques vitalistes, était-il onc impossible de restituer la place qui lui est due à cet élan social » faute duquel les institutions ne peuvent us apparaître que comme des pièces de musée?

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, de ce point, il n'est guère outeux que Durkheim ait préféré se soumettre à un ertain idéal de rationalité, qui lui était proposé par la adition des sciences physico-chimiques, plutôt que d'ac-epter la pleine originalité du donné qu'il s'était promis e décrire et d'expliquer.

Est-il imprudent de soutenir que pareille disgrâce est ue au premier chef à cette phobie de la finalité qui s'é-end, chez Durkheim, à tout ce qui ressortit au domaine e la vie?

II

En quelques-unes des déclarations, en quelques-uns es thèmes de recherches portés ces dernières années à la onnaissance du public éclairé, nous croyons apercevoir - est-ce pure illusion? — des symptômes de rapproche-ent. Essayons d'en préciser la direction, du moins sur s points qui se rattachent à notre sujet; sans prétendre upprimer par là l'antagonisme de deux mentalités que parent peut-être d'irréductibles divergences, il nous sera ns doute possible de montrer que, parfois, la discussion égare et le conflit s'accuse par le simple jeu des équivo-ues.

Considérons tout d'abord les milieux philosophique scientifique dans lesquels évoluent les représentants de sociologie officielle. Nul doute qu'ils ne se soient notab ment modifiés depuis l'époque déjà lointaine où Durkhe méditait ses *Règles de la méthode sociologique* : peut-êt les passions d'ordre politico-religieux s'y sont-elles ass gies et la Sorbonne donne-t-elle moins dans l'érudition le scientisme. On peut tout au moins espérer que la fave dont jouirent durant quelques années les études de phi sophie médiévale aura inspiré à plus d'un de ne poi condamner sans entendre. Au cours de ces mêmes déc des se poursuit et se précise, grâce à des recherches h toriques ou critiques, l'examen des principes et de signification de la science. Et sous l'influence de ces dive facteurs nous voyons s'atténuer ou du moins se nuanc le dogmatisme de la tradition bacono-cartésienne, da lequel nous avons reconnu la cause lointaine de la défian de Durkheim à l'égard de la finalité. Pour ce qui est de circonstance plus spéciale qui entraîna Durkheim à se ra dir dans cette attitude, elle a aujourd'hui entièreme disparu : c'est à peine si l'on parvient à deviner l'inspir tion organiciste dans le dernier livre de René Worm directeur de la *Revue internationale de Sociologie* et su cesseur d'Espinas (1).

Il faut, par ailleurs, signaler que la notion même finalité a été, depuis le début de ce siècle, l'objet de sol des études dues à deux philosophes justement célèbres M. Goblot, qui s'efforce d'assouplir son rationalisme manière à y intégrer, sous le nom de « convenance con plexe », les « faits de finalité » que révèle l'observatio des êtres vivants. Et surtout Octave Hamelin, dont thèse, fortement nourrie de la pensée d'Aristote, concl

(1) Cf. Davy, *Sociologues d'hier et d'aujourd'hui*, p. 22.

l'indispensable distinction des causes finales et de la nalité strictement dite et rapproche cette dernière de la otion d'essence.

Maintenant, quels résultats y a-t-il lieu d'attendre de elles influences qui, nous le reconnaissons volontiers, nt souvent de l'ordre des impondérables? Plutôt que de rophétiser, efforçons-nous de peser ceux qui sont d'ores déjà atteints.

Il est certain, en premier lieu, que les adversaires ont essé, dans une large mesure, de s'ignorer : ils le doivent eut-être à la largeur de vues et au sens réaliste des acultés de Droit qui se sont vues investies d'une sorte de nction médiatrice. Déjà Durkheim avait deviné leur osition privilégiée lorsqu'il reconnaissait dans les institu-ons juridiques le type de toutes les autres institu-ons (1). Après lui, M. Davy, non content de rechercher ns les coutumes des primitifs les origines du contrat, est attaqué à l'examen des principaux systèmes contem-oraux de philosophie du droit (2). Et l'on sait, d'autre rt, que, aux yeux des sociologues catholiques, préoccu-s de droit naturel, d'action sociale, de politique reli-euse et internationale, les débats sur les thèses de auriou et Duguit, et surtout l'écho qui les prolonge dans s travaux de leurs disciples, ont été de gros événements.

Mais la rencontre des sociologues officiels et des socio-gues catholiques ne se limite pas à l'intérêt qu'ils por-nt, les uns et les autres, aux études de philosophie du oit. S'il faut saluer comme un progrès notable le souci s jeunes sociologues catholiques ds distinguer plus net-ment que par le passé la spéculation de la pratique (3)

(1) *Division du Travail social*, p. 177 sqq.
(2) Davy, *Le droit, l'idéalisme et l'expérience.*
(3) Delos, *Pour le redressement de la sociologie*, dans *La Vie Intellec-elle*, 10 mai 1930.

(ce qui ne signifie, à vrai dire, rien de moins que la ren ciation au *positivisme* de leurs aînés), il convient d'insis aussi sur le réel effort de conciliation dont témoignent continuateurs de la tradition durkheimienne et qui ap raîtra peut-être comme un changement de front à ce qui n'avaient vu jusqu'ici dans cette école que la mise œuvre d'un « matérialisme sociologique ».

Où en est, tout d'abord, la question de l'originalité de la spécificité du fait social, sur laquelle il était si pa doxal de voir les diverses écoles sociologiques s'affron et qui nous est apparue comme la source lointaine querelles sur la finalité? La réduction du social au psyc que ou au biologique ne compte pour ainsi dire plus partisans, comme en témoigne la disparition des écoles Tarde et de Spencer. Dès lors, il ne reste plus en présen que deux équipes de sociologues : les disciples Durkheim et les héritiers plus ou moins directs de « Science Sociale ». Or, c'est M. Davy qui note que, dès origines, la « Science Sociale » a constitué une méthc qui comporte « deux particularités éminemment socio giques ; elle déclare les faits sociaux justiciables de l'obs vation scientifique comme les faits de la nature, et e fait porter cette observation sur une réalité collecti d'abord et non individuelle : la famille ouvrière (1) ». quelques pages plus loin, résumant les idées de P. Bure sur l'efficacité causale des représentations et des croya ces, le même disciple de Durkheim ajoute : « Par ce revendication, P. Bureau rejoint — chose significative qui montre qu'on touche ici au problème crucial — ce sociologie durkheimienne où il ne veut voir qu'un dét minisme matérialiste (2). »

(1) Davy, *Sociologues d'hier et d'aujourd'hui*, p. 7.
(2) *Ibid.*, p. 12.

« Déterminisme matérialiste »... Pour des savants qui, à xemple de P. Bureau, aspirent à édifier une « sociologie la liberté », il y a sans doute là une tare irrémédiable. urtant, et quelle que puisse être, eu égard à l'œuvre rsonnelle de Durkheim, la légitimité de ce grief, on ne rait guère excusable de négliger le témoignage d'un thentique disciple de Durkheim qui, après avoir reconnu bonne grâce que la doctrine du maître avait besoin être assouplie (1), insiste sur les gages que le Durkheisme primitif et surtout actuel est en mesure d'offrir au ritualisme (2). Si, comme on a tout lieu de le penser, ociologie de la liberté » signifie simplement prévalence s facteurs psychiques ou idéaux sur les facteurs matéls, on peut affirmer hardiment que les Durkheimiens ujourd'hui (et peut-être Durkheim lui-même) n'auent rien à envier à leurs émules catholiques.

Que si, maintenant, ces derniers jugent bon de réserver part de l'initiative individuelle, de faire droit aux exinces éventuelles d'une métaphysique de la liberté pernnelle, on ne voit pas encore qu'ils aient à encourir le me des sociologues officiels. « C'est précisément, écrit n (3), parce qu'elle fera fond sur cette réalité (du milieu cial)... et parce qu'elle partira de cette réalité pour aller individu, *nous disons pour aller à l'individu et non sysatiquement pour le nier,* que cette connaissance sera ciologique. » Et un autre (4) : « Ce qu'il y a de person-l en nous, c'est la volonté morale et la liberté. En en

1) Davy, *La Foi jurée*, p. 15, et *Eléments de sociologie politique*, 9.

2) Davy, *Sociologues d'hier et d'aujourd'hui*, p. 12 sqq. Dans le me sens, une communication de M. Bouglé à l'Académie des ences Morales et Politiques, en 1924, sur *Le spiritualisme de Durim.*

3) Davy, *op. cit.*, p. 3. C'est nous qui soulignons.

4) Hubert, *Manuel élémentaire de sociologie*, p. 36.

éliminant l'influence pour la commodité de ses rech-
ches, la sociologie ne démontre pas qu'elles n'ont pas
place dans le monde. » Ainsi, « la sociologie est une scien
abstraite, un point de vue sur le réel (1) ». Le vrai soc
logue est celui qui sait se garder de la transformer en u
métaphysique dogmatique ou sceptique, matérialiste
spiritualiste.

Ne croyons pas, pourtant, que tout soit gagné : la qu
tion de la valeur des explications finalistes en sociolog
n'est pas résolue du seul fait que l'on a mis l'accent s
les représentations ou croyances ou qu'on a laissé inta
la possibilité de l'initiative individuelle. A dire vrai, ce
question n'est même pas posée. Ou, si elle l'est dans l'
prit de plusieurs (comme il est à craindre qu'elle le so
il est presque fatal que les termes en soient faussés. L
indications sur lesquelles nous venons d'insister n'o
d'autre but que de préciser l'objet des recherches socio
giques ou de limiter ses ambitions ; en stricte logiq
elles n'ont rien à nous apprendre sur les méthod
d'explication correspondantes, même si des habituc
d'esprit tenaces continuent à nous les représenter com
déterminantes à tous égards. Il faut donc voir si le divor
que nous avions cru voir s'atténuer ne va pas réapparaît
ici dans toute sa force.

Il ne fait pas de doute que M. Lévy-Brühl technicien
la « Science des Mœurs » et Durkheim théoricien de
méthode répugnent à accepter l'idée même de la finalit
quand le premier déclare, par exemple, que chaque pe
ple a la morale qu'il peut avoir et qu'il serait vain de
en proposer une autre, quand le second affirme sans r
triction que l'explication des faits sociaux doit être ch
chée dans d'autres faits sociaux antécédents, il est cl

(1) HUBERT, *op. cit.*, p. 33, note 1.

ue, non contents de revendiquer pour la sociologie la culté d'énoncer des lois nécessaires, ils excluent de leur ience tout autre type de détermination que la causalité écanique. Encore faut-il, quand il s'agit de Durkheim, réciser quelque peu cette remarque : ce qu'il répudie vant tout, c'est cette finalité *intentionnelle* qui fait appaître la société comme « un système de moyens institués ar les hommes en vue de certaines fins », lesquelles « ne euvent être qu'individuelles (1) ». Or on pourrait soutenir que, tant que Durkheim en reste là, il ne fait que éfendre l'originalité de la sociologie comme science. Et est bien ainsi qu'il l'entend, puisqu'il justifie le rejet des auses finales par le fait de la « généralité des formes ociales » et observe que, s'il était vrai, contrairement à e fait, que « le développement historique se fît en vue de ns clairement ou obscurément senties, les faits sociaux evraient présenter la plus infinie diversité (2) », et répuneraient, dès lors, à toute comparaison, à tout établissement de rapports.

Si, au surplus, en ce même passage, Durkheim affirme ue « les phénomènes sociaux n'existent généralement as en vue des résultats utiles qu'ils produisent », ce n'est as qu'il prétende borner l'explication à la découverte, ans chaque cas, d'une *vis a tergo* : la considération de *utile* ne permet pas qu'il en soit ainsi ; de fait, outre la ause efficiente, notre auteur se propose de déterminer a fonction. Et sans doute fait-il effort pour subordonner a fonction à la cause en s'appuyant sur le principe de la

(1) DURKHEIM, *Règles de méthode sociologique*, p. 120. A remarquer, ailleurs, que les exemples qui illustrent ce mode d'explication naliste sont empruntés par l'auteur à des textes de Comte et de pencer.

(2) *Ibid.*, p. 116 et 117.

réciprocité de la cause et de l'effet (1) et en soutenant c l'effet n'a le plus souvent pour « fonction utile » que maintenir la cause préexistante d'où il dérive (p. 118-11 Sans doute aussi Durkheim use-t-il de tout son talent dialecticien pour démontrer que « l'on ne revient p même partiellement, au finalisme parce qu'on ne refu pas de faire une place aux besoins humains » ou pa qu'on montre « comment les phénomènes concoure entre eux de manière à mettre la société en harmo avec elle-même et avec le dehors » (p. 115-116). Il n' reste pas moins vrai que le déterminisme causal revêt ch lui une signification toute particulière qui pourrait fa songer au grand principe, cher à P. Bureau, de la « co plexité circulaire » des faits sociaux.

Ces remarques, d'ailleurs, n'ont nullement pour ob d'atténuer ce qu'il est légitime d'appeler le mécanis durkheimien. Elles veulent simplement attirer l'attenti sur l'existence d'un conflit interne qui travaille la pens de Durkheim au moment même où il exclut la finalité. conflit, que nous avons déjà signalé et que trahissent formules quelque peu embarrassées qui viennent d'ê citées, c'est celui qui met aux prises l'idéal rationaliste les exigences de la réalité concrète. Et il n'est que tr vrai que c'est finalement le premier qui l'emporte.

Il ne faudrait pourtant pas modifier beaucoup l'orien tion de la pensée durkheimienne pour faire apparaître *vis a tergo* comme une *vis a fronte*. En fait, les facte sociaux qui doivent, plus que tous les autres, jouer le r de causes efficientes, sont des facteurs psychiques, « représentations collectives ». Durkheim nous les rep

(1) C'est une tendance assez générale chez Durkheim que d'in quer la réciproque du principe de causalité, par exemple sous ce forme : « L'unité de l'effet révèle l'unité de la cause. » Cf. *Divis du Travail social*, p. 35. Cette licence a été sévèrement relevée M. Parodi, *La philosophie contemporaine en France*, p. 158.

nte volontiers comme s'imposant du dehors aux cons-
ences individuelles. Mais est-ce bien comprendre la
nction de la société comme « créatrice d'idéal » que de
duire son office à « la tyrannie d'une loi de servi-
ude (1) »? Durkheim lui-même, et précisément à ce pro-
os, donne sa doctrine pour une conciliation de l'antino-
ie traditionnelle entre transcendance et immanence.
'est cette prétention elle-même qu'il faudrait juger.

D'autre part et surtout, son disciple M. Bouglé s'élève
solument contre une interprétation aux termes de
quelle l'autorité de la conscience commune apparaîtrait
omme « quelque chose d'extérieur à la vie spirituelle qui
e la commanderait qu'en l'offusquant (2) », et il fait au
ontraire ressortir que les valeurs consacrées par la société
fluencent les individus par « l'attrait d'un idéal supé-
eur ».

Or, comprise de cette manière, la causalité des repré-
entations collectives n'est-elle pas tout aussi bien finale
u'efficiente ? Supposez, en effet, qu'une représenta-
on donnée affecte la conscience d'un groupe; puisque
ous convenez qu'elle se présente à celle-ci comme l'at-
rait d'un idéal, c'est que vous tenez compte de sa *signifi-
ation* intrinsèque pour le groupe lui-même, et non pas
eulement de sa présence brute; puisque, d'autre part,
est à la conscience collective elle-même que vous attri-
uez la paternité de cette représentation que, à un autre
oint de vue, elle subit, l'ensemble du processus apparaî-
a fatalement comme immanent. Dès lors, et à moins d'é-
ger en principe l'universel illusionisme, il n'est point
outeux que nous ayons affaire au schéma normal de la
ensée, c'est-à-dire que nous puissions appliquer au cas
onsidéré la remarque de Renouvier aux termes de

(1) Davy, *op. cit.*, p. 12.
(2) Bouglé, *Leçons de sociologie sur l'évolution des valeurs*, p. 36.

laquelle nulle différence n'existe entre le point de vue la cause finale et celui de la cause efficiente, sinon l'or dans lequel se présentent les chaînons de la série caus

Maintenant, ce serait peut-être aller un peu vite besogne que d'en tirer argument en faveur du finalis du moins entendu au sens traditionnel des « causes fi les ». Car enfin la finalité qu'on nous offre ainsi ressem singulièrement à son contraire, le mécanisme.

Sans doute, la finalité est-elle détermination par l'a nir, au lieu que la causalité efficiente est déterminat par le passé. Mais, d'un côté comme de l'autre, dans cas du finalisme comme dans celui du mécanisme, ne laisse-t-on pas guider par le schéma « artificialiste » l'action humaine sur des choses matérielles préexistant On se représente la fin comme le résultat que l'on v obtenir ou comme le modèle que l'on a décidé de cop et l'on se contente de construire un mécanisme app prié, d'ajuster les unes aux autres des choses toutes fa qui serviront de moyens ou de causes. Dès lors, la fina devient incompréhensible sans la liberté qu'elle dev pourtant logiquement précéder ; elle apparaît comme u combinaison de la liberté et du mécanisme, on y v comme le résultat de l'action d'un démiurge sur un cha et l'on oublie que le propre du démiurge serait d'inver son modèle et non simplement de le copier ; que, av d'être artisan, il lui faudrait être artiste. Ajoutons qu cette confusion, la liberté elle-même n'a rien à gagn puisque, par là, nous retombons dans cette analyse a artificielle que classique de l'acte volontaire à laqu sans doute pensait Bergson lorsqu'il écrivait que « to explication de la liberté donne raison au déter nisme » (1).

(1) Nous n'avons nullement l'intention de prendre à notre con cette formule dans toute sa généralité.

Dans le cas qui nous occupe, la tentation est particulièement forte de se contenter d'une telle imagerie, parce que, d'un côté, nous n'y pouvons guère oublier que les aits sociaux portent la marque du psychisme humain, et que, d'autre part, leur caractère collectif semble exiger que nous en fassions des *choses* dépourvues de subjectité. Pourtant, si nous cédions à cette tentation, il semble névitable que nous revenions en arrière, c'est-à-dire que nous contestions à nouveau l'originalité du fait social. Car, puisque la finalité n'aurait de sens que par la liberté, l faudrait concevoir les idéaux ou valeurs comme des produits de l'activité individuelle qui, détachés de celle-ci, se proposeraient à *l'imitation* des autres membres du groupe ; ls ne deviendraient donc objectifs ou collectifs que grâce u mécanisme de la suggestion ou de la contagion, et insi l'on serait incontestablement ramené à l'interpsychologie de Tarde.

A un autre point de vue encore, l'opposition qui met ux prises les sociologues mécanistes et les sociologues ause-finaliers apparaîtra sinon factice, du moins superfielle : les uns et les autres greffent leurs analyses sociogique sur une psychologie embryonnaire qui met au premier plan les tendances ou besoins ; et c'est seulement la condition de s'ajuster à ces besoins fondamentaux que les représentations collectives ou les croyances peuvent jouer leur rôle, soit de causes efficientes, soit de causes finales. Mais qui ne voit que, à ce compte, le problème evient à celui de l' « intellectualisation des tendances », 'est-à-dire de la transformation du besoin inconscient et vague en désirs ou en sentiments conscients et déterminés? C'est un truisme de dire que les jugements de valeur mpliqués dans ces désirs ou ces sentiments se présentent la conscience sous forme d'idéaux, car c'est simplement econnaître qu'il est de la nature des tendances qui ont une

signification proprement psychique d'exiger des satis
tions toujours renouvelées ou indéfinies, et par conséqu
la possession de nouveaux objets ou l'appropriation
entière des anciens. C'est un autre truisme de remarc
que les valeurs ne sont pas données toutes faites dan
nature humaine et que, en conséquence, il faut en cl
cher l'origine ou la cause efficiente en dehors du sujet
les adopte, car cela revient simplement à dire que les t
dances resteraient absolument indéterminées si elles
réussissaient point à se réaliser dans et par des objets.

Mais la difficulté la plus sérieuse est d'expliquer co
ment ces objets peuvent nous apparaître à la fois com
des fins situées en dehors de nous, possédant une nat
« résistante » qu'il ne nous appartient pas de créer ou
modifier, devant laquelle nous n'avons qu'à nous inclir
et d'autre part comme des parties de nous-mêmes, p
destinées en quelque sorte à notre propre nature ou
moins assujetties aux exigences de celle-ci, en un m
immanentes.

Or, en présence de cette difficulté, le mécaniste, p
tant des objets eux-mêmes, refuse d'en voir autre cho
que la présence brute et l'efficacité positive, et, par cet
position transcendantaliste, il néglige totalement la co
science, soit qu'il éprouve l'impossibilité d'établir un ra
port intelligible entre elle et ses objets, soit qu'il la r
en prétendant l'expliquer entièrement par ces obje
Quant au finaliste, c'est la signification de ces objets q
l'intéresse au premier chef, c'est-à-dire ici leur aptitu
au rôle de fins de l'activité, mais il en viendra quasi fat
lement à oublier que ce sont des objets, c'est-à-dire d
réalités extra-subjectives. Ainsi l'un et l'autre ne para
tront avoir résolu le problème que dans la mesure où i
en auront faussé les termes.

Mais hâtons-nous d'ajouter que le mécaniste et le fin

ste dont nous venons de dévoiler les faiblesses n'existent robablement plus dans les rangs des vrais sociologues. ès l'instant où le finaliste sépare ouvertement sa cause e celle des disciples de Tarde et refuse de confondre la ociologie avec l'interpsychologie (1), dès l'instant où il econnaît à la fin la qualité d'*objet,* il s'engage sur la voie e la transcendance des représentations collectives. Et éciproquement lorsque M. Bouglé présente les valeurs nposées par la conscience collective comme des idéaux ui attirent l'ensemble des consciences individuelles au eu de les créer, lorsque M. Davy reconnaît que la socio- gie doit partir des représentations collectives « pour etrouver l'individu et non systématiquement pour le er », l'un et l'autre acheminent le durkheimisme vers point de vue immanentiste de la psychologie collective. e part et d'autre, et sans doute sous la poussée des faits, 'est-à-dire ici de ce que révèle l'analyse positive des ins- tutions), on prend donc conscience de l'insuffisance des dres traditionnels du mécanisme et du finalisme, sinon ıcore des termes exacts et de la vraie nature du pro- ème.

Ce qui serait requis pour que l'on parvienne à ce der- er résultat, ce serait sans doute l'abandon de l'imagerie mpliste du morcelage qui entretient la mortelle équivo- ıe de l'objet et de la fin comme aussi de l'objet et de la use. Il est trop facile de se représenter la fin et la cause mme des objets, quand cette fin et cette cause sont par ance étiquetées, conceptualisées à la manière des choses r lesquelles porte notre action. Il se peut que l'objecti- té ne puisse être atteinte qu'à ce prix, mais alors nous manderons ce que c'est qu'une objectivité qui préfère la réalité actuellement donnée dans toute sa nouveauté

(1) Cf. Delos, *art. cité,* p. 273 et 279.

et dans son devenir des concepts figés qui ne font qu dessiner les contours. Nous demanderons si ce n'est nourrir une chimère que de prétendre expliquer les f sociaux en oubliant qu'ils ont une histoire réelle, q naissent et se développent comme des formes vivan qu'ils ne font pas partie d'un monde dans lequel t serait donné d'un seul coup, mais d'un monde qui dur dont la durée constitue partiellement l'étoffe.

On nous opposera peut-être que ce morcelage et c conception étriquée de l'objectivité, c'est à la scie même, en ce qu'elle exige fatalement une conceptual tion du réel, que nous devrions les adresser ; que la m vance du développement historique n'est pas de ressort ; et que, en conséquence, il faut choisir er expliquer scientifiquement, ce qui ne se peut réaliser c l'aide de l'abstraction, et ressusciter le passé ou vivr vie, ce qui revient à l'artiste ou au philosophe de l'h toire.

Nous ne croyons pas que les sociologues d'aujourd' se résignent aisément à cette alternative. Le reproche morcelage ou d'une conception abstraite des rappo sociaux est justement un de ceux que les durkheimi ne veulent plus s'entendre adresser : « Les histori sentent et objectent à juste titre que les sociologues f trop d'abstractions et séparent trop les divers éléme des sociétés les uns des autres. » Mais il faut neutrali cette attaque « en considérant le tout ensemble », afin « percevoir l'essentiel, le mouvement du tout, l'asp vivant », car il est très vrai que « le principe et la fin la sociologie, c'est d'apercevoir le groupe entier et s comportement tout entier (1) ». Ces déclarations de l'act

(1) Mauss, *Année sociologique*, nouvelle série, I, pp. 181-182 ; Davy, *op. cit.*, pp. 17-19.

recteur de *L'Année Sociologique*, M. Mauss, auxquelles associe sans réserves M. Davy, témoignent, on en conendra, d'un certain enthousiasme pour l'étude de la alité sociale en elle-même, dans toute sa richesse et sa énitude. Ou nous nous trompons fort, ou un P. Bureau s interpréterait comme un ralliement à son propre oint de vue. En tout cas, lorsque M. Mauss écrit que « le onné » qu'il faut « observer », « c'est Rome, c'est Athèes, c'est le Français moyen... et non pas la prière ou le oit en soi », il semble évident qu'il fait faire à la sociogie durkeimienne un progrès analogue à celui qui faait passer naguère la « science sociale » de l'analyse straite du budget familial à la monographie complète vivante d'une famille ouvrière (1).

Que si, par ailleurs, les sociologues officiels continuent s'attacher à l'étude des grandes masses collectives dont devenir est déjà notablement avancé, tandis que les ciologues catholiques préfèrent analyser des réalités ciales plus modestes et en étudier les premières manistations (2), nous dirons hardiment : Peu importe, urvu que les premiers se gardent d'imaginer Rome ou

1) C'est aussi sur une vue de ce genre que repose la fécondité de méthode historico-culturelle. Cf. LEMONNYER, *Le Totémisme*, dans *Vie Intellectuelle*, octobre 1929.

2) Il n'est pourtant pas indifférent que l'on étudie simplement la ondation » ou l'évolution proprement dite des institutions, surt lorsqu'on reconnaît avant tout dans sa fondation l'œuvre des ontés individuelles. Par exemple, déclarer que l'institution famie est née simplement du fait du mariage, c'est peut-être oublier s'interroger, non pas précisément sur la signification attribuée à acte par les conjoints, mais sur l'origine des idées qu'ils prosent consciemment ou inconsciemment à cet égard. Notons, illeurs, que, lorsqu'il s'agit d'institutions comme l'État, ce serait s doute une vue assez superficielle que de ne les supposer fones qu'à partir du moment où des formes juridiques ou un contrat paraissent.

Athènes comme le simple entrecroisement accidente ces forces aveugles que seraient les représentations lectives, et si les seconds exécutent ponctuellement l programme qui est de retrouver la finalité au terme l'analyse et non point de l'y installer *a priori*.

Mais précisément, nous croyons qu'un tel projet n'a des chances d'aboutir que si, de part et d'autre, au de se jeter à la face les épithètes de mécaniste ou finaliste, on s'accorde à mettre un contenu positif et p cis dans la notion même de finalité. Essayons de prol ger dans cette direction les résultats déjà acquis.

Le conflit semble avoir tenu jusqu'ici à ces d motifs : d'abord, la finalité étant pour Durkheim sy nyme d'indétermination, tandis que pour les sociolog catholiques elle signifiait détermination par la volonté était conduit des deux côtés à en faire, du point de scientifique, un *irrationnel*. De plus, eu égard à la pr que de la méthode scientifique, il est probablem impossible de faire respectivement leur part à la causa naturelle et à la causalité volontaire, lorsqu'on les ir que l'une et l'autre pour l'explication d'un même or de faits ; mais lorsqu'on s'en tient au premier point vue, on se condamne à ne voir dans les réussites les p harmonieuses de la nature que des résultantes acci telles, et à ne considérer que le second, on risque d troduire de la finalité volontaire jusque dans les pro sus les plus mécaniques. Et le débat s'éternise parce d'un côté comme de l'autre, on se représente la fina comme une cause agissante et qu'on ne l'accepte ou l'exclut à ce titre que par la grâce d'une certaine se bilité métaphysique ou esthétique.

Mais la situation changerait de face si l'on acceptai voir dans la finalité un principe de détermination rat

le, sans, pour autant, se le représenter suivant le dèle de la succession *linéaire* des causes.

Or nous avons de sérieuses raisons de l'envisager ainsi. En premier lieu, s'il y a des faits de finalité indiscuta-s, comment les constatons-nous? C'est avant tout la sence d'une harmonie interne qui nous les fait recon-tre : la finalité s'impose d'abord à nous sous la forme n *ensemble* organisé et hiérarchisé. Et c'est seulement que l'analyse abstractive est déjà commencée que s en arrivons à distinguer, dans cet ensemble, une fin les moyens; c'est aussi au cours de cette analyse ulté-ire que, laissant jouer notre idée de la prévalence la fin sur les moyens, nous lui conférons la dignité cause finale. Il reste pourtant que le donné, c'était *le ème, posé comme essence* et non premièrement comme se.

En outre, nous avons déjà eu occasion de le remarquer, nt de se manifester à nous extérieurement, avant que s soyons ainsi tentés de l'attribuer à une sorte de iurge qui se serait contenté de copier un modèle tout la finalité devait exister dans ce modèle lui-même, t-à-dire sous la forme d'un plan, d'un concept si l'on t, mais d'un concept vivant. Mais, s'il en est ainsi, qui voit que c'est encore mal entendre la finalité que d'y , à la suite de Kant, « la causalité du concept »? st-il pas évident que c'est dans la constitution même concept que réside avant tout la finalité? Or accorder , c'est faire de la finalité quelque chose qui ressortit à elligence et non point à la volonté, et donc une ermination spécifiquement rationnelle.

Maintenant, la finalité ainsi entendue peut-elle servir principe méthodologique dans l'explication des faits aux? Nous en pouvons d'autant moins douter que les erches sociologiques les plus récentes semblent s'en-

gager nettement dans cette voie. Les germes de F
nisme que contient la doctrine de Maurice Hauri
rôle décisif qu'il attribue à « l'idée-mère » dans l'ex
tion des « fondations » sont déjà des indices assez
de l'importance du concept vivant pour l'explicatio
formes sociales. Il semble que l'on ait retrouvé i
grand principe thomiste suivant lequel la loi — et
pouvons traduire : institution — relève de la raiso
non de la volonté (1).

Mais c'est surtout dans la *Théorie de l'Institutio*
M. G. Renard que, à notre sens, la finalité, telle que
l'avons définie, manifeste sa fécondité. Le concept
apparaît ici avec son caractère éminemment obj
comme il convient à quelque chose de rationnel,
aussi avec tous les éléments vivants qu'il incarne et
nise, c'est-à-dire dans son être essentiellement pro
sif (2). L'institution, qui est ce concept même, est s
comme une réalité qui se fait, comme une intentio
se cherche et se réalise ; et pourtant ce qui n'est
qu'un dessein assez flou possède, en sa « tension » int
assez de force pour résister à la volonté de ceux-là m
qui ont contribué à sa matérialisation dans les faits
même que, chez saint Thomas, la loi, « règle de la
son », pénètre l'intimité des êtres qu'elle est appel
régler au point que certains « ostendunt opus legis s
tum in cordibus suis (3) », de même l'institution,
d'être un simple vêtement de confection plaqué s
réel, s'incorpore à la nature, devient, à son rang (qui

(1) *Summa theol.*, Ia IIae, q. 90, art. 1.
(2) Nous ne croyons pas dépasser ici la pensée de M. G. Re
qui enseigne par ailleurs l'existence d'un « droit naturel à co
progressif ».
(3) *Ibid.*, qu. 90, art. 1 ad 1um, et art. 3 ad 1um.

i celui de l'organique, ni celui du psychique individuel), ature ou essence.

En elle, donc, et malgré sa nature éminemment ration- elle, rien de figé, rien de tout fait; si elle détermine le éel dans lequel elle s'insère, c'est qu'elle est, vis-à-vis de ui, dans le même rapport que la forme à la matière; est qu'elle reconcentre et unifie sans cesse cette matière ui est déjà ordonnée sous des formes inférieures, mais ui est en outre appelée à jouer sa partie dans un ordre ıpérieur; c'est qu'elle travaille un peu à la manière de « vinculum perfectionis » qu'est, dans l'ordre surnatu- el, la charité, dont saint Thomas nous dit justement u'elle est la cause formelle de toute la vie vertueuse, néologale et morale (1); c'est que, dans un devenir qui 'est aucunement fictif, il lui faut se réaliser et pour ainsi ire s'inventer constamment elle-même (2) pour, à son ıng, assumer à une unité plus pleine et plus riche, et en nction des accidents historiques, cette matière qu'elle forme.

(1) *Summa theol.*, II^a II^ae, qu. 4, art. 3 et 4, qu. 17, art. 7 et 8, qu. 23, t. 8.

(2) Il nous a semblé qu'une remarquable analogie apparaissait tre la description que donne M. Renard de l'institution, et la des- ption qu'il fournit en même temps des circonstances qui ont mené sans cesse son propre esprit à cette idée d'institution. Nous voulons aucunement insinuer par là que l'institution n'aurait réalité que dans l'esprit de M. Renard. Nous serions plutôt porté voir dans cette correspondance une preuve de la ressemblance ndamentale qui existe entre les inventions de la vie psychologi- e et les inventions de la vie sociale. Les analyses de M. Segond, ns son *Traité de Psychologie*, nous semblent confirmer que l'exa- en de conscience auquel se livre M. Renard répond bien à la alité psychologique. D'autre part, comme personne ne peut con- ter que la vie mentale soit essentiellement finalité, et au sens e nous avons précisé, c'est une raison de plus pour nous de pen- que la finalité de la vie sociale n'en est pas essentiellement fférente.

Mais, s'il en est ainsi, si finalité signifie avant tout cor cept ou essence ; si, plus précisément encore, la finalit est forme et invention de forme, ne va-t-il pas falloi modifier la définition que nous en donnions précédem ment en disant qu'elle est un principe de déterminatio rationnelle non causale ? N'est-il pas évident, en effe qu'elle joue le rôle de cause ? — Sans contredit. Mais no pas de cause efficiente ni de cause finale au sens volon taire et anthropocentriste de cette expression, et c'es simplement ce que nous voulions marquer tout à l'heur En réalité, l'efficace de la finalité, qui est sa nature même consiste essentiellement en son aptitude à remplir, dan l'ordre des actes ou des réalités dynamiques, l'office d *cause formelle.*

Et nous osons nourrir l'espoir que, ainsi comprise, ell peut être accueillie comme principe d'explication scien tifique aussi bien par les sociologues officiels que par le sociologues catholiques. L'adopter, ce serait, en effet, a premier chef, se mettre en état de voir dans le social u étage déterminé du réel possédant une essence définit vement fondée, irréductible. Ce serait aussi, quelle qu soit la nature des groupes étudiés, quel que soit le momen de leur évolution où on les soumettrait à l'analyse, s donner pour tâche essentielle, comme le veulent le durkheimiens d'aujourd'hui, de ressusciter la vie du tou pour en saisir pleinement et d'un seul coup la significa tion profonde. Ce serait enfin et surtout accomplir le vœ des sociologues catholiques qui s'effraient à juste titre d voir les mouvements aveugles d'une simple puissance d fait, la « conscience collective », appelée à fonder l'ordr des valeurs humaines.

L. Doucy.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Remarques sur l'antique querelle de politique et de morale.

Il faudrait la fantaisie paradoxale d'un Chesterton pour xprimer le joyeux étonnement que provoquent certaines ncontres. Relisant ces jours derniers diverses producons belliqueuses, vieilles à peine de quatre ou cinq ans, ais vieillies bien davantage, il nous parut piquant de lever sous la plume de M. Ch. Maurras (1) l'expression un état d'esprit assez connu mais que nous n'avions pas coutumé de rencontrer en ces parages politiques. Il agit d'une attitude intellectuelle merveilleusement commodante et souple, prête à tout comprendre et à ut utiliser, singulièrement préoccupée de collaborer larement avec tous les hommes de bonne foi et de passer ne éponge discrète sur les divergences de principes. Bref, ut simplement l'inconsistance doctrinale et l'opportusme complaisant que jadis, car il s'agit d'histoire cienne, on croyait découvrir et qu'on dénonçait vigouusement chez quelques catholiques dits libéraux. « En lhérant à l'*Action Française*, dit-on (mettez ici toute tre variante, telle que : En adhérant à la République, aux libertés modernes, ou à la Philosophie nouvelle, c.), en adhérant à sa doctrine politique, personne ne

(1) *Action Française*, du 28-9-1926, avec l'erratum paru le lendeain.

peut être prié de modifier les idées qu'il professe matière de philosophie, de morale et de religion ; chac y reste libre par conséquent de donner à sa doctri politique les principes philosophiques, moraux et re gieux, qu'il estime les vrais. » Cette finale est une tro vaille ! Elle peint à merveille la complaisance dont no parlons, cette prime accordée à l'hypothèse aux dépe de la thèse, ou ce que M. Vialatoux, dans une précieu petite étude (1), appelle l'*extrinsécisme*.

L'extrinsécisme n'est pas, croyons-nous, une erreur, n'est pas même une proposition doctrinale discutable. F que cela, c'est une tournure d'esprit enfantine, un « o charnel », considérant les réalités humaines sur le mo quantitatif et mécanique. Nous le voyons aboutir ici l'empirisme organisateur ; là, il mène au sectarism comme il engendrerait ailleurs le fanatisme religieux plus intolérant. Réfuter l'hérétique, fermer la bouche sectaire, deviendrait la chose du monde la plus aisée au lieu de leur opposer mille arguments de détail, pouvait purger leur esprit de cette cataracte spirituel M. Vialatoux, tout occupé à dépister des erreurs, n'a p assez insisté, peut-être, sur cette primitive épaisseur vision, dont l'école positiviste nous offre un magnifiq exemplaire, et qui est, selon nous, en politique, en soci logie, voire en morale, la source psychologique de m erreurs.

Il faudrait, hélas ! être tout spirituel pour traiter d choses de l'esprit. *Caro autem infirma !* C'est un fait con que nous abordons trop souvent les idées les plus fin par des procédés convenables seulement aux réalités la matière. Nos définitions ne sont trop souvent que c découpages ; nos comparaisons, des mises en balance ; n appréciations, des pesées ou des mensurations. Manque

(1) J. Vialatoux, *Morale et Politique*, coll. « Questions disputées sous la direction de C. Journet et J. Maritain, Paris, Desclée, Brouwer et Cie. L'auteur écrit « *extrinsessisme* ».

esse ou paresse intellectuelle, nous prenons peu à peu abitude de substituer le schème imaginatif à l'idée et penser en maniant des contours dont l'intime secret us échappe ou, pis encore, ne nous tente plus. Apporcette vue grossière à l'étude des sciences de l'homme, vos soins s'emploieront à délimiter des domaines sans ut-être y pénétrer : domaines de la politique et de la rale, domaines de la philosophie et de la science, maines de la raison et de la foi. Et il est curieux de nstater que les sciences les plus jeunes, celles qui entreent à peine les premiers linéaments de leur objet opre, ne sont pas les moins chatouilleuses sur le fait de rs frontières. Il ne faudrait pas pourtant que le mounent discursif de notre raison, indispensable pour la nquête et pour le classement d'idées nouvelles, nous fît gliger la simple considération du vrai, la compénétran tranquille de l'intelligence et de l'objet, alpha et éga de la pensée humaine. Dans une étude, d'ailleurs nsciencieuse et avisée, des rapports que soutient la ence politique avec la doctrine chrétienne, le P. de oglie ne nous semble pas tout à fait indemne du trars que nous essayons de décrire. Deux articles, parus décembre 1928 et février 1929 dans les *Recherches de ience religieuse*, proposent une doctrine juste, heureunent équilibrée. Le premier établit l'autonomie de la ence politique par rapport à la doctrine chrétienne, à son de la spécificité de son objet : le bien public et ses les de réalisation. Le second article, harmonieux conpoids du premier, souligne les relations et dépendances iproques de la science politique et de la doctrine chréenne. On est d'abord conquis, nous l'avouons sans ne, par l'art incontestable qui a présidé à la composin de cette étude. Et nous ne parlons pas seulement rt littéraire, d'heureuse présentation, ce qui a déjà son x pourtant. Nous louons précisément un mérite de nd, celui d'un bel ordre de pensées. Mais en y regarnt de près, il nous semble que se révèlent quelques

traces de matérialité, de raideur un peu mécanique, c
cet agencement trop balancé. Eh quoi! l'on nous
qu'il y a une science politique autonome, parce qu'il
un « objet politique » distinct, le bien public et ses c
ditions; et puis l'on nous rappelle que, cet objet ne p
vant se concevoir en dehors d'une certaine dépenda
par rapport à la morale, il y a lieu de ménager quelq
liens, une certaine subordination de la science politi
à la science morale. Le premier article se consacre à m
quer des distances, en réservant et annonçant explic
ment des dépendances que le second article mettra
relief. Le procédé sans conteste est loyal; il ne man
même pas de vigueur et de clarté. Mais peut-être,
l'occurrence, le procédé logique a-t-il nui à la compréh
sion. On risque de se satisfaire trop volontiers de l'art
premier, de traiter (provisoirement sans doute, mais n
sans dommage) l'objet de la science politique, le b
public, comme une réalité en soi, de contenu provisoi
ment quelconque, comme un livre scellé où d'avance
est sûr que se cache toute la vérité politique. Bon
mal gré, le lecteur, arrivé à l'article second et prié
reconnaître les connexions objectives du bien pub
avec le bien moral ou humain, concevra ces connexio
comme des références au bas d'un texte reçu, référen
qui complètent, qui confirment ou qui corrigent le tex
mais qui lui sont toujours extérieures. On admet t
bien, dès lors, qu'une divergence, que mille divergen
de fond surgissent entre le « texte » politique et
« notes » inspirées par la morale; l'honnête homme s
vra celles-ci, sacrifiant au besoin celui-là; Machiavel
contraire et ses pareils, que les principes moraux n'e
barrassent guère, se pénétreront du « texte » et en fero
leur profit. Bref, la conception extrinséciste nous imp
un choix entre ces deux formules : Politique d'abord,
Morale d'abord; un choix entre la vérité humaine et
vérité politique, un choix entre la thèse et l'hypothè
entre les principes et le succès.

Dans cette alternative, le choix du P. de Broglie est ertes celui qu'on peut attendre d'un théologien de sa ualité. Et c'est pourquoi, notons-le expressément, nous royons que l'on peut souscrire à la matérialité de chacune de ses conclusions. Il est très vrai que l'objet distinct le la science politique fait de celle-ci une science pleinenent autonome. Nous irions même plus loin que lui, si ous nous attardions à délimiter des domaines : le vrai olitique, agissant comme tel, ne doit tenir compte que le raisons politiques ; ses décisions ne seront jamais motiées par des considérations de moralité proprement dite, nais toujours et uniquement par une vue politique, par a considération du bien commun de la Cité. Mais si nous dmettons et au delà chacune des expressions du P. de Broglie, nous regrettons que pour un artifice de composiion il ait engagé le débat dans une atmosphère trop natérielle, comme si politique et morale résidaient vrainent en deux domaines limitrophes et pouvaient s'actionner en bornage. La politique, la morale (comme aussi 'art, l'économique, la sociologie, etc.), ne définissent pas eurs objets propres par un cordon de frontières ; le langage, en cette affaire, ne doit pas nous donner le change vec ses origines concrètes. Il n'y a pas un tableau des éalités et règles politiques, un autre des réalités et règles norales, un troisième où l'art inscrira ce qui lui est dû. Un genre quelconque, une science donnée, se définissent ar leur principe : le bien rationnel pour la morale, le bien ublic pour la politique. Au lieu de considérer des « choes » susceptibles d'être assumées en tel ou tel genre, preons garde au principe qui les assume. Deux regards peuent se croiser, ils peuvent se rencontrer sur le même objet, ans pour cela confondre leurs rayons. Il y a un regard noral et un regard politique, deux points de vue qu'il ne era jamais permis de confondre. Au nom de la moralité, ous sommes invités à agir humainement, à nous inspirer lu bien rationnel, en toute notre activité et singulièrement n notre activité politique même. Qu'est-ce à dire? Que

la morale va substituer son point de vue, celui du bien rationnel, au point de vue politique? Pas le moins du monde. La morale veut seulement, comme raisonnable que dans mon activité politique je fasse vraiment de bonne politique; il serait déraisonnable et immoral d'agir autrement en politique, fût-ce sous le prétexte de moraliser mes concitoyens. Si je veux agir moralement, il faut donc que je fasse de bonne et sincère politique, au service du bien commun, tout de même que l'artiste ne travaille moralement que s'il tend de toute son âme au vrai et bel art. Si vous *politiquez* (et qui, fût-il abstentionniste impénitent, n'exerce aucune influence sur le sort de la Cité?), la morale vous commande de le faire de bonne façon. Elle vous le commande au nom de la raison, qui est son principe, et non pas au nom du bien public, qui est le principe propre de la politique. Ainsi la morale est partout chez elle, de plein droit, où agit un homme, et l'action politique n'échappe pas à la règle. Mais ne craignez pas que l'empire légitime de la morale se mue en impérialisme envahissant : le point de vue moral ne prétend pas évincer le point de vue politique. Que dis-je? La raison même est intéressée à la constitution d'une politique en quelque sorte consciente et majeure, organisée autour du seul principe qui lui convienne, le bien public, ou le bien commun dans la Cité. La morale est partout chez elle, disions-nous; oui, si l'on se réfère aux vues rationnelles comme telles. Mais ces vues rationnelles elles-mêmes impliquent qu'au regard du bien commun, le politique soit souverain maître chez lui. Le rôle de la raison n'est-il pas de mettre toutes choses *in the right place*?

— Jeu facile et arbitraire, nous objecte-t-on; la véritable difficulté ne consiste pas à combiner ces deux entités complaisantes, la morale et la politique, universaux qui ne nous meuvent guère, ne s'émeuvent pas davantage et s'accordent toujours commodément sur le papier. Dites-nous plutôt ce qu'il advient du politique concret, Monsieur X..., homme d'État de profession, qui sur le point de

ettre en œuvre une conception politique géniale, profi-
ble au bien commun, se heurte *hic et nunc* à sa conscience
honnête homme et, pour des scrupules moraux, supé-
eurs mais par là même étrangers à la politique, se voit
ntraint de renoncer à son beau dessein.

— C'est nous cette fois qui protestons contre la facilité
cessive et l'arbitraire de l'objection, qu'inspire manifes-
ment l'illusion mécaniste d'une morale et d'une politi-
ie toutes faites. L'honnête homme, le vertueux, n'est
s celui qui, en toutes circonstances et jusque dans la
e publique, se conforme à un catalogue définitif de pré-
ptes moraux ; c'est celui-là plutôt qui, à partir de prin-
pes corrects et dans de justes intentions, se fait une loi
nstante de mettre sa raison en tous ses actes et donc
sa politique. D'autre part l'art de l'homme d'État ne
matérialise pas non plus en procédés ; telle formule
i a réussi tant de fois peut fort bien échouer. Tous les
incipes politiques sont relatifs aux circonstances ; le but
i-même, le bien commun dans la Cité, représente une
rmonie, ou un alliage, dont la tonalité ou dont le titre
rie incessamment. Il est indubitable que l'homme d'É-
t avisé ne commettra jamais un acte essentiellement
moral. Voilà au moins un point fixe. Mais qui retient le
litique sur cette pente vicieuse? Est-ce cette considé-
tion que le domaine moral est supérieur au domaine
litique et que celui-ci, en cas de conflit, doit être
crifié à celui-là? Erreur. Le politique n'a pas à se
crifier au profit du moral. L'homme d'État, de
n point de vue propre, considère que les actes
moraux, en débridant les passions, en énervant les
rtus individuelles ou familiales, compromettent l'or-
re public, la paix sociale et généralement le bien com-
un. Cet argument, qui n'est pas moral, mais essentielle-
ent politique, lui suffit ; c'est celui-là et nul autre qu'il
ous faut développer devant lui si vous prétendez le con-
incre. Des politiciens aux vues courtes useront de ces
rocédés : mensonges, flatteries, corruptions, en quoi ils

se montrent d'abord mauvais politiques, si l'on se pl
au point de vue du bien commun, ou de la vraie rai
d'État ; et ensuite malhonnêtes gens, si l'on se place
point de vue de la raison tout court, parce qu'ils se livr
à des pratiques vicieuses et de plus, et surtout peut-êt
parce qu'en s'y livrant ils font encore de mauvaise pol
que, ce qui n'est pas moins déraisonnable que tant
méfaits d'ordre privé.

Les actes essentiellement immoraux ne doivent dc
pas nous arrêter. Nul politique digne de ce nom n'oser
avouer qu'il en a besoin. Du reste, si cela était, si ce qu'
appelle le bien commun se trouvait essentiellement li
l'immoralité, le problème n'en serait pas moins réso
mais pour une autre raison : car nous rejetterions u
fois pour toutes comme foncièrement mauvaise la
politique elle-même. Il nous serait interdit de demeur
dans la société des hommes, intolérable société de b
gands, et il ne nous resterait plus d'autre ressource q
d'imiter Alceste, et de nous mettre en quête de quelq
désert

Où d'être homme d'honneur on *eût* la liberté.

Dieu merci, nous n'en sommes point là.

Le siège de la difficulté, croyons-nous, se trouve dans
multitude de préceptes moraux contingents, qui ont cou
entre individus et entre groupements privés, et do
on voit parfois les gouvernements se départir, au no
de la raison d'État. Si l'on s'enferme dans des « dom
nes » matériellement circonscrits, il devient impossib
d'expliquer certaines entreprises hardies du politique s
le moral. Charles Martel déjà, pour défendre notre sol
la tige encore frêle de notre civilisation, spolie bonneme
les biens ecclésiastiques. D'autres, qui n'avaient pas to
jours d'aussi belles raisons, ont suivi son exemple. Récen
ment, n'opposait-on pas au projet de stabilisation du fra
déprécié que cette mesure violerait les engagements fo
mels pris par l'État envers les rentiers ? Voilà, entre bea

up d'autres, des situations très pénibles et dont, bien ıtendu, nous ne prétendons aucunement apprécier le ;nouement historique, ni au regard de la raison politi- ıe, ni au regard de la moralité.

Mais, en principe, la difficulté ne nous paraît pas insolu- e, pourvu que l'on renonce à la formule *extrinséciste* des *maines*. Si la perfection de la moralité ne consiste pas ıns une conformité matérielle absolue au code de l'hon- ;teté usuelle, mais dans un agencement nuancé et loyal ;s dispositions pratiques, à la lumière d'une vue ration- ;lle primordiale, on ne peut manquer d'être frappé de tte idée que la raison d'État, si elle n'est pas la raison ut court, loi suprême de l'ordre moral, est tout de même ıe bonne raison, une raison de grand poids, dont la oralité tient compte. Cette idée, nous ne prétendons pas ı'elle résolve mécaniquement le problème ; mais elle le ›se en termes réels et nous permet d'en espérer, pour ıaque cas précis, une solution prudente. Nous n'avons us à opter entre l'honnêteté morale et le bien commun ; la Cité, option qui nous laisserait perplexes puisque ›us croyons à l'immoralité du désordre politique. Il s'agit aintenant de juger concrètement la vie politique, comme ut le reste, en bonne raison, pour apprécier la valeur mplement humaine du bien commun. Alors on verra peut- re, d'une part, que si quelques considérations de haute oralité priment celle-là, le véritable sens politique ne s'y ›pose point, mais plutôt les accueille et les favorise, non ır leurs bonnes références morales, mais précisément du oint de vue de la Cité qui est le sien, c'est-à-dire pour ur bienfaisance politique. Et l'on verra peut-être, d'autre art, que si quelques attitudes particulières d'honnêteté oyenne et usuelle se trouvent contredites parfois dans vie publique, au nom des véritables exigences du bien ›mmun, la morale elle-même accueille et ratifie les hecs apparents que le sage politique semble lui infliger. t cet agrément, ne le concevons même pas comme un s-aller, comme une transaction de l'honnêteté avec les

vicissitudes politiques ; nous pouvons au contraire, d
notre conception, soutenir toutes les intransigeances d
morale. Car en donnant le pas, sur d'autres biens rat
nels, à celui qu'elle aperçoit dans un organisme politi
ment sain, elle ne compose pas avec la politique, elle
lui cède rien, elle n'use même pas, si l'on ose ainsi pa
de courtoisie à son égard. La morale, répétons-le, ne v
connaître que la raison et c'est par ce qu'il offre de rat
nel que le bon ordre d'une cité l'intéresse. Elle ne conf
donc pas le bien de la raison et le bien de la Cité, et c
toujours du premier qu'elle s'inspire et de ses règles p
pres, dans le moment même qu'elle renonce, en faveur
second, à ses formules les plus coutumières, celles
volontiers nous la croirions un peu « gelée ».

La vérité est que la morale, comme aussi la politic
se déplaît aux formules, ornières où parfois nous n
persuadons qu'elle se tient, en nous flattant de l'y trou
à moindre effort. Mais nous sommes bien punis de no
paresse. Car les formules faciles, par quoi nous nous
pensons d'aiguiser à chaque minute la pointe pénétra
de notre esprit, mettent ensuite au rouet notre rai
logicienne, dans un inextricable écheveau de rapport
démêler et de domaines à définir. La « *question disput*
qui met courtoisement aux prises le R. P. de Broglie
M. Vialatoux illustre une fois de plus cette austère et q
tidienne expérience.

J. Tonneau, O. P.

Droit Naturel et Réalisme

Tel est le titre sous lequel une jeune juriste, Mlle Alice Piot, vient de publier un *Essai critique sur quelques doctrines françaises contemporaines* (1).

Les esprits simplistes, grands amateurs de classifications faciles et de généralisations hâtives, distinguent volontiers, parmi les juristes, les théoriciens et les praticiens, ces derniers ayant pour premier soin d'oublier au Prétoire tout ce qu'on enseigne à l'École. Et parmi les théoriciens, il conviendrait de considérer séparément ceux qui voient dans le « droit » des règles déduites de principes *a priori*, ce seraient les tenants du « Droit Naturel »; et ceux qui y voient des « données » de l'observation, ce seraient les « Réalistes ».

L'exposé des doctrines de MM. Jèze, Duguit, Ripert, Gény, Hauriou, Le Fur, Dabin, Renard, a vite fait de révéler au lecteur que les positions sont moins tranchées, les thèses plus complexes. Et c'est un premier résultat dont il convient de féliciter Mlle Piot. Et de la remercier. Ce problème si passionnant de la philosophie du Droit qui intéresse de plus en plus les juristes — c'est l'honneur de la génération actuelle — mérite, en effet, de retenir l'attention de tout le public cultivé qui, grâce à l'ouvrage de Mlle Piot, pourra désormais combler cette lacune, sans être obligé d'étudier chaque auteur séparément.

Et cet ouvrage a ce deuxième mérite de montrer qu'il ne peut pas y avoir de vrai « réalisme » qui ne contienne le « droit naturel », et qu'il n'y a de vrai « droit naturel » que l'épanouissant dans le « réalisme ». Encore plus que son analyse, la synthèse de Mlle Piot est intéressante.

Mais l'unanimité est loin d'être faite. Pour beaucoup d'esprits encore, nier le Droit Naturel constitue le premier commandement du Réalisme.

« Le droit d'un pays, enseigne M. Jèze, est l'ensemble des

(1) A. Piot, *Droit Naturel et Réalisme* (*Essai critique sur quelques doctrines françaises contemporaines*), Paris, Librairie Générale de Droit et de Jurisprudence.

règles — qu'on les juge bonnes ou mauvaises, utiles néfastes — qui, à un moment donné, dans un pays don sont *effectivement* appliquées par les praticiens et les tri naux. Tout exposé théorique qui s'écarte de cette définit est, à mon avis, très critiquable : c'est une œuvre d'ima nation, un roman écrit par un juriste — le pire dans genre ennuyeux, monument d'orgueil et d'inutilité certain

Qui n'a entendu ce cri d'indignation de « l'homme de rue » ignorant la malice des hommes et les détours du dr écrit, qui, victime de sa bonne foi, proteste : « c'est pe être la loi, ce n'est pas juste ! » Cette révolte de la conscie la moins éclairée, de l'esprit le plus ignare, ne révèle-t-e pas qu'il y a autre chose que des textes écrits, que la natu de l'homme exige que l'on ne méconnaisse pas cette « au chose »?

M. Jèze lui-même explique qu'il y a à côté du droit pos un « droit idéal » « qui répond parfaitement aux aspiratio de l'immense majorité des habitants d'un pays donné, à moment donné ». Ainsi il recule le problème, sans le réso dre. Parler de majorité, de temps et d'espace, c'est refuser s'élever au général. Et s'il n'y a rien d'autre que ces mar festations concrètes, Mlle Piot a raison de demander à qu servent les facultés de droit.

Le Doyen Duguit reconnaît qu'au-dessus du « droit tec nique » il y a le sentiment de la justice et le sentiment de solidarité qui s'imposent aux hommes non pas comme « devoir métaphysique » mais comme des nécessités de fa Injustifiable position. L'observation des faits montre q l'homme peut très bien méconnaître les exigences de c sentiments. Il n'y a donc pas « nécessité de fait ». Nier Droit Naturel, c'est se condamner à n'être pas réaliste. « Q veut trop prouver, souvent ne prouve rien »... « Un juris conclut fort justement Mlle Piot, dès « qu'il emploie u expression qui le fait sortir du droit positif, fait, qu'il veuille ou non, de la philosophie. S'il veut être réaliste, faut qu'il place cette philosophie dans les choses. »

Ces deux nécessités, jamais perdues de vue, servir ensuite à Mlle Piot de critères pour découvrir les lacun que peuvent présenter les thèses inspirées à MM. Riper Gény, Hauriou, Le Fur, Dabin et Renard, par leurs reche ches sur la philosophie du Droit.

Nous ne pouvons songer à examiner ici toutes ces positions. Soulignons seulement l'intérêt du point de vue auquel Mlle Piot s'est placée : Jusque dans les détails les plus techniques où il se traduit, le Droit, par le fait même que sa fin est d'assurer le bonheur de l'Homme, est orienté, est déterminé par la conception générale que l'on a de la destinée humaine. Et Mlle Piot écrit : « C'est donc la notion de bien humain à procurer qui m'a paru être la notion centrale vers laquelle monte toute l'organisation du droit naturel ». Le Droit Naturel est donc un aspect de la Métaphysique et il doit « informer » tous ces détails dont nous parlions : il s'épanouit dans le « réalisme ». D'autre part, l'observation des réalités effectuée avec prudence suffit à nous faire connaître qu'il y a des règles indispensables au bonheur humain. Le réalisme intégral nous conduit donc à affirmer l'existence d'un « Droit Naturel ».

Dans la Préface qu'il a écrite pour cet ouvrage, M. le Professeur Ripert se demande quel est au juste le contenu de ce « bien humain à procurer » dont Mlle Piot fait la notion centrale du Droit Naturel. Évidemment le sujet n'est pas épuisé ; mais cela n'empêche pas qu'une telle œuvre témoigne d'un courage de la pensée et d'une force du raisonnement qui imposent l'attention ».

LOUIS BLANCKAERT.

Un vieux maître de politique

Dans une collection dont on ne saurait nier l'intérêt actuel, elle répond vraiment à son titre, M. Claude Roguet publie *De Regno* de saint Thomas d'Aquin (1). Traduction consciencieuse, introduction historique et critique brève mais

(1) Saint Thomas d'Aquin, *Du Gouvernement royal*, trad. française par C. Roguet. Coll. « Les Maîtres de la Politique Chrétienne », Librairie du Dauphin, Paris.

parfaitement au point et judicieuse, préface d'un thom autorisé, M. l'abbé Journet. Ne cherchons pas, on nous avertit, dans ce petit traité du gouvernement royal, co mencé en vue de l'instruction du jeune Hugues II de Lu gnan, roi de Chypre, abandonné par saint Thomas en 126 la mort prématurée de ce prince, et achevé dans un t autre esprit par Ptolémée de Lucques, une « œuvre orga que de théorie politique »; c'est essentiellement « un tra pédagogique et moral à l'usage d'un prince ». Les mérites les vertus de la royauté y sont naturellement soulignés titre d'encouragement, et l'auteur n'avait pas à insister s la valeur comparée des différents régimes possibles. C admis, le lecteur goûte sans arrière-pensée la leçon politiq de saint Thomas, pleine de vigueur et de bonhomie, et c nous est ici agréablement présentée.

D.

QUESTIONS SOCIALES

HENRI SIMON. *Culture et Bourgeoisie.*
grégé de l'Université.

Autour de l'École unique : l'aspect social du problème :

I. Caliban accuse...
II. Réplique à Caliban.
III. Prospéro se fâche...
IV. Lettre à Prospéro.

COQUELLE-VIANCE. *A travers la crise actuelle : Ordre mécanique. Ordre divin.*

Crise économique? Crise sociale?
Disons plutôt : crise humaine.
Car les activités sociales et économiques sont faites pour servir la vie humaine et la personne humaine. Le monde, s'il veut être sauvé, doit reprendre conscience de cet *ordre divin.*

OMENICO RUSSO. *Paganisme et Christianisme. Guerre et Paix.*

Le problème central de la civilisation contemporaine. A propos du dernier ouvrage de Guglielmo Ferrero.

LOURADOUR. *Le retour de la mère au foyer.*

Pour la rénovation de la famille.

ÉLINE LHOTTE. *Le Service social.*

La *méthode* de la charité.

-J. FAIDHERBE. O. P. *Vers la Semaine sociale de Lille.*

Un livre de M. Eugène Duthoit.

Culture et Bourgeoisie

L'un des thèmes préférés des promoteurs ou des par
sans de la gratuité de l'enseignement secondaire est q
la culture doit cesser d'être un *privilège de classe* ; il s'a
de *démocratiser* le lycée bourgeois. Par voie de con
quence, chez ceux qui combattent l'ensemble des proj
mal désignés sous le nom d'École unique, nul doute q
les prétextes les plus honorables, les plus sincèreme
affichés — résistance à l'étatisme, sauvegarde des droits
la famille, difficultés techniques et dommages intellectu
de la sélection, — ne cachent souvent une réaction t
simple de défense bourgeoise.

Réaction très simple, et je veux le dire d'abord, t
légitime. La bourgeoisie a conquis par son travail,
ténacité, ses méthodes, un certain état de vie, une certai
supériorité de mœurs : qu'elle veuille s'y maintenir, qu'e
défende son édifice contre les poussées trop brusqu
cela est naturel, juste, utile même. Il est aisé de méd
de l'esprit conservateur : c'est le plus sûr effet de tribu
et je sais des écrivains, des *clercs*, pour parler com
M. Benda, qui ont le tort de ne pas l'abandonner a
démagogues. Mais toute probe intelligence doit rec
naître que le progrès humain suppose, autant que l'ap
tit des masses, la fidélité des élites. Les deux conditio
sont également nécessaires, il faut cette paire d'ailes po
l'essor.

Ce n'est donc pas ici notre projet de jeter l'anathè

tre le magistrat inquiet de ce que son fils aille au lycée compagnie avec le fils du concierge. Nous voulons uter ses doléances, comme nous écouterons les criti-s, les accusations venues d'un autre côté contre la ture prétendue « bourgeoise ». Quelles parcelles de ité se mêlent, dans l'un et l'autre camp, aux préjugés ux partis-pris ; quels biens, ici ou là, sont menacés : à ce que nous chercherons à établir dans ces pages, auront, à défaut d'autre mérite, celui d'envisager la stion du secondaire gratuit sous son aspect social, ns le mot : comme une question de classes. Cet ect, ne soyons pas dupes de la pudeur assez étrange laquelle on s'entend d'ordinaire à le voiler : il est au ud des controverses ; c'est l'âme secrète du problème.

I

Caliban accuse...

a parole est d'abord aux accusateurs. Il n'en est pas plus sincère, plus pathétique, plus digne d'audience Jean Guéhenno. En cet enfant du peuple devenu fesseur d'humanités, le jeu intellectuel a développé la science, mais, sous l'éclairage intérieur plus vif, l'esprit 'instinct plébéiens sont demeurés intacts. Précieux oignage, claire expérience de montée sociale, d'accli-ation brusque à la culture. Et le fantôme de Michelet, Guéhenno aperçoit et montre sans cesse devant lui, te encore à son itinéraire cette noblesse des chemins quelqu'un de grand a passé.

e n'est pas qu'on ne soit un peu agacé, choqué par- d'entendre ce prolétaire humaniste malmener la ure qui l'a formé, maudire le lait dont il tient sa

force : c'est le nourrisson qui bat sa nourrice. Mais er
d'autres font pis : bourgeois déçu enclin à vilipender
cousinage, Emmanuel Berl insulte son propre sang
c'est plus bas. D'ailleurs, ce dernier a trop d'esprit p
être pris au sérieux : le lyrisme, même et surtout orné
quelque naïveté, a plus d'autorité que l'ironie.

Écoutons donc l'accusation de Caliban. Dans le der
livret (1) où Jean Guéhenno lui prête son style génére
elle se développe sur un double plan. La bourgeois
trahi doublement la culture : le dépôt reçu, accaparé p
tôt, elle l'a en partie perdu, et ce qu'elle en garde, elle
souillé. Prêtresse deux fois coupable : infidèle, qui la
mourir le feu sacré, sacrilège qui sophistique la flam

D'abord, la bourgeoisie méprise cordialement l'espr
« Les plus notables bourgeois du XIXe siècle, é
Jean Guéhenno, n'étaient fiers que de leur moral
César Birotteau prétend à la probité commerci
M. Prud'homme pensait représenter les vertus pu
ques... Il est vrai que M. Homais révérait la Science.
remarque que les Sciences ont été toujours moins susp
tes que les Arts à la Bourgeoisie. C'est qu'elles sont p
aisément monnayables... Mais enfin, ce fut longtemps
désastre dans une famille bourgeoise quand un fils, or
sait d'où venu, voulut avoir un commerce avec les Muse
Il est vrai qu'aujourd'hui la réconciliation semble f
entre les Muses et la Bourgeoisie. « Mille gens qui
surent jamais bien leurs déclinaisons pleurent la disp
tion du grec et du latin, comme celle de mervei
englouties, et psamoldient *Rosa, la Rose,* comme un
profundis. » Mais ce n'est que tromperie : toucha
illusion chez ceux qui sont de bonne foi ; vain snobis
chez la plupart ; attitude calculée des malins « qui jou

(1) *Conversion à l'humain,* Les Ecrits, Grasset, 1931.

eur dernière carte en obligeant leurs adversaires a faire gure de barbares ». Bref, « il y a des individus cultivés, nais il n'y a plus de culture. Il y a des hommes d'élite, nais il n'y a plus d'élite... il n'est pas une puissance qui oit en même temps une valeur ».

La bourgeoisie a laissé mourir l'esprit. Mais elle a fait is : elle l'a corrompu, avili, et cet autre péché n'est pas e moins grave. Sous l'influence de l'enseignement jésuite, a culture, ou ce qui en tient lieu, a été rabaissée ; on n a fait une pure rhétorique, un exercice à bien dire, ne « manière d'être », liée par les convenances à un cerain état de fortune. Bien plus, les humanités n'ont pas té seulement vides, elles ont été néfastes, elles se sont ournées contre l'Humanité. Il est, « dans ce qu'elles sont evenues, un principe de dédain, d'exclusion et d'orueil ». Leur rôle eût été de former des *hommes* : elles nt été conçues de façon à ne former que des *chefs*. Insrument d'ascension du grand tout humain vers les somnet de son désir, elles sont devenues, entre les mains des iches et des maîtres, un instrument d'oppression contre a multitude immense des exploités.

Dédain de l'esprit, altération intéressée de la culture, oilà donc, selon Caliban, le double péché de la bourgeoie. « Quand cette société, conclut-il, parle de la culture es masses comme d'un cadeau qu'elle aurait à faire, elle e peut pas même savoir ce qu'elle veut dire, et ce n'est u'une parade encore, sa dernière parade. *Sa plus grande aiblesse, précisément, est de n'avoir rien à donner, rien à nseigner, rien à transmettre.* »

Il en résulte que l'avenir spirituel du monde repose sur e peuple. « Tout ce qu'un monde avare et peureux laisse nourir, c'est à nous de le ranimer. La culture des masses, e peut être le salut de la culture elle-même : la révolution n'a pas d'autre objet. »

II

Réplique a Caliban

Tel est le réquisitoire. Je l'ai pris sous la plume d'
écrivain moraliste, parce que les idées s'y affirment fra
ches, nettes, dépouillées de ces formules vagues, de c
atténuations confuses qui sont le style des politicien
Mais derrière les nuées oratoires de ceux-ci, je sens, pr
sente et directrice, l'idée que Jean Guéhenno revêt d'un
expression brève et littéraire : soit qu'on parle, suivan
la longitude parlementaire, de « démocratiser » le lyc
ou de le « socialiser », soit qu'on veuille « abattre l
barrières du primaire au secondaire », ou « faciliter (e
le rabaissant) l'accès du Supérieur », on suppose qu
existe une *culture de classe*, accaparée par la bourgeoisi
déformée à son service, et qu'il s'agit de lui substituer un
culture des masses.

Caliban accuse avec force et passion. Faut-il lui aban
donner le procès? Je pense, au contraire, que la bourgeo
sie peut et doit se défendre, et qu'elle a quelques bonne
pièces à verser à son dossier.

Remarquons-le d'abord : la question n'est pas nette
ment posée. Entre ces deux termes, bourgeoisie et cu
ture, il s'agit d'établir un rapport; mais je n'aperçoi
nulle part qu'on se soucie de les définir.

Tantôt, par « bourgeoisie », on entend la class
moyenne — comme par exemple quand on la symbolis
par M. Homais ou Joseph Prudhomme. Tantôt, et c'es
le cas le plus fréquent, on donne au mot « bourgeois
sa nuance populaire, c'est-à-dire qu'il désigne tout ce qu
porte chapeau melon et manchettes, tout ce qui es
socialement au-dessus de la masse ouvrière et paysanne
depuis le fonctionnaire à 1200 francs par mois jusqu'au

îtres titrés des plus aristocratiques hôtels. Les deux eptions sont légitimes, mais il faudrait s'entendre. Dans qui va suivre, nous restreindrons le sens du mot ourgeois » à son acception juste, qui est de désigner classe moyenne, la classe des fonctionnaires, des pro-ions libérales, du commerce et de l'industrie.

Faute plus grave, on ne s'entend pas sur le mot culture. nmentant M. Benda — lequel critiquait lui-même lu-Gelle —, Jean Guéhenno se plaint qu'on donne à *manités*, comme au latin *humanitas*, le sens exclusif ducation, connaissance des Beaux-Arts, ce que les ecs désignaient par le mot παιδεία — et non point du t l'acception vulgaire de « tendre bienveillance pour hommes », synonyme au grec φιλανθρωπία. Mais il y a confusion de plans. J'entends que toute culture vraie t aboutir à élargir, à éclairer cette « philanthropie », te sympathie à l'humain ou — pourquoi ne pas dire le i mot? — cette charité, qui, plus encore que l'érudi-n, donne à l'homme son *humanité*. Mais ce n'est là une conséquence : la culture est, en soi, un mode de telligence, non point du cœur, et dire que la παιδεία doit doubler de φιλανθρωπία n'est rien dire de précis. C'est tant que discipline de l'esprit, c'est en termes de pro-mme d'études que la culture devrait être définie.

Sur ce point, l'affirmation la plus claire de Jean éhenno est aux pages 175-176. « Je me moque, dit-il, la version latine, et je veux bien mettre en pièces tous Quicherat ; mais il n'y a pas trente-six manières de faire esprits justes, des raisons droites, des consciences res. Même la prochaine révolution faite, à moins de nbrer dans je ne sais quel moyen âge, il nous faudra rendre Platon et Lucrèce, et Descartes, et Diderot et ltaire, enseigner aux enfants qui ânonnent comment umanité a longtemps ânonné... »

Qu'est-ce à dire, sinon que Jean Guéhenno, formé
la pensée par le grec, le latin et l'étude des maîtres,
conçoit plus la culture en dehors de l'humanisme? Ma
alors, je me demande en quoi les humanités « prolét
riennes » seront différentes des humanités « bourgeo
ses », si elles sont puisées aux mêmes sources. Comme
Platon et Lucrèce, Descartes, Diderot, Voltaire, —
pourquoi ne pas ajouter Pascal et Chateaubriand?
enseigneront-ils une morale de justice et d'amour
monde révolutionnaire, quand par ailleurs on les accu
de former le monde bourgeois à un esprit d'oppression
de maîtrise?

Il paraîtrait que « le principe de dédain, d'exclusion
d'orgueil », qui est la marque de notre actuelle cultu
« lui vient d'un temps et d'un monde où l'humanité ét
partagée en nobles et non-nobles, en *ingenui* et en *ser*
en hommes libres et en esclaves ». Il n'est pas d'ouvra
où le milieu social ne se reflète, et parce que la socié
antique repose sur l'inégalité, sur l'exploitation des faib
par les forts, la pensée classique, dont nous somm
imprégnés adolescents, nous baptise aristocrates, no
prédispose au commandement. — Cela encore est adm
sible pour une part. Si la culture n'était nourrie que
lettres païennes, on pourrait craindre qu'elle ne fût
effet maîtresse d'orgueil et de mépris; elle n'enseigner
qu'à craindre et haïr Spartacus, à faire trop bon m
ché de la souffrance des humbles dès lors qu'elle p
la superbe élégance des puissants. Et de fait, il su
d'ouvrir *Anthinéa*, pour constater à quelle sécheresse
quels tranchants dédains aboutit la religion d'Athé
quand d'abord on jette aux pieds de sa beauté dure
Croix brisée du plus humain des Dieux.

Mais, il faut bien l'affirmer, ce culte exclusif de
sagesse antique n'est pas la formule de notre culture t

itionnelle, « jésuite et bourgeoise », pour prendre les ermes de Guéhenno. C'est ici la plus grave faute, le plus uisible préjugé de cet esprit, de tenir le Christianisme our non-avenu dans l'œuvre de civilisation, ou du moins e faire abstraction, dans le contenu de la culture, de l'é-ément religieux. On peut, pour mille raisons apparem-ent bonnes, rejeter la foi chrétienne ; on peut s'en aller, épétant que « les dieux sont morts » et qu'ils ne ressus-iteront plus : on a toujours le droit de sonner, pour l'i-ée que personnellement on rejette, un glas universel, et, l'on se sent le souffle, de prophétiser. Mais, ce qui me araît impossible, et en un certain sens peu loyal, c'est de efuser l'évidence. Or, c'est contester le fait le plus atent, le plus important de l'histoire occidentale que de ier, je ne dis pas seulement la racine évangélique de la ivilisation, mais le fort courant d'humanisme chrétien ui, du moyen âge à nos jours, n'a cessé de la baigner, de fertiliser, de l'adoucir.

Et sans doute, serait-ce déjà préciser le contour de la ulture moderne, que de la définir comme un effort de onciliation entre la sagesse antique et la pensée chré-enne. Cette formule, appliquée par une société « bour-eoise », est-elle bourgeoise essentiellement, appartient-lle en propre à une classe plutôt qu'à une race ou à n monde, je n'en décide point, j'évite ce tertain d'idéo-ogies mouvantes. Mais, on accordera peut-être que le roupe, quel qu'il fût, ethnique ou social, qui a tenté ette substantielle synthèse, en peut sans crainte reven-iquer la responsabilité : sur cette base se dresse encore out ce que vingt siècles ont bâti d'humain (1).

(1) M. Maritain (*Religion et Culture*, collection des Questions dis-utées, p. 36) considère au contraire que le moment *bourgeois* de la ulture coïncide avec « l'optimisme rationaliste », avec la foi dans la

Au reste, il faut dépasser cette définition trop partic
lière, qui s'applique bien au contenu d'une certaine civ
lisation, latine et occidentale, mais laisse échapper
notion abstraite de culture. D'une façon générale, p
quoi l'homme, cultivé se distingue-t-il essentiellement
Quel est son avantage sur le vulgaire?

Je ne pense pas que ce soit nécessairement un degré d
vertu ; les acquisitions sont ici de l'ordre de l'intelligenc
et de la sensibilité, et sous la flore plus touffue des idé
et des émotions, les appétits primordiaux, les instinc
profonds persistent. Le réseau nerveux se serre, s'am
nuise en surface, mais les sources cachées de l'affection
de la volonté demeurent intactes. La culture développ
un caractère plutôt qu'elle ne l'amende, le prolonge sa
le redresser ; elle orne la sainteté d'un Charles de Fo
cauld, elle nourrit la générosité d'un Péguy, elle soutie
l'élégante sagesse d'un Barrès, mais elle accentue la dépr
vation d'un Gide, le dilettantisme d'un France, l'orgue
d'un Maurras. Ne contestons point sa valeur humain
mais ne lui attribuons pas, dans le perfectionnement int
rieur, un rôle qui appartient en propre à la religion (1).

Raison et dans la Science pour organiser le monde et affranch
l'homme — c'est-à-dire avec l'esprit encyclopédiste et irréligieux. -
Il est bien certain que nous trouvons foule de bourgeois sur l
avenues de l'Encyclopédie. Mais, outre qu'ils n'y sont pas seul
faut-il s'en tenir au symbole encombrant de M. Homais? Faut-il ign
rer, depuis deux cents ans, la vie discrète et féconde de milliers d
familles bourgeoises, appuyées à des traditions fortes, et, dans
recueillement provincial, à l'ombre des vieux murs et des grêl
charmilles, maintenant des principes, sauvant un double trésor d
culture et de foi?

(1) M. Maritain, *op. cit.*, insiste heureusement sur cette distin
tion : la culture relève essentiellement de l'ordre temporel et nat
rel. Elle suppose, pour être complète et vraie, la vérité chrétienn
mais elle ne s'identifie pas à elle. Inversement, la pensée chrétienn
ne s'identifie à aucune forme de culture, exclusivement des autre

Il ne faudrait pas non plus attendre d'elle un perfec-
onnement de l'intelligence pratique. Sans doute est-il
es cas où l'action s'accommode mieux d'une pensée affi-
ée, quand, par exemple, des valeurs humaines sont en
u. Mais si un ingénieur humaniste doit mieux qu'un
utre résoudre un conflit de grève, il ne calculera pas
ieux qu'une brute mathématicienne; et des avocats
aident avec une force invincible qui n'ont jamais bien
aduit Cicéron. L'effet de la culture n'est point sur ce
an. Elle ne modifie pas le geste, mais elle amplifie son
mbole. Elle n'agit pas sur le monde où nos corps se
euvent, mais elle crée à ce monde un double de cons-
ence et de plaisirs, qui est positivement l'ordre de l'es-
it. Oui, qu'importe qu'en ma spécialité tel autre m'égale
u me surpasse, si aux mêmes actes je découvre un sens
ui lui demeure caché, et si, la même tâche accomplie,
i pour moi le ciel de la poésie, de la musique et des
res, quand son rêve échoue, misérable, sur un marbre
asseux de brasserie, entre quatre joueurs de manille?
osséder la culture, par quelques procédés qu'on y par-
enne, c'est avoir *le goût des idées générales, joint au sens
la qualité.* Ce n'est rien de plus; mais combien ce tré-
r vaut-il d'être sauvé!

Si cette définition est acceptée, peut-être le problème
la culture bourgeoise s'éclaire-t-il. Dominer le geste
r l'idée, développer en soi la pensée désintéressée et la
nsibilité esthétique, cela suppose d'abord des aptitudes
dividuelles qui peuvent naître dans toutes les classes
ciales; mais il y faut aussi un minimum d'indépendance
de loisirs, un genre de vie favorable, un ensemble de
nditions extérieures qui ne se réalisent pas aisément
ors d'un certain milieu.

Sans doute est-il à souhaiter que tout homme intelli-
ent, de quelque métier dont il relève, possède les instru-

ments et les loisirs nécessaires pour s'exercer à la conte
plation des idées ; que tout individu bien né, le fût-il da
une famille modeste, ait accès aux jardins de l'esprit et
l'art. Et c'est en ce sens — pour le dire en passant — q
la mauvaise humeur d'un Duhamel devant les prog
de la technique, cette sorte de pessimisme industr
ou de mécanophobie, si sympathique pour les haut
inquiétudes qui l'animent, demeure pourtant une v
insuffisante : il faut affirmer avec une égale force
possible harmonie d'un monde où la machine servir
l'esprit en le libérant. Mais ne raisonnons pas sur les br
mes de l'avenir ; dans le passé cette fatalité pesa, et e
pèse encore : les possibilités de culture demeurent lié
d'une façon presque nécessaire, à des conditions d'ex
tence qui sont plus précisément celles des classes fort
nées.

C'est pour refuser de concevoir sinon ce lien fatal,
moins cette affinité naturelle d'un certain type de vie
une discipline de l'intelligence et des nerfs, que plusieu
fois Caliban se scandalise. Scandale de voir ceux de s
frères qui s'élèvent par l'esprit renoncer au génie nat
trahir le clan des « esclaves », adopter les mœurs et l
idées des « maîtres », s'embourgeoiser en un mot. Tra
son ? Je ne pense pas : migration de l'esprit vers un c
mat senti plus favorable. — Scandale d'entendre u
ouvrier communiste interrompre un haut entretien s
l'humanisme par cette insulte : « La culture, on s'en f... I
journée faite, on n'en peut plus ; on se repose. » Comm
si tout le problème angoissant et pitoyable de la barbar
moderne n'était point là, dans cette servitude, dans cet
fatigue des muscles accablant enfin le cerveau ! — Sca
dale aussi de trouver l'esprit accaparé par un group
quand, en vérité, il y a là beaucoup moins un calcul qu'u
fait de physique sociale, un jeu de lois mal vaincues.

Et quelle curieuse phrase sous la plume de Guéhenno à page 187 de son petit livre ! Ayant écrit à un ouvrier r exalter l'humanisme, il s'excuse à la fin de sa lettre voir bien mangé le matin et d'être sûr de bien dîner oir. « C'est une mauvaise affaire, dit-il, d'avoir la vie rée. Cela suffit à fausser tous les jugements. On a le ir de penser pour penser, et l'on cesse de penser pour re. » Penser pour vivre, si telle est la formule de la cul- e révolutionnaire, alors, au critérium même de Caliban, ais m'en défier un peu davantage : car loin « d'ajouter dignité de l'homme », elle l'appauvrit de tout son étit d'éternel. Et d'autre part, s'il faut avoir faim pour penser, si la sécurité bourgeoise déprave l'intelli- ce, faut-il conclure qu'à vouloir chasser la misère du nde, on menace l'esprit ? — Simple boutade sous la me de Guéhenno : n'en tirons point avantage, mais statons le danger de ne point éclairer les définitions.

En résumé, il n'est pas évident que la culture soit urgeoise » au sens exclusif et particulier où l'entendent démagogues mystiques ou politiciens. *Idéalement*, la ure ne peut être conçue d'autre sorte que comme un nement de l'intelligence abstraite, et du sens esthéti- : à vouloir en faire plus ou moins — une pseudo-reli- n, par exemple, ou, au contraire, une pure technologie, pragmatisme mécanicien à la façon d'une certaine érique (1) et surtout des Soviets, — on sort de la ure, on se perd au-dessus ou au-dessous de l'humain. *pratiquement*, l'instrument choisi de la culture sera tou- rs la fréquentation des chefs-d'œuvre patinés, authen- s par l'âge, le bain de Jouvence aux sources inépui-

1) J'écris « une certaine Amérique », car il serait souverainement ste de méconnaître ou de sous-estimer l'élan d'une forte élite ricaine vers la culture véritable.

sées de la Pensée. En tout cela, rien qui relève pr
ment d'un esprit de classe, rien qui ne soit universel

Ce n'est certes point un mince problème que cel
la culture des masses ; mais on en avance déjà la solu
quand on veut bien n'en plus confondre l'aspect inte
tuel et l'aspect moral. L'Église a cette haute sagess
rend, sur le plan naturel, cet inestimable service à la
lisation : tandis qu'elle collabore à promouvoir les S
ces, les Lettres et les Arts, à cultiver des élites aussi
ges que possible, elle instaure, non point au-dessous
au-dessus de la connaissance, une saisissante poési
symboles, une vaste culture de charité, assimilable p
cœur, en sorte qu'en tout chrétien, si humble qu'il so
écrasé par les besognes du pain quotidien, une vie
rieure peut fleurir, et vers les hauteurs spirituelle
chemin s'ouvre, plus noble et plus sûr même que les
tiers glissants de l'intelligence. Mais une philoso
naturaliste n'est pas apte à maintenir ces distincti
n'ayant plus de sanctuaires, force lui est de consacre
bibliothèques et de faire, de l'exercice intellectuel, l
propre de la spiritualité. Elle n'a plus le prêtre qui é
gélise ; il lui faut donc le professeur qui humanise :
teux et difficile apostolat que de faire humaniser les
ses par des professeurs !

Qu'on m'entende bien : je ne veux pas dire qu'il
renoncer à étendre la culture au peuple. Des expérie
comme celle des Équipes Sociales montrent clairem
que si le goût artistique, littéraire, et la curiosité scie
que et philosophique ne sont pas développés dan
milieux populaires, c'est souvent faute d'une direc
solide à l'école ou après l'école. Les grandes idées
simples : je ne vois pas de raison de ne pas explique
pages les plus substantielles des chefs-d'œuvre à de fu
serruriers aussi bien qu'à de futurs notaires. Et l'on se

imaginer quels magnifiques instruments d'éducation des
asses seraient les grandes inventions modernes (phono-
raphe, T.S.F., cinéma) aux mains d'un ministre de l'Ins-
uction publique qui aurait des idées et quelque stabilité
arlementaire. Mais enfin, dans l'état présent des mœurs,
reste que la culture chez l'homme du peuple sera tou-
urs exceptionnelle, et d'ailleurs fragmentaire (1) ; il reste
u'elle apparaît le privilège d'une classe.

Privilège, est-ce bien le mot convenable? on dirait
ussi bien : la mission. J'entends beaucoup reprocher à la
ourgeoisie d'avoir accaparé la culture ; je voudrais qu'on
exaltât quelquefois de l'avoir servie. Classe moyenne,
égagée des indigences qui plus bas accablent l'imagina-
on, et non encore absorbée par les soins ou les plaisirs
ui, plus haut, dispersent parfois l'attention ; classe dont
s professions mêmes relèvent de l'intelligence, la bour-
eoisie est et demeure le milieu de culture par excellence.
uand Prospéro tient tant au baccalauréat pour son fils
t, depuis quelques années, pour sa fille), si vous descen-
ez au fond de son cœur, vous n'y trouverez pas seulement
ntérêt, vanité, scrupule des convenances, mais, plus ou
oins clair, le sentiment d'un devoir à maintenir chez les
ens un certain niveau intellectuel. Sot et orgueilleux
réjugé, direz-vous? Non, point si sot, et en tout cas salu-
aire. Je voudrais demander à Jean Guéhenno et à quel-
ues contempteurs de la culture « bourgeoise » si, parmi
s maîtres qui les ont initiés à l'usage de la pensée
ostraite, la plupart n'appartenaient pas à cette classe
u'ils disent irrémédiablement égoïste et obtuse. Je vou-
rais dénombrer avec eux, parmi leurs intercesseurs choi-

(1) C'est à dessein que je ne dis pas : superficielle. Un jeune
uvrier, curieux d'esprit, peut n'avoir lu que quelques pages de Pascal,
e Rousseau, de Chateaubriand ; mais une seule phrase qui pénètre
âme suffit parfois à l'approfondir.

sis, seigneurs du Style et de la Pensée, de la Science d
de l'Art, tous ceux qui sont nés du milieu bourgeois, -
nés je ne dis pas seulement par le sang, mais par l'espr
ayant nourri leur génie au génie natal. Non certes qu
j'exalte ou que j'excuse les limites, les sécheresses d
l'âme bourgeoise. Mais, Caliban, l'ingratitude est honteus
et puis, on prête à rire à user son archet aux trop vieux vi
lons : pour le reprendre d'en bas, vous ne rajeunissez guè
le poncif romantique du bourgeois philistin. De grâce, n
compromettez pas votre cause ! Fussiez-vous son adve
saire inconciliable, ne jugez point Prospéro sans justice
honorez-vous à reconnaître ses services, à saluer s
vertus...

III

Prospéro se fache...

Ayant ainsi parlé, je fus entendu par Prospéro, qui vou
lut bien m'applaudir, et même, n'étant plus gâté d'hon
mages, me prier à déjeuner.

Nous n'avions pas entamé le homard que cet honorab
magistrat m'entreprenait sur l'École Unique et m'invita
à rompre des lances contre la gratuité et la sélection.
parut surpris de mes réticences.

— Quoi ! dit-il. Ne voyez-vous point, sous cette réform
de prétendue justice, l'arme insidieuse dont la démagog
veut nous achever? Il s'agit de nous ôter ce que nou
possédons encore : les cadres intellectuels. Quand
lycée (1) sera purgé de nos fils et peuplé des seuls pupill

(1) C'est à dessein que nous ne parlons que du lycée. La questio
du secondaire gratuit est envisagée ici, par abstraction, sous so
aspect strictement social. Sous son aspect religieux et chrétien, elle
été traitée magistralement dans l'article paru à *La Vie Intellectuel*
du 10 octobre 1931, *La controverse autour de l'Ecole.*

l'État, alors il n'y aura plus de résistance au Dogme
ciel, plus de digue contre la tyrannie : la République
conne, et probablement socialiste, aura triomphé.
– Certes, dis-je, il y a là plus que l'ombre d'un danger,
e ne suis pas assez aveugle pour ne point voir que
sieurs ont escompté ce résultat. Mais qu'il se produise,
suppose, d'abord, que la sélection joue systématique-
nt contre les vôtres. Doutez-vous donc tant de leurs
ltés? Êtes-vous touché, vous aussi, par l'absurde mys-
ie du « cancre payant », comme si le fils du bourgeois
t par définition un crétin et le garçon du concierge un
dige?
– Non point, répliqua Prospéro, mais c'est déjà trop
d'imposer à mon fils une condition à la culture : c'est
ter ma liberté de père. De ses ancêtres et de mes pro-
s efforts, ma famille tient un rang social qui comporte
couronnement. J'ai tous les classiques dans ma biblio-
que, et, qui plus est, je les ai lus : voulez-vous que mon
conduise un autobus ou perfore des tickets de métro?
– Je souffrirais de le voir déchoir, Prospéro, et je
ive juste, noble et salutaire votre ambition d'égaler
re sang à vous-même. Mais, de vos mérites et de votre
ent, s'ensuit-il que l'État doive maintenir de droit
n, sur les bancs de ses lycées, l'héritier de votre nom
ne l'est en même temps de votre vertu? Pourquoi, dis-
sant un enseignement qui lui coûte cher, n'aurait-il
le droit de chercher les plus dignes? Que vous affichez,
spéro, des craintes humiliantes! Vous avez, dites-vous,
ongues traditions intellectuelles. Eh bien, c'est ce qui
donne assurance : la culture fût-elle mise au concours,
is crédit aux jeunes intelligences que l'hérédité pré-
e, que l'ambiance et l'exemple soutiennent. Le lycée
émocratique » a toutes chances de rester pour une
e part un lycée bourgeois.

— A condition, coupa mon interlocuteur, que la se tion soit probe.

— Supposez-le, pour l'honneur du corps universita

— ... Ou qu'elle soit seulement possible.

— Je vous accorde que le problème technique malaisé. Mais regardez en vous-même : quand vous v hâtez de le proclamer insoluble, avez-vous cherché résoudre ? N'écoutez-vous pas je ne sais quelle voix secr qui souhaite en vous qu'il ne soit point posé?

Ici Prospéro protesta de la hauteur, du désintére ment de ses vues. S'il combat la réforme qui ouvre t grand le lycée aux enfants du peuple, c'est moins enc par souci des siens — qui, avoue-t-il, finiront toujours se tirer d'affaires, — que par compassion aux misères l'on pousse des milliers d'adolescents, couverts de laur et dénués de rente. « On prétend les faire monter, di fortement ; on les déclasse ; quand l'École Unique ne pas des fonctionnaires, elle fait des malheureux. » Au re par une contradiction généreuse, il se déclare autant quiconque partisan de l'accession des enfants pauvres bien doués à la culture : un judicieux emploi du systè des bourses y pourvoirait.

— Mais, avançai-je, selon quel critère dispenserez-v vos bourses aux impétrants?

— Évidemment selon le mérite, l'intelligence, le t vail...

— C'est-à-dire que cette sélection, jugée impossible presque inique quand il s'agit de vos fils et de vos neve vous l'admettez, avec tous ses vices et tous ses risqu pour les enfants sans ancêtres. Vous voulez bien que lycée ne soit point exclusivement vôtre, à condition t tefois qu'il ait deux portes : la grande, où le concie ne réclamera que de l'argent, et la petite, où un exami teur exigera des titres scolaires. Choquante inégalité, p

niliante encore pour ceux qui en ont le bénéfice! Et férons hardiment la porte unique, avec les mêmes exi-ces, les mêmes formalités pour tous !

'est alors que Prospéro se fâcha tout blanc. Il me repro- de verser dans l'hérésie égalitaire, de faire le lit au ialisme, de m'enferrer naïvement à la pointe de l'adver-e. Il soutint enfin que, si la sélection est inique et lèse justes privilèges de l'argent, la gratuité est nettement norale.

– Je suis bon catholique, affirma-t-il, c'est-à-dire que je conçois pas hors de la morale chrétienne la guérison de ociété. Or, le fond de cette morale, c'est le sacrifice. Il porte que les parents souffrent et se privent pour les ants. Le père économisant son apéritif, la mère travail-une heure de plus sous la lampe pour payer réguliè-nent, chaque trimestre, les droits de scolarité du garçon, là qui est beau, et sain, et fort; voilà qui trempe les actères, unit les foyers, cimente la société. Que l'État harge de cet utile fardeau, c'en est fait de la famille, ule de la patrie (en humaniste, il voulut bien me citer pression latine, et me rappeler qu'elle est de Cicéron). Ce fut à mon tour d'éclater; il est des arguments qui scandalisent.

– Soin touchant, dis-je, ô mon cher Propéro! Si je vous nprends bien, le salut de votre prochain vous inquiète : us ne lui voulez point ôter les occasions de faire péni-ce. Mais où n'irait-on pas avec un si beau principe? ut d'abord à condamner votre propre sagesse : n'est-elle nt faite du désir d'accroître l'aisance des vôtres, c'est-ire de diminuer pour eux la peine de vivre? Mais sur-t, avec cette interprétation de l'Évangile, il n'est point progrès social qu'on ne puisse enrayer, point d'immo-té, de piétinement que l'on n'accepte, point de privi-e qu'on ne justifie. Car, vous oubliez de le dire, Pros-

péro : ce sacrifice, que vous exigez si noblement du p
de famille qui doit payer des études à son enfant, n'est
uniformément coûteux. A vous, qui jouissez de la
rentes, il ne se prend qu'au superflu. Mais pour de m
fortunés il est lourd, et parfois héroïque. De grâce ! n'e
tons pas la religion de l'héroïsme, quand elle ne co
qu'au prochain, et quand, par surcroît, c'est nous qu'
protège !

J'avais commis la faute d'élever un peu la voix ; Pr
péro, maître de maison irréprochable, fut assez cor
pour ne point répondre, et du froid tomba sur le café.
fut Madame qui rompit le silence.

— Je ne sais point, dit-elle, envisager les questions
haut de la métaphysique. Mais voici le fait : au prix
mille soins, j'ai fait de mon fils un petit garçon bien éle
Or, vous voulez le jeter, dans une cour de lycée, pêle-m
avec cent garnements venus des écoles primaires, qui
mouchent dans leurs doigts et jurent comme des char
tiers. Il se peut que la gratuité soit juste en son princi
mais je puis vous assurer qu'elle tuera la bonne édu
tion.

Prospéro haussa discrètement les épaules, confus de
qu'on rabaissât ainsi les questions. Et pourtant l'ar
ment en valait d'autres : en traversant quelques préjug
l'intuition féminine allait au fond du problème, de tout
problème de la démocratie, qui est de concilier avec
exigences de la justice la persistance des supériorit
Comment sauver contre le flux vertical, contre l'imp
gnation continuelle des élites par la foule, les raffinemen
les trésors acquis ? Galamment, j'allais souligner la fo
de l'objection et tâcher d'y répondre, quand Prosp
brisa l'entretien.

— Je vous prie de m'excuser, dit-il. J'ai tout à l'heu
une réunion importante ; il s'agit tout juste de fonder u

gue contre le lycée gratuit. Il importe de protéger la berté; je veux être libre de payer pour les études de on fils; je renvoie à l'État son cadeau. *Timeo Danaos*... Et, sur cette citation, il me quitta si brusquement ue je n'eus point le loisir de lui mieux expliquer ma ensée.

IV

Lettre a Prospéro

J'avais, dans le feu de la discussion, jeté quelques for-ules un peu brutales; je craignis que mon interlocuteur 'emportât l'impression que je méprisais sa cause, quand urtout je critiquais sa défense. Je lui adressai le soir ême le billet que voici :

« Mon cher Prospéro, autant que vous j'estime les ser-ces passés de la bourgeoisie; comme vous, je crois qu'elle 'a pas dit encore tout son rôle, et qu'il importe de sauver somme de vertus et d'esprit que la culture bourgeoise éprésente. Mais voyons bien où porte la menace.

« Le propre de la bourgeoisie est de constituer une ite ouverte, progressive et stable : ouverte, car elle a son euil au niveau populaire; progressive, car elle est à ombreux étages, reliés par un mol escalier intérieur; able, car elle s'appuie, économe et traditionnelle, à une léologie de conservation.

« J'estime que le salut de cette bâtisse importe à l'or-re, et, en un sens — dussent nos Romantiques en crever e rire —, à la splendeur de la cité. Je n'ignore pas ce u'il traîne, entre ces vieux murs austères et hautains, 'égoïsme, de préjugés et de petitesses; mais c'est, au

total, pour les trésors de la civilisation, un bon abri qu
leur solidité. La moralité s'y conserve, et l'on y trouve de
recoins pour lire à l'aise : ce double avantage les ju
tifie.

« Vous estimez, Prospéro, que la marée démocratiqu
— dont les nouveaux projets sur la gratuité du secondai
ne sont qu'un flot plus violent — menace la bourgeois
de ruine. Entendons-nous. En tant qu'élite ouverte
progressive, appareil aspirateur et filtrant qui appelle
fait monter les meilleurs éléments populaires, elle n
rien à craindre à plonger plus profond dans la masse, el
court la chance au contraire de s'accroître plus vite e
niveau et densité. Pour le dire en passant, si le lycée gra
tuit et sélectionné me paraît créer un péril, c'est moins
mort de la bourgeoisie par asphyxie pléthorique, que l'ap
pauvrissement, l'écrémage du monde ouvrier et paysan
Puissent nos législateurs avoir l'esprit assez clair pou
distinguer le problème humain de la culture et le pro
blème social de l'examen ! Répandre la culture, ce n'es
pas multiplier les peaux d'âne, et il s'agit moins d'élargi
l'accès des professions bourgeoises que d'offrir un nobl
aliment à toute intelligence qui en a faim. On peut, sem
t-il, concevoir, au degré du secondaire, un enseignemen
technique assez complet pour ne point négliger le soin de
hautes curiosités, et qui élève, non point dans la bour
geoisie, à un palier inférieur, mais à coté d'elle et à so
niveau, l'élite intellectuelle du prolétariat.

« Revenons à notre cause. La classe bourgeoise n'es
pas seulement un lieu de passage, un groupement éphé
mère de compétences sociales, constitué, déformé, renou
velé par chaque génération. Il entre essentiellement dan
son concept un élément de stabilité, de continuité, d'en
racinement à un lieu, à une profession, à des traditions
C'est en ce sens que je la reconnais aujourd'hui menacée

mouvement propre de la démocratie est de précipiter
évolutions, de forcer le dynamisme social aux dépens
'ordre statique, d'ébranler à chaque minute les posi-
ıs établies. Il est bien certain, par exemple, que le
ıme du lycée gratuit et sélectionné va créer, autout
professions bourgeoises, plus de concurrence, presser
renouvellements de cadres, bousculer votre fils s'il ne
ıpte que sur votre acquis pour se maintenir ou pour
ver.

Oui, Prospéro, c'est ici votre juste crainte, comme
si le désir secret de vos adversaires. Aux élites tradi-
ıalistes, obtenues par évolution et mûrissement, ils
ent de substituer une sorte de prolétariat intellectuel,
s race et sans racine, poussé brusquement au pavois
ial par des vertus purement individuelles, libre de pré-
és et de principes, et prêt à toutes les expériences
nme à tous les renoncements. Voyez combien je suis
s de vous : je vous accorde que le danger est là. Je
is avec vous qu'il ne se fonde pas d'aristocratie sans
rée, je redoute les désacclimatements forcés ; je préfère
x végétations hâtives, fussent-elles plus éclatantes, les
ntes un peu lourdes, nourries de sèves lointaines, plus
ıes en fleurs et plus sûres en fruits.

Cette nécessaire durée, les aristocraties l'ont appuyée
gtemps à des privilèges. Mais il faut se mettre en pré-
ıce du fait : le monde moderne vit sur une conception
traite — peut-être trop abstraite — de la justice, sur une
quasi mystique aux droits et aux vertus de l'individu,
lui fait prendre tout privilège en horreur. De plus en
ıs, on ne pourra compter que sur soi-même, et les droits
l'héritage seront toujours plus légers. Et voici désor-
is tout le problème : dans un monde construit sur le
ncipe de la mouvance des élites, comment conserver à
bourgeoisie cette continuité, cette stabilité qui est sa

force et sa raison d'être, la condition de sa culture et s
doute de toute culture solide et vraie?

« Vous répondez, Prospéro, en disant : « Formons
« ligues, dressons des digues, protégeons-nous par des
« et des gendarmes, défendons l'accès de notre tou
C'est comme si devant une puissante marée vous élev
un rempart de sable, que le vent disperse avant mê
qu'il ne soit touché des flots. Et encore, l'image est f
tive; car l'Océan est impassible, au lieu que cette fo
qui vous assiège a des nerfs, et s'irrite — autant qu'
se moque — de vos vaines petites précautions.

« Non, vous n'empêcherez pas la vague d'approcher.
si nous voulons sauver la tour, ce n'est pas devant
qu'il faut bâtir, c'est elle-même qu'il faut fortifier. Ah
je crains parfois que la bourgeoisie ne déchoie, ce n'
pas tant la conspiration de ses ennemis que j'appréhend
je m'inquiète plus de ses propres démissions. Sans do
— et j'ai voulu le dire d'abord — on ment quand en b
on l'accuse d'avoir trahi l'esprit. Mais avouons, entre no
que beaucoup de ses fils n'ont pas eu toujours la ju
conscience de leurs devoirs, beaucoup ont été plus so
cieux de valeurs bancaires que de valeurs spirituelles
se sont fait une philophie égoïste et basse. *Travailler po
créer,* c'était une saine formule, et qui réservait une ouv
ture sur les hauteurs. *Travailler pour acquérir*, c'est d'u
sagesse plus étroite, et qui pourtant peut encore êt
défendue. Mais ceux qui disent : *Travailler pour jou*
(quand ce n'est pas, pour les plus lâches, *jouir sans trava
ler*), quels droits opposeront-ils à la Révolution, quel
armes les protégeront contre la force du nombre, eux q
ont perdu la force de l'esprit?

« Vous avez des fils et des filles, Prospéro. Que liser
ils et que pensent-ils? Quelle idée, sérieuse ou frivole,
font-ils de la vie? Ils seront bacheliers — mais seront-

petit nombre des bacheliers qui savent encore l'ortho-
aphe? C'est là surtout la question... Votre femme s'in-
ète des mauvaises manières qu'ils prendront au contact
s enfants du peuple — mais d'abord, est-il bien certain
e la goujaterie ne soit devenue un fait bourgeois?

« Élevez fortement vos fils, Prospéro; c'est notre seule
urance. Les principes cèdent, les chœurs du passé se
nouent, une harmonie trépidante secoue le monde :
uhaitons donc une âme plus constante et plus rigide aux
ritiers de vos trésors. Les cadres sociaux se distendent
craquent : qu'ils se renforcent en leurs cadres moraux,
'ils imposent la ferme droiture de leur conscience
mme un exemple et comme un soutien. Vous vous
quiétez de leur léguer des droits : c'est légitime; mais
ngez surtout au legs des principes. Ouvrez leurs yeux,
pliquez-leur qu'ils vivront en un monde où l'énergie sur-
ut comptera, où il leur faudra peut-être autant d'ordre et
courage pour se tenir au rang de leur naissance qu'il
en a fallu à leur père et à leurs grands-pères pour y
onter. Puissent-ils en eux sauver les vertus et la culture
urgeoises : il n'est pas d'autre salut de la bourgeoisie.

« Si vous parlez ainsi, et qu'on vous comprenne, alors,
ous et moi, nous serons délivrés d'un grand souci. Taine
bien montré qu'une classe ne peut physiquement défen-
re des privilèges que ne justifient plus des services.
versement, tout groupe qui, par son labeur et son esprit,
rt la cité, y conserve sans effort son rang et ses droits... »

Tels étaient mes humbles avis. Je présume qu'ils furent
eu goûtés. Prospéro ne m'a jamais répondu.

P. Henri Simon,
Agrégé de l'Université.

NOTES ET RÉFLEXIONS

A travers la crise actuelle

Ordre mécanique. Ordre divin

1. — Il était le fils et l'héritier d'un modeste fabrican
d'allumettes. Ingénieur d'abord, il fait ses premières arme
aux États-Unis, où il connaît les artifices du crédit. Pu
il revient au pays natal. Des spéculations immobilières -
jeux d'argent sur des pierres bâties, dont la valeur vraie n
change guère ordinairement, mais sur lesquelles on peu
mettre un reflet d'illusions — décuplent son modeste pou
voir. Il s'associe avec un autre fabricant d'allumettes, suéd
dois comme lui. Un trust est créé, qui s'appelle *Swendsk*
Tandstick, concentration d'entreprises suédoises qui affer
mit ses positions avant et pendant la guerre. Au momen
de l'armistice, la puissance économique des deux associé
s'évalue déjà en centaines de millions : Kreuger est le che

C'est alors que la ronde capitaliste commence sur le
peuples affaiblis. Au milieu des maîtres de la finance e
du crédit, ce sont les chefs des États épuisés qui passent
éternels quêteurs pour leurs peuples dénués. Louis XIV
invita un jour à Marly le banquier juif Samuel Bernard
il avait besoin d'argent et ce fut un événement. Après
1919, le groupe Kreuger qui s'est constitué autour de la
Swendska Tandstick, banques, mines d'or et de fer, entre
prises industrielles de toutes sortes, devient, au dessus de
États, une banque internationale de crédit. Autour du
« roi des allumettes », 240 millions de livres sterling
30 milliards de francs, se sont concentrés. On prête aux

:tats, ou bien on s'assure les moyens financiers et écono-
iiques de les faire céder : Pologne, Roumanie, Grèce,
'ougoslavie, Lettonie, Esthonie, Hongrie, Japon, Allema-
ne, France, Brésil, et même États-Unis, acceptent, plus
u moins, tour à tour. La condition imposée à l'État
mprunteur est la livraison partielle ou totale du mono-
ole des allumettes, source de gains faciles ; en outre il
oit ouvrir son marché financier aux titres du groupe, qui
rend, sur chaque place, son profit.

Voici l'opération la plus caractéristique : le Reich livre,
u roi des allumettes, le marché allemand, moyennant
ne redevance annuelle qui est escomptée sur-le-champ
t transformée en prêt immédiat. Ainsi le Reich reçoit-il,
n 1930, 488 millions de reichsmarks, en 1931, 37 mil-
ions : plus de trois milliards en deux ans. Le groupe
Kreuger peut désormais négocier de pareils emprunts,
usqu'alors réservés aux banques d'État ; pour soutenir la
ivre sterling, les banques fédérales américaines et la Ban-
ue de France réuniront 12 milliards : à lui seul le roi
es allumettes prête le quart.

Sic transit... Le monde s'est retourné, les crédits, c'est-
-dire les capitaux nomades qui donnent un profit par
eurs simples mouvements à ceux qui les remuent, les cré-
its sont gelés. Pour avril, le groupe Kreuger n'a plus
'argent. Alors, le roi des allumettes se tue.

Trente milliards, une puissance internationale avec
uoi tout État devait compter. Mais il n'y avait aucune
ossibilité d'arrêter cette machine, car

> *... il faut triompher du temps et de l'espace,*
> *arriver ou mourir. Les marchands sont jaloux.*

Et, dans le monde entier, les choses et les hommes ont
elevé les obstacles réels : du blé ici, et là des chômeurs
ans pain. Entre l'un et l'autre, le crédit est brisé.

2. — Nous avons proposé déjà, comme un symbole de
'homme moderne, cet *apprenti sorcier* qui surprend

secrets et formules de son maître, puis déchaîne le tumu des forces puissantes et hostiles, qu'il ne sait plus ensu maîtriser lorsqu'elles l'accablent et le menacent. Le m tre vient heureusement apaiser la révolte...

Mais, pour ce qui nous occupe, le maître, c'est Dieu.

Peut-être le comprendra-t-on enfin, malgré les incer tudes et les hésitations des docteurs qui examinent et s'entendent même pas sur les mots? Crise du capitalism disent les uns. A quoi d'autres répliquent que le systèn capitaliste n'est pas en cause, mais ceux-là seuls qui l'o mal utilisé. Faillite des sociétés capitalistes, disent les pr phètes socialistes, qui se vantent d'avoir tout prévu. I d'autres volent au secours du régime attaqué.

Écartons une étrange erreur. Les socialistes ne save pas toujours ce qu'est la société humaine ; mais que di de ceux qui acceptent l'expression marxiste de « socié capitaliste » et qui, confondant droit de propriété, bie possédés, capital et capitalisme, osent prétendre que tou société humaine est « capitaliste »? Les socialistes o beau jeu ensuite.

« S'il est naturel à l'homme de vivre en société, il e nécessaire que parmi les hommes il y ait quelque cho par quoi la multitude soit dirigée. » *Quelque chose*, c'est-dire une organisation du gouvernement, qui se complè par un aménagement politique de la société tout entièr Le mot *État* a ces deux acceptions : il signifie le pouvo politique organisé — on dira ainsi : l'État ne doit p étouffer les libertés privées ; — il prend un sens pl large de société politiquement organisée — lorsque, p exemple, on énumère les États de l'Europe. — Et cett apparente ambiguïté correspond à de profondes réalit que saint Thomas rassemblait en un seul mot : la *politi* La fonction de gouvernement, les hommes qui l'exercen l'autorité qui leur est conférée, l'art de gouverner, l'orga nisation politique destinée à conduire la cité à sa fin, le racines que cette organisation plonge dans la cité, les rap ports politiques qui s'établissent entre les citoyens, le

eurs religieux, moraux, intellectuels, économiques qui sent dans la vie sociale et retentissent sur l'activité du vernement et même sur sa forme, les mœurs politiques, r tout ce qui touche l'homme en tant que membre de té — au sens plein du mot : politique, — la virilité ou elâchement des initiatives privées : tout cela est inclus s cette notion très riche de *politia* (1). Bien comprise, ne permet plus d'oublier les interdépendances facile- nt observables entre les mœurs politiques réagissant sur ouvernement, et, à l'inverse, l'organisation de l'État lifiant les mœurs politiques et même privées. Ce qui it dire à saint Thomas que « la notion même de yen varie avec les régimes ». Organisation du pouvoir ie de la cité, l'une entraînant l'autre et celle-ci modi- : celle-là. Il faut en conclure que toute société humaine singulièrement complexe, la vie sociale organisée ras- blant tout ce qui permet l'épanouissement de la vie. ans ce tissu de valeurs humaines, le capitalisme inter- t, tantôt plus, tantôt moins, comme un système éco- nique, qui n'est pas *de soi* contraire à la justice, mais est actuellement, *en fait*, complètement vicié, source graves désordres que nous observons, fourrier du socia- e d'État qui trouve grâce à lui de nouvelles facilités.

— Certains objectent qu'on ne comprend pas très ce qu'on entend par capitalisme, où commence ce ème, ni quand et comment il se dérègle. Il est facile endant de voir que ce dérèglement commence au nent où les règles de la morale sont violées, c'est-à- lorsque les barrières élevées contre l'usure par l'É- , gardienne de la morale, sont rompues. Pas de juste unération pour le simple prêt d'argent, celui-ci n'ayant une fécondité propre ; il n'est matière à indemnité que 'agit de compenser la perte d'un gain ou de couvrir risque. Aller au delà, constituer l'argent comme la

Saint Thomas dit aussi : *res publica*, la chose publique.

source féconde de profits, qu'il engendrerait par lui-m
sans travail, sans risque de perte, c'est faire le pre
pas dans la voie des désordres qui s'engendrent
l'autre. La ronde des signes de richesse, des titres du
dit, le prélèvement d'un tribut par celui qui peut dépl
un capital et pour le seul fait de ce mouvement, les fo
nes qui se gonflent toutes seules, les gains astronomi
assurés à quelques-uns, automatiquement en que
sorte et sans égard aux services rendus, le pouvoir éc
mique, pouvoir discrétionnaire ne correspondant à auc
responsabilité équivalente, le fléchissement des inst
tions juridiques sous la pression de ces forces économi
qui pénètrent l'État et le meuvent, la constitution e
au-dessus de l'activité économique vraie, au-dessus du
vail humain, d'un royaume irréel du crédit, des signe
la richesse, à travers lequel un petit nombre d'hom
se meuvent, qui « distribuent en quelque sorte le sa
l'organisme économique dont ils tiennent la vie e
leurs mains, si bien que sans leur consentement nu
peut plus respirer » (1) : tout cela, toutes ces conséq
ces viennent, telle une avalanche grossie de ce qu
emporte sur sa route, parce qu'on a quitté la voie étr
et sans danger, la voie royale de la justice.

Mais rappeler la vraie doctrine catholique sur l'usu
le juste revenu d'un capital prêté fait à beaucoup l'
d'un anachronisme, parce qu'on croit au fond à un «
grès », qui conduirait les cités et exigerait ces mo
d'action nouveaux, qu'on a osé appeler les miracle
crédit. Or ce progrès, non plus que la vie sociale, ou
tivité économique, n'est évalué en valeurs humaine
en pures valeurs humaines. De là vient qu'il pèse co
un facteur de déviation et qu'on approuve, malgré t
la « rationalisation » sans limite, le développement
limite de la production et des instruments matériels
servent à l'homme, toutes choses qui ne valent que

(1) Encycl. *Quadragesimo anno.*

a mesure où elles aident vraiment à l'épanouissement de a vie proprement humaine.

Ailleurs, on hésite parce que des intérêts économiques u des liens établis avec les industriels et les commerants amoindrissent la liberté de l'esprit, tant on est conaincu que les extravagances du crédit sont nécessaires u monde moderne. A ces timidités, proposons l'observaion d'un Allemand qui regarde son propre pays à travers a crise actuelle :

La sélection entre les entreprises, dit-il, ne fut pas du tout une élection rationnelle, correspondant d'une façon idéale à la qualité es entreprises et se bornant à séparer l'ivraie du blé... Ce sont 'abord les entreprises qui travaillaient avec des crédits bancaires ui ont été beaucoup plus fortement atteintes que celles — bonnes u mauvaises — qui ont été financées par leurs propres capitaux (1).

En quoi il apparaît bien que le recours aux « miracles lu crédit » se paie d'une fragilité particulière et que, les crises modernes commençant toujours dans les banques, elles-ci entraînent avec elles les entreprises qu'elles ont rtificiellement gonflées.

4. — Ce qui fait ainsi la gravité de la crise actuelle, c'est qu'elle apparaît comme une crise sociale autant qu'économique, c'est qu'elle est sans doute aussi une crise humaine, d'autant plus dangereuse qu'on la croit économique et qu'on entend la guérir par des remèdes économiques. Or, le redira-t-on assez, les rapports économiques sont des rapports humains, et rien d'autre ; ils ne constituent qu'un aspect des rapports sociaux, ayant pour fin propre d'assurer aux habitants de la cité les objets nécessaires à leur existence, objets que le travail des hommes produit seul, moyennant les instruments convenables. L'activité économique n'a donc pas pour objet d'enrichir : les richesses ne sont qu'un des moyens indispensa-

(1) *Le Krach de l'Allemagne* (Revue économique de la Frankfurter Zeitung).

bles à l'homme pour la satisfaction de ses besoins honnêtes. Et ces besoins : la nourriture, le vêtement, le logement, la production intellectuelle et artistique, dans la mesure où elle exige une matière travaillée, ce qui sert à occuper les loisirs, dans la même mesure, tout cela, qui est requis par la vie humaine, relève de l'économique, au titre de fins, mais pour le bien humain.

Dans la vie sociale, l'activité économique y comprise, l'ordre suppose, en condition préalable, que tout soit élevé, tendu, vers ce qui donne à la nature humaine une éminente dignité : le méconnaître, c'est amoindrir la cité.

5. — Le désir illimité des richesses, du bien-être matériel, conduit à l'extrême pauvreté, car l'homme séparé de Dieu tombe à l'esclavage des forces inférieures. Il cherche la multiplication des choses utiles ou agréables, la grandeur ou la puissance lui apparaissent quantitativement, comme les capitaux qui se mesurent en signes arithmétiques. La raison ne trouve plus alors à s'exercer que dans l'ordre pratique, et, là même, un nouveau pas est vite franchi pour rejoindre ces basses règles, traversées d'arbitraires et de conventions, que nous appelons des techniques. Le règne du technicien commence; il est pesant, son exemple est contagieux. Ainsi l'intelligence déchoit peu à peu, en même temps que l'activité créatrice de l'homme se disperse et s'épuise entre ces fins matérielles, à quoi son âme est donnée. Et comme les biens matériels sont limités, la société se divise entre ceux qui les possèdent et ceux qui les désirent; aux libéraux s'opposeront les socialistes, aux capitalistes, les communistes : hostilités tendues par les mêmes convoitises sans issue.

La grande richesse de l'homme, au contraire lui vient de son détachement : c'est pourquoi le Christ exige de tous l'esprit de pauvreté, qui ne supprime pas les richesses, mais leur asservissement; c'est pourquoi l'Église enseigne un ascétisme qui concentre les puissances de

omme et leur assure une fécondité non pareille, ordon-
nt tout ici-bas à la personne humaine, c'est-à-dire l'in-
eur au supérieur.

Convoitise et concupiscence d'une part, renoncement
pauvreté dominatrice de l'autre ; richesse ici, misère
car l'homme séparé de Dieu cesse en réalité d'être
iment homme..... Il ne faut pas croire les augures, pen-
s sur les statistiques et cherchant quelques symptômes
la fin. Cette crise marque la faillite du libéralisme qui
chait la libre concurrence et a enfanté la dictature, la
lite du socialisme, qui promet la justice et fait naître,
Russie du moins, un capitalisme plus injuste encore
l'autre. Il ne s'agit plus d'une organisation à modifier :
monde restera fixé à l'ordre mécanique et il ira de crise
crise, de secousse en secousse, toujours plus violentes,
ou bien il reprendra conscience de l'ordre divin, par
uel la Providence a disposé toutes choses, en harmonie
gradation, afin que tous les hommes et chacun d'eux
sèdent ce qui est nécessaire à une vie humaine, ce qui
requis pour la perfection des âmes, et des corps pour
âmes.

GEORGES COQUELLE-VIANCE.

Paganisme et Christianisme.
Guerre et Paix

Du jour où, jeune disciple de Lombroso à Turin, il colla-
ait avec son maître à des essais d'anthropologie crimi-
le, jusqu'à son dernier ouvrage (1), Guglielmo Ferrero a
rqué dans ses volumes les étapes d'une des plus riches
périences intellectuelles de notre temps. D'un positivisme
oit, fermé à toute appréciation de la valeur du christia-
me, le voici arrivé à l'exaltation du message évangélique,
nme la seule planche de salut qui reste à l'humanité. On

) Guglielmo Ferrero : *La fin des Aventures. Guerre et Paix.* (Les
tions Rieder, Paris.)

songe, en le lisant, à Chateaubriand et à son chef-d'œuvr Mais le *Génie du Christianisme*, chantant les beautés de religion dans laquelle René avait été élevé, n'était pas appel à l'intelligence en faveur de la loi du Christ, com chez l'écrivain moderne. Celui-ci n'obéit pas, comme devancier, à des motifs sentimentaux, mais à la pure rais De là une vigueur, un caractère plus sérieux dans cette a logie moderne à laquelle l'atmosphère actuelle si différe de celle de 1802, confère un accent dramatique. L'appel n pas indiqué dans le titre du livre, mais il en forme le ce tre : il découle d'une série de considérations qui tourn autour du spectre qui nous hante : la guerre... la gue dont un Allemand pacifiste et brutal nous annonce, à la mê heure, le retour « pour demain ».

***

Ce spectre hideux a cessé d'être une apparition interm tente, une menace sur l'horizon lointain. Il est devenu u obsession, une idée fixe pour le monde occidental. Je résu la pensée de Ferrero. Pour garantir la paix, on a modifié carte de trois continents, on a déposé les dynasties les pl puissantes, on a désarmé certains pays pour en armer d'a tres, jusqu'à l'excès; on a constitué la Société des Natio on a, enfin, proclamé que la guerre était hors la loi... To cela en vain. Jamais on n'a tellement songé à la futu conflagration mondiale, à ses horreurs réelles ou imagin res. Le pacifisme lui-même n'est au fond qu'une forme, plus désespérée peut-être, de l'obsession engendrée par guerre.

Telles sont les considérations d'ordre psychologique d' part l'auteur. Il n'est pas exagéré de dire que dans les pag successives il s'affirme, mieux qu'historien, comme dans passé, psychologue profond. « Les grandes énigmes de no époque, écrit-il, ne sont pas dans notre tête, mais dans no cœur. » Que sommes-nous? Des civilisés ou des barbare Des esclaves ou des maîtres? Des païens ou des chrétien Autant de problèmes angoissants qui nous ramènent au pr blème central de la civilisation contemporaine.

La guerre moderne est une dégénérescence de l'ancien a militaire. Il y a deux siècles encore, elle était limitée par nombre peu élevé des effectifs, par la pauvreté des trés

lics ainsi que par les lois de l'honneur. La guerre était sorte de lutte entre les monarques. Elle avait pour objet territoire, une succession, un trône, un traité. Celui qui dait au jeu payait. Mais les antagonistes évitaient prunment l'obstination et les passions qui rendent le joueur ugle. Il fallait rester maître du jeu et savoir s'arrêter à ps. Voilà pourquoi les grands écrivains militaires du IIIe siècle recommandent de ne pas confondre la guerre avec la justice, ni avec le droit, ni avec aucune autre forle capable de déchaîner les passions populaires. Bien malreux les belligérants convaincus de se battre pour la jus et le droit! Étant persuadés les uns et les autres qu'ils raison, ils lutteront jusqu'à l'épuisement et la guerre iendra interminable.

es stratèges du XIXe siècle avaient eux aussi un grand pris pour ces principes : ils considéraient comme une veté comique le désir du maréchal de Saxe souhaitant e guerre sans bataille. La guerre moderne, en outre, perbolique, douée de moyens presque illimités, guerre de truction, est la négation radicale des principes stratégies du XVIIIe siècle. Elle est, au fond, une absurdité, car ne pourra jamais trouver le moyen de destruction défini: elle est une guerre de destruction réciproque. Si l'Europe ffre tant aujourd'hui, c'est qu'elle a oublié deux principes entiels : d'abord, que les sacrifices doivent être proporinés au but; en second lieu, que, quel que soit le but on poursuit, il est raisonnable de réduire les sacrifices au nimum.

Est-il possible de revenir en arrière, de *limiter* la guerre? Cette solution serait possible si la raison gouvernait le nde. La guerre « limitée » pouvait être une réalité sponée dans une civilisation aristocratique et qualitative. jourd'hui, nous n'en sommes pas capables. Il faudrait nc supprimer la guerre, car il n'est pas possible de la faire ns des limites « raisonnables ».

Pour ne pas succomber, l'Europe a besoin d'un demi-siècle paix au moins. Si les sources profondes du christianisme de l'humanitarisme se sont taries dans l'esprit de nos ntemporains, si la conscience ne peut pas imposer un nistice durable, « nous ne trouverons le salut qu'à tras un nouveau moyen âge, produit par le déchaînement de

la force monstrueuse que nous avons créée et que nous savons plus diriger; un moyen âge — hélas! — à la nitr glycérine, sans Giotto, sans Dante, sans le Christ ».

*
* *

Cette sombre vision pose, selon Ferrero, le problème l'esprit chrétien dans le monde moderne : elle pose, impli tement, par antithèse, le problème aussi du paganism Quelles sont aujourd'hui les survivances du monde païe Les civilisations anciennes n'ont su assurer l'ordre soc qu'en divinisant l'autorité temporelle. Les souverains de l' sie et de l'Égypte, les empereurs romains étaient des die ou des incarnations de la divinité. Les aristocraties ancie nes étaient basées sur le même principe qui constituait au le fondement de l'État. C'était là un esprit que l'auteur défi « pharaonique » car c'est chez les Pharaons, en Egypte, q ce système a pu se réaliser avec une cohérence plus fo qu'ailleurs et qu'il a été développé jusqu'aux dernières lim tes. L'esprit pharaonique explique la férocité des mœu anciennes, en Orient, en Grèce, à Rome. Le droit de violer morale commune étant la preuve la plus éclatante de la sup riorité, l'État ancien en abusait volontiers avec une so d'orgueil démoniaque.

Tout l'effort de la sagesse asiatique, de la philosophie gr que et de la puissance romaine n'a réussi qu'à mitiger état de choses. La libération véritable, authentique, ne f donnée que par le christianisme. Le christianisme chang la face du monde, proclamant que Dieu seul était la pe fection, que toutes les créations humaines, la richesse, pouvoir, la sagesse même, ne sont que des chemins q bien choisis, permettent de s'approcher de la perfectio Dieu est au-dessus de l'État, au-dessus des puissan L'homme acquiert le droit de dénoncer les imperfectio du monde, des mœurs, des lois, à la condition d'accomp l'effort nécessaire pour se rendre meilleur. L'ère de la liber eut ainsi sa naissance. La cruauté cessa d'être une attrib tion divine de l'État pour devenir la plus honteuse de s faiblesses. C'était le grand défi lancé à l'esprit pharaonique « Il n'y aura jamais assez de cloches, dit l'auteur, pour fête chaque année, dans le jour symbolique de Noël, l'avèneme de cette ère. »

*
* *

Que signifient aujourd'hui les plaintes qui dénoncent l'agonie du christianisme? Problème grave, « un des plus graves parmi ceux qui se posent devant notre époque ».

Les conditions de la vie occidentale par rapport au christianisme, Ferrero les résume ainsi : depuis trois siècles, la civilisation s'éloigne du christianisme dans certaines sphères, elle s'en approche de plus en plus dans certaines autres. La résurrection du paganisme remonte à la Renaissance qui cherchait ses modèles dans l'antiquité classique, non pas seulement pour une exigence esthétique — l'art du moyen âge n'avait pas besoin de modèles à imiter — mais parce que, dans les livres anciens, elle pouvait apprendre l'art de faire la guerre et de créer des gouvernements. Préoccupé surtout de la perfection et du salut de l'individu, le christianisme avait démilitarisé l'Europe et étouffé l'esprit politique. Depuis la Renaissance, la civilisation européenne, si elle ne divinise pas l'État, est devenue plus exigeante avec les individus; elle leur a imposé des sacrifices plus grands, des sacrifices du moins non inférieurs à ceux demandés pour le service de Dieu. Elle a subordonné, de plus en plus, la morale à la raison d'État; elle est arrivée jusqu'à essayer de faire de la religion un *instrumentum regni*... Tout cela, c'est du paganisme.

Au prestige croissant de l'État se sont ajoutés deux autres facteurs qui ont contribué à la divulgation de la mentalité païenne : l'industrie et le commerce. Sans mépriser la richesse, le christianisme avait montré pour elle une certaine indifférence. L'évolution économique, commencée au XVIIe siècle, a réhabilité le bien-être matériel et la puissance fondée sur lui.

Ainsi, peu à peu, l'Europe voit renaître les conceptions et les instincts païens, parmi lesquels, en premier lieu, l'idolâtrie de l'État et l'esprit de guerre.

Mais, en même temps, un processus opposé se déroule; la civilisation occidentale, proclamant les droits de l'individu en face de l'État, se pénètre de plus en plus d'esprit chrétien. L'humanitarisme du XIXe siècle n'est qu'un christianisme laïcisé et vulgarisé; son libéralisme tire également ses origines du sentiment chrétien car il tend à remplacer la con-

trainte par la persuasion. Nous vivons, donc, au milieu d'un enchevêtrement de contradictions. On peut dire qu'aujourd'hui la famille, la vie sociale, les mœurs et la morale gardent l'empreinte chrétienne ; la politique et la guerre s'inspirent de la tradition classique et païenne ; le droit, la littérature, la philosophie, l'art, l'histoire, subissent les deux influences opposées. L'esprit chrétien de la vie sociale et des mœurs se heurte continuellement à l'esprit païen de la guerre et de la politique...

En général, les classes, les groupes, les partis, lorsqu'ils sont à l'opposition, sont chrétiens : ils soutiennent l'individu contre la toute-puissance de l'État, mais dès qu'ils s'emparent du pouvoir, vingt-quatre heures leur suffisent pour se convertir au paganisme : ils s'aperçoivent alors que l'État est tout et que tout le monde doit courber la tête devant lui.

***

A l'heure qu'il est, Ferrero voit dans tous les pays, au-dessus des différences nationales, deux races, deux peuples : les chrétiens d'un côté, les gréco-romains de l'autre. La plupart des difficultés de l'heure actuelle naissent du confit de ces deux peuples. On peut reconnaître les caractères de la race gréco-romaine dans les personnes pour qui le succès, la puissance, la richesse, portent leur justification en eux-mêmes. Ces esprits sont portés à croire, dans n'importe quel conflit, que le vainqueur est celui qui avait raison et qui a vaincu parce qu'il avait raison. De l'autre côté, il y a la foule des esprits que le succès, la puissance, la richesse, éblouissent moins, qui éprouvent toujours le besoin de leur demander des comptes, de vérifier les moyens dont ils se sont servis et les résultats auxquels ils aboutissent. « Ce sont les hommes qui ont faim et soif de justice, auxquels le Discours sur la Montagne a promis qu'ils seront rassasiés. » Pour ceux-ci, « la morale commande l'action ».

La vérité tragique de l'heure présente, la voici : depuis la guerre mondiale surtout, le paganisme triomphe dans les nombreux pays où la puissance de l'État moderne se transforme en tyrannie. Il triomphe là où se manifeste l'admiration morbide pour les aventuriers qui ont réussi à conquérir le droit de gouverner en violant les lois, par des coups de

e; ils triomphent dans le mysticisme du sang et de la
rre, dans cette espèce de férocité voluptueuse dont les
urs, les spectacles, les goûts commencent à s'imbiber, il
mphe enfin dans l'influence croissante que l'argent exerce
la politique et sur la vie intellectuelle.
e sont là autant de manifestations de l'esprit pharaoni-
, réveillé par la guerre.
aut-il encore insister pour faire comprendre quel est le
., l'unique remède? « Il faut lutter contre ces réveils, en
fiant dans les esprits l'éternel message du Christ; que
x qui ont faim et soif de justice seront rassasiés, que la
e sera possédée par ceux qui sont doux. »
algré les contradictions immenses, malgré les oppositions
ombrables auxquelles l'esprit chrétien a été en butte
uis des siècles, le genre humain a réussi à franchir la
e basse de l'histoire où l'homme était esclave de sa fureur
guinaire : il est monté purifié « vers les sommets enso-
ités de la liberté, du savoir, de la sérénité ». Il s'agit,
ourd'hui, de ne pas retomber dans la zone de la terreur
le l'esclavage. Il faut pour cela s'opposer à la renaissance
paganisme sous toutes ses formes « avec toute l'énergie
t nous sommes capables » ; il faut se rappeler que l'homme
arrivé à la liberté quand ses fureurs sanguinaires ont
ulé en face de la douceur à laquelle a été promise la terre,
t que si le monde chrétien a été lui aussi désolé par des
erres terribles, le christianisme est la négation de la
erre ».

DOMENICO RUSSO.

Le retour de la mère au foyer

Ce temps de crise économique, où sévit le chômage, ne
ait-il pas le moment favorable pour reviser l'organisa-
n actuelle du travail et laisser une grande partie de la
pulation féminine reprendre au foyer sa place naturelle ?
s besoins de la guerre et de l'après-guerre avaient fait
bilisier des légions de travailleuses recrutées partout. Or
lles-ci sont souvent des femmes mariées, des mères de

famille : elles doivent mener de front un travail extér pénible, à l'usine ou à l'atelier, et leurs occupations mé gères. Parmi ces travailleuses, beaucoup s'épuisent en ces besognes et trop souvent sacrifient la plus importa des tâches de la mère : l'éducation des enfants.

Dans cette lutte qui dépasse ses forces, la femme p ses qualités naturelles et atrophie ses dispositions à réflexion morale. Elle s'abrutit sur une tâche qu'elle s porte par contrainte, qui l'épuise physiquement détourne vers d'autres fins que celles du foyer ses rich qualités d'imagination et d'intuition.

Les groupements collectifs sont rarement bienfaisa pour les individus. Au contraire, les heures de solitude foyer où la mère, tout en confectionnant le dîner ou réparant les vêtements, songe aux siens, sont propice la réflexion et nourrissent les sentiments affectueux. El font savourer les heures du retour, où la mère écoute de la bouche de ses petits les impressions de la journ pour en tirer une leçon morale ou un encourageme les heures d'intimité avec son mari où elle échangera d propos d'avenir sur l'éducation, l'établissement d enfants, leur santé, leurs progrès. Au contraire, la mè qu'un travail fastidieux, sans autre intérêt pour elle q l'appât d'un salaire, a retenue loin du foyer, est distra de la tâche familiale ; elle n'a pas le temps de mûrir d résolutions efficaces et nécessaires, ni d'interroger s enfants pour les connaître ; à peine peut-elle parer a soins les plus urgents de toilette et de vêtement. La v familiale, ainsi réduite pour la mère à des besognes mat rielles lassantes, ne lui ménage pas les joies profond qu'elle devrait lui donner ; et les enfants, douloureus victimes, sont sevrés de ces trésors de tendresse et sagesse que seules les mères savent trouver dans leur cœu

A qui donc va le profit d'une coutume aussi barbar Je ne vois que des victimes. Est-ce alors la société q réclame une telle organisation et en bénéficie ? Non, société ne profite jamais d'une déchéance de la famill

a famille est le lieu privilégié où l'individu se révèle tout ntier lui-même, où il déploie le plus activement toutes es énergies. Comme le fait si justement remarquer Gina ombroso, la femme surtout a besoin de ce milieu naturel our y déployer toutes ses possibilités infinies de dévouement et d'affection. La tendresse, fruit de l'imagination t du cœur, a besoin de temps, a besoin de retraite. La âte de nos vies modernes la tue et tue avec elle les joies e l'intimité et du foyer. Le bruit et l'extériorisation de os vies modernes l'étouffe et refoule avec elle les puisances exaltantes d'effort. La mère qui n'est pas contrainte u travail extérieur et se laisse prendre par ce tourbillon st coupable car elle serait libre d'y résister. Mais que ire de la mère ouvrière dont le mari n'apporte qu'un alaire insuffisant pour nourrir la famille? Courageuse, lle aidera l'homme à gagner le pain de tous et sacrifiera on repos. Elle n'a pas d'autres moyens. Les dures lois conomiques la forcent à renoncer à ce rôle de gardienne lu foyer, pour lequel l'a faite la nature, et à compromettre son bonheur et celui des siens; car c'est par la mère que se maintiennent les liens affectueux entre tous les nembres; c'est la mère qui entretient le respect et la vénération pour le père, qui encourage les services nutuels entre frères, qui noue étroitement autour de ces êtes chères des liens qui devront durer, et fait participer hacun de la vie de tous les autres, les enrichissant tous es uns par les autres, rapprochant les âmes différentes et es élargissant de l'attraction des autres; les faisant communier au même idéal, à la même profonde amitié, maintenant les traditions.

Pour garder la femme dans son rôle privilégié, il conviendrait de faire le procès de cette loi barbare qui la chasse hors de chez elle pour subvenir aux besoins de tous. Que l'homme, par la généralisation du sursalaire familial, puisse gagner seul la subsistance de la famille; qu'on forme la femme à son rôle de ménagère pour qu'il soit fait un emploi judicieux de toutes les ressources;

qu'on prévoie pour la mère qui a renoncé aux profits de l'usine pour se consacrer aux siens, une sorte de retraite pour ses vieux jours ; que les œuvres ou les lois qui encouragent et aident les familles nombreuses à se loger et à vivre une vie saine soient aidées et divulguées.

Enfin qu'on fasse l'éducation de la jeunesse dans le sens de l'intimité et des joies du foyer. Les jeunes s'ennuient chez eux ; il leur faut les distractions du dehors, fût-ce celles de l'usine. Donnons-leur un logement sain, aéré, suffisant, qu'ils puissent orner et embellir. Donnons-leur surtout le goût des richesses spirituelles : le souci exclusif du bien-être renforce l'égoïsme individuel et atrophie l'âme ; les richesses du cœur sont sans limites, aussi étendues que l'esprit lui-même. Elles se conquièrent de haute lutte et sont délicates et fragiles, comme le rappelait Lacordaire. Exaltons le goût du noble et faisons des âmes fières qui se détournent des joies grossières, des plaisirs frelatés qui coûtent cher, pour s'épanouir dans les douceurs profondes des délicatesses morales dont la vie familiale fournira l'occasion. A la femme revient ce rôle de chercheuse dans le domaine moral ; les valeurs morales s'abaissent quand elle cesse de s'y attacher. Ménageons-lui les loisirs nécessaires à cette difficile poursuite.

Ève Baudoüin a écrit un petit ouvrage sur le retour nécessaire de la femme au foyer ; elle indique des moyens de resserrer les liens familiaux — les vues intéressantes, un peu trop rapides, gagneront à être soutenues par les considérations de Gina Lombroso sur « l'âme de la femme ». On pourrait y ajouter quelques pages de son dernier ouvrage *La rançon du Machinisme*, où elle stigmatise l'abaissement de la valeur spirituelle profonde de la femme, tribut payé par celle-ci à notre civilisation moderne.

Remercions ces femmes généreuses de mener courageusement le combat en faveur de la rénovation de la famille.

L. Louradour.

Le Service social

Qu'il existe « une science et un art du service social », est ce dont le grand public commence seulement à se outer. Même (dirai-je, hélas : surtout) dans les milieux 'œuvres, on a longtemps refusé de voir là autre chose u'une forme moderne de la bienfaisance : « Faire la chaté, visiter les pauvres »...

Désormais, cependant, si l'amour du prochain reste, ce u'il a toujours été, la base de toute aide réellement effiace, il ne saurait exclusivement suffire. C'est qu'il ne agit plus seulement de donner, mais de servir, et que out service digne de ce nom suppose une méthode. En atière d'action sociale, il ne peut plus être question d'aténuer passagèrement une misère avec une aumône d'arent, mais bien d'un travail éducatif, tant par la préparaon de la législation sociale, que par l'organisation profesonnelle, par la lutte contre le taudis, contre les maladies, ontre les fléaux sociaux, travail qui consiste moins à der individuellement les autres, qu'à les *mettre en mesure e n'avoir plus besoin d'être aidés.*

Et, pour cela, nos bonnes volontés ignorantes ne peuent plus suffire ; c'est pourquoi l'on ne saurait trop apprér l'instrument d'études que peut représenter pour tous s défricheurs sociaux le travail si fortement documenté ue nous offre le Dr Sand (1). L'auteur fut le Secrétaire énéral de la Première Conférence Internationale du ervice Social, qui se tint à Paris en juillet 1928. Nul 'était donc plus qualifié pour présenter en France une ynthèse de ce qu'est l'Action sociale chez nous et hors e chez nous, de son évolution depuis la guerre.

Essayons de caractériser en quelques mots les aspects ivers que revêt le Service Social dans les pays étrangers.

(1) *Le service social à travers le monde*, par le Dr René Sand, avec ne préface de M. Paul Strauss (Paris, Armand Colin éd.).

En Allemagne, Service Social généralisé (Sentiment de responsabilités collectives ; appel, dans une large mesure à l'intervention des pouvoirs publics). *En Angleterre*, Service Social coordonné (L'initiative privée complète et prolonge l'action des pouvoirs publics : une véritable symbiose les unit souvent par les liens les plus étroits). *Aux États-Unis*, Service Social individualisé (La décentralisation poussée à l'extrême par l'autonomie presque complète des villes et des cantons ruraux. Toute collectivité, grande ou petite, maîtresse de ses destinées). *En Italie*, Service Social nationalisé (Discipline des efforts, hiérarchie des institutions).

Ces formes variées tiennent avant tout, le Dr Sand nous le fait judicieusement remarquer, à « la situation économique, à la constitution politique, aux traditions de chaque peuple ». Ceci était utile à dire. Nos tâtonnements du début, nos erreurs, et, il faut l'avouer, quelques échecs n'ont pas eu, à mon sens, d'autre cause qu'une insuffisance d'adaptation. Dès que les Travailleurs Sociaux ont suffisamment tenu compte, et de notre bon sens latin, et de notre goût de la mesure, et, plus encore, du sens de nos traditions, les résultats ont été rapides.

« *En France*, écrit le Dr Sand, Service Social public et Service Social privé sont plus nettement séparés, peut-être, que dans aucun autre pays. Le premier, de caractère purement administratif, est réglementé jusque dans ses détails, compartimenté, *schématisé* ; il forme un bloc rigide. Le second, au contraire, est libre et souple, mais dispersé et sans cesse préoccupé de réunir les fonds qui lui sont nécessaires. » Et il indique que le Service Social en France, porte plus spécialement sur l'Aide à la Famille.

La conclusion du livre nous semble résumer excellemment le problème :

« Après avoir cherché à combattre un à un, par des remèdes spécifiques, les fléaux dont souffrent les masses, nous nous apercevons que seule une campagne d'ensem

une action intégrale, peuvent être pleinement effi-
es.

L'école développe les dons de l'enfant ; les services
ygiène protègent et cultivent la santé ; les assurances
ales parent aux risques de l'existence ; l'assistance
ueille les victimes du sort et s'efforce de les relever ; la
slation sociale élève le niveau de la vie. Mais le pro-
ne est *un* sous ses aspects divers : il s'agit de soutenir,
ortifier, d'élargir la personnalité humaine, en face de
tes les influences qui tendent à l'abaisser, à la mutiler,
écraser. C'est pourquoi nous voyons le service social,
refois schématisé et dissocié, aspirer à la souplesse et
unité. »

CÉLINE LHOTTE.

Vers la Semaine sociale de Lille

ans trois mois les Semaines Sociales tiendront à Lille
vingt-quatrième session, qui sera consacrée à étudier
lésordre de l'Économie Internationale. Leur éminent pré-
nt, M. Eugène Duthoit, a voulu, semble-t-il, nous offrir
oyen de nous préparer à suivre leurs travaux en publiant
livre *L'Économie au service de l'homme* (1). Qui du
e eût été mieux qualifié pour rappeler les véritables prin-
s de la vie économique ?

es techniciens des affaires découvrent à la crise actuelle
causes multiples, mais la cause première leur échappe,
t nécessairement, puisqu'ils n'ont souci que des réalités
érielles. La science économique ne peut se contenter
re la « science des richesses », en négligeant l'homme,
nt nécessaire de la formation des richesses et leur fin.
crise présente, nous dit M. Duthoit, a pour cause pre-
re la méconnaissance, ancienne déjà, du primat de l'hu-
n en économie. » Une *économie humaine*, voilà ce que

Bibliothèque d'études catholiques et sociales. Flammarion, 1932.

doivent demander les catholiques soucieux de progrès s

La voie, depuis longtemps, leur est tracée. Qu'on li merveilleux enseignements donnés par Ozanam dans le de droit commercial qu'il professa à Lyon en 1840. Lu a été le champion de la charité chrétienne n'a jamai que la bienfaisance pût dispenser de la justice, ni d'ai que la justice pût rendre la bienfaisance inutile. Pou n'a-t-il pas trouvé autant de disciples qui répandisser idées sociales qu'il a suscité d'imitateurs de sa charité

C'était au temps de l'industrialisme naissant que p Ozanam, après de Villeneuve-Bargemont. Au temps concentration industrielle, d'autres hommes se levèrent défendre la dignité humaine contre l'économie oublieu service de l'homme : le cardinal Mermillod et les men de l'union de Fribourg, le prince de Lœwenstein, Kuefs la Tour du Pin, Albert de Mun, Toniolo, Henri Lorin, le mier président des Semaines Sociales, pour n'en citer quelques-uns.

Cet enseignement, encouragé par Léon XIII, fut cour par la promulgation de l'encyclique *Rerum Novarum*, M. Duthoit appelle « la charte de l'économie humain Pourquoi cette encyclique, elle aussi, est-elle restée ign de beaucoup ? Pourquoi tel grand journal catholique çais en a-t-il parlé pour la première fois il y a quatre

Les successeurs de Léon XIII continuent les mêmes i ventions en faveur de l'économie humaine : Pie X da *Motu proprio* du 18 décembre 1903 et dans l'encyclique *gulari quadam* adressée aux évêques d'Allemagne; Benoî dans différents documents, tels la lettre à l'évêque de game sur les conflits économico-sociaux qui ont désolé ville (11 mars 1920) et le discours pour le jubilé de la So ouvrière Saint-Joachim (18 mars 1919); enfin S. S. Pi dans l'encyclique *Quadragesimo anno*.

Sous cette direction, un Léon Harmel, un Henri Lorin vaillèrent : ce sont les initiateurs des réalisations actu — et nous voilà dans le présent. Pour voir où en son travaux, il ne sera que d'aller à Lille... Et nous avions r de dire que ce livre était l'introduction tout indiquée prochaine *Semaine*.

A.-J. Faidherbe, O. P.

LES LETTRES ET LES ARTS

DRÉ MALVIL. *Monologue.*

M. André Malvil est surtout connu en France comme romancier. Mais il a écrit, en anglais, pour le théâtre, et a connu de beaux succès outre-Manche.

Le petit acte que nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs n'a pas été représenté et est entièrement inédit.

ANIEL-ROPS. *Lettres étrangères.*

I. Sarcey a-t-il raison?
II. Katherine Mansfield.
III. Documents sur la jeunesse contemporaine.
IV. France et Allemagne.

. BEUVE-MÉRY. *Une Histoire de la Littérature tchèque.*

Curieuse littérature, presque toute consacrée au combat pour la langue et pour la nation. Le livre de M. Jélinek permettra au lecteur français de prendre avec elle un premier contact.

. B. *Vincentinho.*

Sur un tout petit.

AURICE BRILLANT. *Nouvelles musiques de France et de Russie.*

La Troisième Symphonie d'Albert Roussel. — « Rébus », d'Igor Markévitch. — Le Concerto pour violon, de Strawinsky.

Monologue

(Un acte traduit de l'anglais par l'auteu

PERSONNAGES

JOHN BURKE, *Horloger.*
Un groupe de jeunes filles :
L'AÎNÉE.
LA NOUVELLE VENUE.
CINQ OU SIX AUTRES.

La scène représente l'intérieur modeste d'un ouvrier d une petite ville irlandaise. Un de ces vieux artisans croient à la dignité de leur travail et à leur propre dign Il a soixante ans et les cheveux presque blancs. Ses ha ne sont pas neufs, mais propres. Propre aussi la chambr droite une cheminée, surmontée d'une glace, et deux f teuils tournés vers l'âtre. Un buffet avec ses assiettes, e contre le mur du fond. Une fenêtre à la droite du buffe la porte de la rue à gauche. Au revers de cette porte, vêtements sont accrochés, parmi lesquels un chapeau et manteau de femme. A gauche de la scène, il y a une a porte qui donne accès à la chambre à coucher. Vers le c tre, une table avec une lampe et un ouvrage qui traîne, cotage, pelotes de laine, crochet, etc...

Il fait encore jour, mais la nuit va bientôt tomber.

Burke, l'horloger, entre peu après la levée du rideau a

*joyeux bonsoir. Puis il accroche sa casquette et son fou-
l derrière la porte et s'avance vers le centre de la scène,
bras mi-ouverts, les yeux mi-fermés, et les lèvres offertes
me pour embrasser quelqu'un. Mais la personne qu'il
rasse ainsi, aux yeux des spectateurs, n'est visible nulle
t.*

BURKE. — Bonsoir, chérie ! Comment vas-tu ? Comment
t passée cette longue journée ?... Comment vas-tu ?
..... (*Ces points de suspension
eux qui vont suivre, c'est une réplique que Burke entend
l.*)

BURKE. — Oh ! moi, ça va bien. Les yeux me brûlent
peu. C'est tout. Ils commencent à se fatiguer mes
ux, tu sais... C'est à peine si je puis supporter la loupe.
ntôt je ne pourrai plus faire que les pendules et les
loges. Il faudra que je laisse aux autres les petits
uvements. Mais il fait sombre ici. Attends, je vais allu-
r la lampe. (*Il va fermer les rideaux et allume la lampe
la table.*) Là, comme ça. On y voit clair maintenant.
ors, raconte-moi. Qu'est-ce que tu as fait ? Tu ne t'es
trop ennuyée ?
.....

BURKE. — Et moi, donc, mon Dieu ! Qu'il me tardait
rentrer. Et c'est tous les jours la même chose ! Et, tous
jours, le tic-tac de cent pendules pour me rappeler
tu es ici à m'attendre.....
.....

BURKE. — Non, je n'ai pas grand appétit ce soir. Une
chée me suffira. N'importe quoi.
.....

BURKE. — Ne te tracasse pas pour cela. Combien de
t'ai-je dit de n'y plus penser, de n'en plus parler ?
n sûr que tu ne peux pas ! Mais ça ne m'ennuie pas du

tout de le faire, moi, je te le jure. Et cela ne me pr
pas beaucoup de temps. Tiens, je vais te le démont
pour la centième fois. Deux minutes et le feu ronfle.
s'agenouille pour allumer le feu.) Elle est étonnante, ce
cheminée. Il n'y en a pas une pour s'allumer comme
Regarde comme mon feu part. C'est toi qui avais ach
la grille, te souviens-tu?

.....

Burke. — Quelque chose comme ça. Vingt-quatre s
lings, je crois. Nous n'étions pas riche dans ce temps
Je n'étais plus très jeune non plus. Et cependant je n
vais rien mis de côté. Nous nous sommes mariés a
quatre sous.

.....

Burke. — Ta mère surtout. Elle trouvait que c'ét
de la folie.

.....

Burke. — Oh! Je ne dis pas! Je sais qu'elle m'aim
bien au fond. Mais elle voulait que nous attendions
peu.

.....

Burke. — Non, n'est-ce pas? Nous sentions que c
que heure était précieuse. Nous ne pouvions nous r
gner à en perdre une seule. Pourtant, c'était le b
temps aussi, avant notre mariage. On se retrouvait ap
le travail. On allait au parc écouter la musique. De ten
en temps, on prenait le tram jusqu'à Lucan et Sutton

.....

Burke. — Et moi j'emportais les sandwichs. Les s
rées étaient longues. Elles ne voulaient absolument
finir. Les haies sentaient bon; l'aubépine, dans l'air
soir, rien n'est plus délicieux. Et le bord de la mer,
souviens-tu? les vagues s'étiraient l'une après l'autr
nos pieds avec un bruit de caresse.

.....

Burke. — Oui, c'est tout à fait cela. La terre était venue une sorte de paradis. Même la vilaine rue où us habitions. Mais l'argent, au fond, était un grand ıci. Ça nous tracassait un peu, il faut en convenir.

.....

Burke. — Deux chaises, pas trois! Et puis, toutes les oses pour la cuisine, naturellement. Mais ça ne faisait s une grosse somme.

.....

Burke. — D'abord le fauteuil. Après ça, le buffet. Et, peu plus tard, le berceau. Mais il n'a pas servi bien ıgtemps.

.....

Burke. — A peine. Et quelle grande place dans un ace de temps si petit! Quand il est parti, comme nous ons seuls devant ce monde grand ouvert et tout à fait e!

.....

Burke. — Oui. L'unique nuage. Très sombre. Je sup- se qu'il fallait que ce soit ainsi. C'est difficile d'imagi- r que c'était pour le mieux. Peut-être nous sommes- us aimés davantage après. C'est le chagrin peut-être nous a si étroitement soudés.

.....

Burke. — Pardonne-moi. Je ne sais pas trop ce que je ais. Bien sûr, ma chérie, dès la première heure, tout si étroitement. Et c'était écrit d'avance, je le sais. Je crois. Et toi tu sais que je le crois, n'est-ce pas? Par- ıne-moi!

.....

Burke. — Tout à fait pardonné? Merci! Depuis quel- e temps, il faut, tous les jours, que tu me pardonnes elque chose!

.....

BURKE. — Ça dépend! Quelquefois, je dis de v
bêtises.

.....

BURKE (*il regarde la casserole*). — Pas encore. Ma
ne va pas tarder. Elles ne veulent jamais bouillir
qu'on les regarde, tu sais bien.

... Là, ça y est. Et je vais faire cuire les œufs
l'eau du thé. Ça ira plus vite.

.....

BURKE. — Je le sais bien, parbleu, que ce n'est pas
chose à faire, mais il faut que tu me pardonnes
aussi. Et maintenant je vais mettre la table (*il dispos*
la table deux couverts). Tiens, pour changer, je vai
donner l'assiette rose à fleurs. C'est toi qui l'auras, c
fois. Et qui a cassé toutes les autres? Pas moi, bien

.....

BURKE. — Je fais pourtant bien attention. C'est d
mes doigts manient délicatement les plus petits ress
des plus petites montres, et, pour les assiettes... Il va
loir que j'en achète d'autres bientôt. (*Il apporte une ch*
pour l'absente.) Viens, maintenant, à table. Voyons, av
nous tout ce qu'il nous faut? pain, beurre, thé, su
œufs. Ah! le sel. Là, ça y est maintenant. Asseyons-n

.....

BURKE. — Oui, il y a eu beaucoup d'ouvrage,
rien de bien sensationnel. Le Père O'Reilly a apport
grande pendule.

.....

BURKE (*riant*). — Pas sur son dos, voyons! Tu ne
drais pas. La gaine et les poids, et tout? Le mouven
seul, et ça suffisait comme ça.

.....

BURKE. — C'est le régulateur qui est cassé. Je
occuperai demain.

.....

URKE. — Deux cents ans au moins. Et faite à Dublin, Jameson, dans Temple Bar. Ils savaient travailler, ces s-là.

.....

URKE. — Oh ! J'en aurai à peine pour ma matinée de nain... J'ai vu aussi Madame McArdle.

.....

URKE. — Oui, c'est celle-là. Mais elle ne sera pas veuve gtemps. Ils disaient au magasin qu'elle va se remarier.

.....

URKE. — Un avocat, je crois. Elle a laissé une petite ntre en or que son mari lui avait donnée le jour de ses nçailles. C'était écrit à l'intérieur. Et il y avait aussi e autre inscription.

.....

URKE. — Je ne me rappelle pas bien. C'était une lan- e étrangère, et je n'ai pas pu lire. Mais le patron a dit e c'était des vers, quelque chose comme ça :

Plus que demain,
Moins qu'hier.

.....

URKE (*riant*). — Oui, bien sûr. Plus qu'hier, moins que nain ! Pardonne-moi. Je radote.

.....

URKE. — Ç'aurait été plus approprié, en effet. Mais, ès tout, c'est lui qui a fait graver cela, ce n'est pas elle. ne peut pas lui en vouloir.

.....

URKE. — Ce n'est pas vraisemblable. J'ai l'impression il n'a pas tenu cette belle promesse, lui non plus. is les poètes et les musiciens sont tous de grands nteurs. De belles paroles, entre nous deux, il n'y en a eu beaucoup. Je ne disais pas grand'chose, autant que ne souvienne... Ce n'est pas l'envie qui m'en manquait.

Quelquefois, j'étais là, enveloppé dans toute cette
écrasé sous le poids de mon bonheur comme un a
sous une montagne d'or. J'aurais pu pleurer peut-
mais trouver un seul mot... Mais, toi, tu en savais
long qu'on ne peut en dire. N'est-ce pas?

.....

BURKE. — Oui, *nous* savions l'un et l'autre.

.....

BURKE. — ... Et que c'était là au fond de nous, a
pour toujours.

(*Entre, après un léger coup frappé à la porte, une tr
de jeunes filles, six ou sept. Leur jeunesse et leur g
enjouée fait irruption, comme un contraste, dans ce m
d'ombres. Elles viennent chaque jour pour s'occuper du v
et connaissent chaque recoin de sa maison. Ce soir,
ont amené une nouvelle amie qui veut voir aussi cet ho
étrange, Burke, celui qui vit avec les ombres. Elle se
près de la rampe à gauche et regarde curieusement.
des jeunes filles, l'aînée, se charge de la conversatio
détourne sur elle l'attention du vieil homme, pendant
les autres accomplissent diverses besognes ménagères.
ont fait une entrée joyeuse, chacune apportant son «
soir, Monsieur Burke ». Il se lève avec une secousse, étc
intrigué. Il frotte ses yeux du revers de la main e
regarde fixement sans paraître comprendre.*)

L'AÎNÉE DES JEUNES FILLES. — Bonsoir, Mons
Burke! Vous ne nous reconnaissez pas? C'est nous
sommes venues ici hier. Et je suis la fille de Mons
Lynch, le maître d'école, vous savez bien?

UNE JEUNE FILLE (*à celle qui vient pour la pren
fois*). — C'est toujours comme ça. Ça ne manque pa
ne nous reconnaît jamais.

L'AÎNÉE. — Et comment va Madame Burke? J'espère 'elle est tout à fait bien.

BURKE (*avec une voix distraite*). — Très bien, merci.

L'AÎNÉE. — Tant mieux. Nous sommes bien contentes. ne fait pas chaud ce soir. Des tas de gens se plaignent rhumatismes. Et votre feu ne va pas très fort, il me mble. Attendez une seconde. Nous allons arranger ça. le pourrait prendre froid, vous savez.

(*Une des jeunes filles ranime le feu ; une autre se met à sservir la table ; Burke fait un geste pour l'en empêcher.*)

L'AÎNÉE (*le retient doucement*). — Ah! laissez-la, Monieur Burke. Elle peut bien faire cela, voyons. Madame urke n'y voit pas d'objection, bien sûr. Elle a toujours é si bonne pour nous. (*Elle se reprend vivement*) Je veux re, elle est toujours si bonne pour nous. Ou bien est-ce u'elle n'a pas encore fini de dîner?

BURKE. — Non, ce n'est pas cela. Elle ne mange pas eaucoup le soir, vous savez. Mais ce n'est pas juste de ous laisser prendre tout ce mal.

L'AÎNÉE. — Mais ça nous fait plaisir à nous autres aider Mrs. Burke. (*Aux autres*) Pas vrai?

TOUTES ENSEMBLE. — Bien sûr, bien sûr!

(*Maintenant, elles sont toutes au travail. Elles ont apporté es provisions : du charbon dans un panier pour le seau à harbon ; du pain, du beurre et des œufs qu'elles rangent ans le buffet ; des draps propres pour le lit dans la chambre uisine. Le manteau et le chapeau de femme accrochés au erso de la porte sont soigneusement brossés.*)

L'AÎNÉE (*prenant le tricot sur la table*). Oh! Je vois que a avance! Madame Burke a travaillé aujourd'hui. (*Elle asse le tricot à une de ses compagnes qui se met à tricoter urieusement en tournant le dos à Burke.*)

BURKE. — Elle déteste ne rien faire. Mais le soir il qu'elle se ménage. Elle a les yeux délicats, vous sa même avec ses lunettes.

L'AÎNÉE. — Oui, je sais, il faut faire attention. M vos yeux à vous, y pensez-vous, au moins? Ils éta encore rouges l'autre jour. Montrez? Ils ne le sont gu moins aujourd'hui. Cet après-midi, que je vous dise passais devant chez le pharmacien, et je suis entrée p demander un remède. Il m'a donné cette bouteille Laissez-moi baigner vos yeux. Il m'a dit que ça fe beaucoup de bien.

BURKE. — Oh! non. Laissez, je vous en prie. Elle soignera. Elle s'en occupera.

L'AÎNÉE. — Vous pouvez bien me laisser faire ce voyons. Je suis sûre que Madame Burke ne demande mieux. (*Elle se tourne vers l'absente*) N'est-ce pas que vo me permettez, Madame Burke..... Là, voyez-vous? Laiss moi vous soigner un peu.

(*Pendant qu'elle lui tamponne les yeux, une des jeu filles sort de la chambre, portant un oreiller, et s'approc de la nouvelle venue.*)

LA JEUNE FILLE. — N'est-ce pas très étrange, tout ce

LA NOUVELLE VENUE. — Très étrange. Il y a longtem qu'elle est morte?

LA JEUNE FILLE. — Cinq ans.

LA NOUVELLE VENUE. — Cinq ans? Pas possible? Et croit qu'elle est là, tout le temps?

LA JEUNE FILLE. — Mais oui. Bien sûr! Vous allez voi (*Elle s'approche de Burke et, avant que l'aînée ait eu temps de l'arrêter*) Comme Madame Burke a bonne mi ce soir! Ne trouvez-vous pas, Monsieur Burke? Je ne l' jamais vue si rose et si reposée.

BURKE. — Pas mal, pas trop mal. Mais il ne faut pas la er sur sa mine, comme on dit. Elle n'a jamais eu ıucoup de couleur, vous savez. Cependant, elle devrait tir davantage, prendre l'air. Autrement, elle est tou- ırs la même, toujours de bonne humeur, et douce, et nne fille.

L'AÎNÉE. — Et gaie, et jeune, toujours. L'esprit, le gard...

BURKE (*souriant à sa vision*). — Oui, c'est vrai. Vive et ie toujours. Une vraie petite compagne. Et pendant utes ces années! Souvenez-vous d'elle, jeunesses, quand ous serez mariées à votre tour!

L'AÎNÉE. — Mais qui dit que nous nous marierons?

BURKE. — Le temps viendra...

L'AÎNÉE. — Ah! Vous croyez?

UNE AUTRE. — Personne ne veut de nous.

UNE AUTRE. — Personne ne nous aime.

BURKE. — Le temps viendra pour chacune, si vous êtes atientes, sages, et bonnes. Les hommes sont un peu êtes, voyez-vous, mais ils savent tout de même recon- aître un cœur généreux quand ils en rencontrent un.

UNE JEUNE FILLE. — Oh! ça, c'est pas sûr!

UNE AUTRE. — Pas de danger!

BURKE. — Moi, j'ai bien su le faire.

UNE JEUNE FILLE. — Ah! Mais il n'y a pas beaucoup 'hommes comme vous, Monsieur Burke!

BURKE. — Je n'étais pas un parti bien brillant dans ce emps-là. C'est elle qui a pris pitié de moi.

UNE JEUNE FILLE. — Mais nous ne sommes pas toutes omme Madame Burke, aussi bonnes, aussi avisées. Il s'en aut!

UNE AUTRE. — Vous croyez comme ça que nous n marierons toutes?

BURKE. — Oui, toutes.

L'AÎNÉE. — Et moi aussi?

BURKE. — Vous aussi. Vous la première peut-être. c'est un homme heureux qui vous aura pour compagn car vous avez une âme généreuse.

UNE JEUNE FILLE (*montrant l'aînée du doigt*). — O Regardez-la!

UNE AUTRE. — Elle ne dit pas non, la petite mère.

UNE AUTRE. — Il doit y avoir quelque chose là-de sous, c'est sûr!

UNE AUTRE. — Oh! elle rougit, rougit...

L'AÎNÉE. — Chut! Taisez-vous! Soyons sérieuses! F pas tant de bruit, autrement Madame Burke ne nous pe mettra plus de revenir. Et puis, il faut retourner à maison. C'est l'heure. (*Du regard, elle fait le tour de chambre pour voir si tout est en ordre.*) Sommes-nous pr tes? Il se fait tard. Il n'y a rien d'autre que nous pui sions faire pour vous, Monsieur Burke?

BURKE. — Non, merci.

L'AÎNÉE. — Alors, rentrons vite. Bonne nuit, Monsieu Burke. Nous reviendrons demain si vous le permette Allons, en route!

TOUTES LES JEUNES FILLES (*en se retirant*). — Bonsoi Monsieur Burke, bonsoir!

(*Elles s'en vont. Burke demeure un instant incertai intrigué, se frotte les yeux, puis reprend sa place à la tabl*

BURKE (*se tourne vers l'absente avec un bon sourire*). — Là, nous revoilà tous les deux. Elles sont bien gentille je ne dis pas, et complaisantes, mais elles font un pe

op de bruit. J'avais peur qu'elles ne te fatiguent. Non? aiment?

.....

BURKE. — Moi, oui, un peu. Je les aime bien. Et j'aime en qu'elles soient gentilles et affectueuses pour toi. Et pendant...

.....

BURKE. — J'en conviens; c'est un peu ridicule après utes ces années. Mais c'est ainsi. J'aime mieux être seul ec toi... Mais, ce n'est pas ça seulement; il faut être onnête! j'ai aussi une autre raison que je n'ose pas te re... Tu n'as rien remarqué de bizarre?

.....

BURKE. — Dans leur attitude, leurs gestes, que sais-je?

.....

BURKE. — Eh! bien, moi, oui...

.....

BURKE. — Oh! rien. Pas grand'chose.

.....

BURKE. — Comment te dire cela? C'est un peu difficile. lles sont bien gentilles, ces petites, mais j'ai l'impres-on qu'elles se moquent un peu de moi...

.....

BURKE. — Oui, c'est cela. Ou bien, si tu veux, qu'elles e croient... un peu... fou.

.....

BURKE. — Je n'aurais peut-être pas dû t'en parler. Je vais bien que ça te ferait de la peine. Mais cette idée-là e pèse par moments, et il fallait bien que je finisse par le dire.

.....

BURKE. — Bien sûr! Je le comprends bien moi-même. e sont elles qui sont folles! Si seulement elles savaient, le monde savait! Je ne devrais pas y faire la moindre tention, et cependant...

.....

BURKE. — Non, je te promets. Jamais plus. Je chasser ça de ma cervelle, une fois pour toutes. Je ne pourquoi j'y ai songé ce soir et tout d'un coup. Sans do que je suis un peu fatigué. Autrement, ça ne me traca guère.

.....

BURKE (*il s'approche de la glace*). — Tu crois? Pe être. La journée a été assez fatigante, au fond.

.....

BURKE. — Non, pas plus que d'habitude; ce n'est le travail. Mais on n'a plus vingt ans!

.....

BURKE. — Oui, c'est ce que je vais faire. Tu as rais Une bonne nuit, il n'y a que ça de vrai. J'ai l'esprit peu las. Il n'y paraîtra plus demain. Je vais me couch tout de suite.

.....

BURKE. — Bien sûr! J'y pensais. Je n'oublie pas so vent, et tu le sais bien, puisque nous la faisons ensem presque toujours. (*Il se met à genoux, le front sur le bo de la table.*)

.....

BURKE (*levant le visage*). — Non, toi!

.....

BURKE. — J'aime mieux que ce soit toi...

.....

BURKE. — Alors, je veux bien. Si tu y tiens. (*Il co mence à réciter.*) Notre Père qui êtes aux cieux, que vot nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que vot volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

.....

.....

BURKE (*se relevant*). — Ainsi soit-il.

ANDRÉ MALVIL.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Lettres étrangères

I. — Sarcey a-t-il raison?

Dans son remarquable *Essai sur la France*, sur lequel us reviendrons, Ernest-Robert Curtius dit quelque rt :

« L'influence des littératures étrangères s'est fait périoquement sentir à partir du XVIe siècle. Mais, d'une con régulière, il en est toujours résulté un choc en tour, une « nationalisation du goût », une réaction fensive, qu'il se soit agi de l'Espagne, ou de l'Italie, de Angleterre, de l'Allemagne ou de la Russie. En France, ssimilation des cultures étrangères n'a jamais été combète. On y discute encore Shakespeare et Gœthe. Il s'y ouvera toujours des critiques « importunés par ces étrangrs », qui donneront libre cours à leur mauvaise humeur. émoin le vieux Sarcey : « Assez de Shakespeare, assez Ibsen, assez de Tolstoï, assez de Maeterlinck. Rentrons France, que diable ! »

Il est hors de doute que nous assistons depuis la guerre ce que des critiques bien intentionnés ont déjà appelé une offensive de l'étranger contre notre littérature ». es œuvres anglaises, allemandes, russes, traduites en très and nombre ces temps-ci, trouvent une clientèle. Si l'on uvait, il y a quelques années, accuser le public français être trop indifférent à ce qui se passait hors de France, reproche, aujourd'hui, est sans fondement. Les traduc-

tions occupent dans notre production de librairie
place considérable, et il n'est guère d'éditeur qui ne tie
à honneur de posséder une collection étrangère. La q
tion, bien entendu, s'est posée de savoir comment la li
rature française se comporterait devant ces influer
nouvelles. Quelques-uns n'ont pas hésité à envisage
point de vue commercial : il y a des gens qui ont tous
courages. On nous a dit : « La publication de tant
romans étrangers contraint au chômage nos malheur
romanciers ! » Pour un peu, on eût souhaité un conting
tement. Il faut avouer que, pendant six ou sept ans
roman français fut nettement inférieur à ses concurre
étrangers, en particulier anglais, et que c'est seulement
temps-ci qu'on a pu discerner les symptômes d'un redr
sement. Cela suffirait à expliquer... Mais laissons de c
l'argument mercantile. Doit-on craindre, ou peut-on es
rer, qu'une influence de la littérature étrangère s'exerc
sur notre littérature ?

Cette influence me paraît, dès maintenant, éviden
L'action des grands Russes est déjà très sensible
quelques-uns de nos aînés : un Gide, un Estaunié
exemple. Les Anglais nous ont proposé des modèles q
nous avons admirés : *Climats* et *Le Cercle de Famille*
M. André Maurois doivent beaucoup au roman britan
que, à Maurice Baring en particulier. L'action de Jan
Joyce et de son *Ulysse* a été très forte sur nos écoles d
vant-garde. On pourrait encore citer bien des exempl
Y a-t-il gain ou péril ?

Selon moi, gain, à n'en pas douter. Il est exact que
maintes reprises dans notre histoire littéraire, s'est f
sentir l'influence de l'étranger. Nos humanistes ont
beaucoup à l'Italie, nos classiques à l'Espagne, nos roma
tiques à l'Allemagne. Nous avons accepté ces influenc
et de ce qu'elles nous apportaient nous avons fait not
miel. Ce phénomène de transmutation, d'élaboration,
évident dans la race française qui, littéralement, digère
éléments étrangers et les absorbe, existe aussi dans n

res. Il existe accompagné d'un choix. La France ›runte à l'étranger ce que, d'instinct, elle sait devoir convenir; elle rejette l'excès, elle refuse ce qui lui est ètement inutile ou opposé. Les critiques de mauvaise neur dont parle E.-R. Curtius ignorent cette grande C'est signe de pauvreté, M. André Gide a raison de s le dire, que de se dérober systématiquement aux uences.

Au surplus, voyons comme ce jeu des influences est subet complexe. Souvent l'origine de ce que nous redécouns chez les étrangers est en France. Le monologue rieur de James Joyce a pour point de départ le petit e de M. Edouard Dujardin : *Les lauriers sont coupés*. Et contes de Katherine Mansfield, qui commencent à uencer nos jeunes romanciers, doivent beaucoup à ekhov, lequel avouait pour maître Maupassant. Dosewsky joue parmi nous un grand rôle, mais il était lecr passionné de nos romanciers, et en particulier d'Eue Sue (mais oui...). On nous dira : « N'était-il pas plus ple d'écouter directement la leçon des maîtres fran? » Non. Je ne dis pas qu'il ne faille point entendre ce nous disent nos classiques; mais il est suprêmement ressant de retrouver leur leçon transformée, élaborée nouveau par l'étranger; un apport de sensibilité diffête s'ajoute à leur valeur propre. Les conquêtes de l'es se font comme les terrains géologiques, par sédimenon lente. Un monde où chaque état opposerait à ses sins une muraille de Chine spirituelle mourrait de sclé. Les échanges sont bienfaisants et le bougon Sarcey pas raison.

Dans notre Europe déchirée, inquiète, cette mutuelle naissance des peuples les uns par les autres est sans te un des seuls moyens dont on soit sûr qu'ils travailt pour l'unité véritable. En inaugurant ici cette rubri, nous ne pensons pas faire autre chose que travailler, modestement, à cette tâche indispensable de découte et de paix.

II. — Katherine Mansfield

Parmi les noms étrangers que nous aurons appris (ces toutes dernières années, il n'en est point qui s'éc d'une plus parfaite lumière que celui de Katherine M field. Cette adhésion ineffable de l'esprit et du cœu l'admiration voudrait devenir similitude, depuis n adolescence un seul maître nous l'avait imposée, Ra Maria Rilke. Et c'est dans un sentiment de gratitude e tendresse que je veux, au début de cette première chr que, réunir en un même hommage ces deux êtres trop disparus.

L'œuvre de Katherine Mansfield n'est point abondar cinq recueils de nouvelles, un Journal, des lettres, articles critiques réunis sous le titre *Novels and novel* quelques poèmes. Nous connaissons en France aujourd l'essentiel. Deux recueils de nouvelles : *Félicité* (trac par J.-G. Delamain) et la *Garden-Party* (trad. Marthe Duproix), un choix de *Lettres* (trad. par M. T. G ritte) (1). Nous avons pu lire maintes études, celles trois préfaciers : MM. Louis Gillet, Edmond Jaloux Gabriel Marcel, qui se complétaient à merveille, et le article que M. G.-P. Bertrand a donné aux *Cahiers du S* Et lentement s'est formé autour du nom de Kathe Mansfield ce cercle d'amitié affectueuse où seuls peuv s'assembler, autour d'une œuvre qui est d'abord une â ceux qui se sentent unis par le même et brûlant secre

MM. Edmond Jaloux et Louis Gillet nous ont raco sa vie : elle tient en peu de mots. « Un être fragile petite taille, gracieuse et comme en retrait, qui do l'impression de vivre en marge de la vie, dans une z qui n'est plus tout à fait la vie, mais son halo. La bea du visage est émouvante, les traits extrêmement fins yeux très noirs, le regard à la fois éclatant et voilé. Ce

(1) Ces trois ouvrages à la librairie Stock.

frappe aussi c'est l'égalité du teint : le visage est ièrement couvert d'une nuance ivoirine, qui n'est nulle t plus claire ou plus foncée. Il y a dans cette figure, ıs ce regard, une expression qui n'est pas d'ici, pure, me, profonde, une sérénité impressionnante. » Telle nt de nous la décrire M. Edmond Jaloux, qui a eu le vilège de l'approcher, telle nous la voyons sur l'émoıte photographie des *lettres* avec sa courte frange sur le nt, son air méditatif qui semble attendre on ne sait elle révélation. Il y a dans le visage une signification qui rarement trompeuse : l'enveloppe charnelle où se cache ne de Katherine Mainsfield avait été modelée à son age intérieure.

Elle venait de Nouvelle-Zélande, descendante des cherıurs d'or. Son vrai nom, Cathleen Beauchamp, a une ıorité française. En 1901, à treize ans, sa famille l'envoie Londres achever ses études. Elle se passionna pour la térature et pour l'art, en un temps où, dans la réaction ıivictorienne, la pensée anglaise était en pleine fermenıion. Musicienne, violoncelliste émérite, elle se donnait ec passion à tout ce qui exprimait la vie par l'art. Cinq ı plus tard sa famille la rappela. Tristesse, regrets ers de la lumière de Londres. Dans la solitude de son ys natal, elle vit d'une vie presque sauvage, comme un rçon, chevauchant, errant, méditant. Enfin ses parents accordent le droit de repartir, et avec une maigre ısion elle revient à Londres. Pension si maigre qu'elle t donner des leçons, s'engager dans des troupes d'opéra bulantes. L'aventure, pour elle, c'est la vie.

Cependant elle tombe malade. Elle va se guérir dans une tite ville allemande. Une cure de solitude et de repos : c'est pendant cette retraite forcée qu'elle se découvre e vocation littéraire. Oh ! sans vanité. Elle songe seuleınt à décrire ce qu'elle voit. Elle peint *Une pension emande* : ses premiers contes sont remarqués, et un ıne étudiant d'Oxford, John Middleton Murry, qui avait é une petite revue, lui en demande d'autres. Collabora-

tion qui deviendra union. En 1915, Katherine Mans
épouse J. M. Murry. Elle est encore à ce moment
jeune femme bien douée, mais rien de plus. Le desti
la marquer d'un sceau décisif.

En octobre 1915, le frère cadet de Katherine Mansfi
Leslie Heron Beauchamp, sous-lieutenant dans un co
d'Anzacs, était tué au front, à vingt et un ans. Ce fut p
Katherine non seulement un bouleversement, mais
révélation. Pour se ressouvenir à jamais de cette om
charmante qui, huit jours avant de disparaître, avait
dans la maison de Londres, une courte apparition, Kat
rine écrivit. Elle enchanta son mal, elle le berça. Vo
dans son *Journal*, une des pages où s'exprime cet impéri
appel vers l'éternelle mémoire : « D'abord, bien-aimé,
des choses à faire pour nous deux, puis je viendrai a
vite que je pourrai. Ma chère âme, je sais que tu es là
je vis avec toi, et j'écrirai pour toi ; les autres sont près
moi, mais ils ne sont pas étroitement en moi. A toi s
j'appartiens, tout comme tu m'appartiens. Personne
sait combien je suis à toi... Tu es dans ma chair aut
que dans mon âme. Je donne aux autres le « surplus »
mon amour, mais à toi je demeure et à toi je donne m
amour le plus profond. » Et c'est à partir de cet inst
que l'œuvre de Katherine Mansfield prend cette ré
nance si particulière, cet accent d'irremplaçable incar
tion.

Une méditation sur la destinée et sur la vie, et
même temps une évocation de la vie à travers la mémo
telle sera l'œuvre de Katherine Mansfield. Son enchan
ment créateur n'est pas autre chose que ce don d'unir
une expression unique ses souvenirs et son désespoir.
dirait que, dans sa prose, le réel et le rêve se fondent, m
dulés avec une exactitude et une souplesse sans pareil
Une transmutation indéfinissable s'opère à chaque lig
qui, du récit le plus simple, fait comme une de ces all
de jardin qu'on voudrait parcourir inlassablement, afin
découvrir à l'extrémité, au bord d'une terrasse haute,

ıoramas inconnus, sans cesse renouvelés. Cette fidélité enfance, et à son rêve, c'est ce qui fait de Katherine ınsfield un être unique, un être qui s'apparente à cette ınde famille où un Novalis, une Emily Brontë, un ain-Fournier et quelques rares autres ont seuls droit prendre rang. « Lord, make me crystal clear for thy ht to shine through », telle est l'invocation maîtresse cette âme : être le cristal à travers lequel se manifes- a la secrète vérité du monde, tel est son vœu.

Cet être pour qui le point de départ avait été la mort, pauvre être dont l'existence fut un long calvaire, traîné chambre d'hôtel en chambre d'hôtel, de Montana à tre Côte d'Azur, avec la hantise de l'hémoptysie mor- le, cet être a aimé plus que tout la vie et nous en parle ıne façon unique. Dans toute la force du mot, comme vante et comme créatrice, Katherine Mansfield « accepte vie ». Elle veut le monde tel qu'il est, « mélange incom- éhensible de misère et de grandeur », mais elle l'ac- pte. Elle est, en un certain sens, la victime de ses lois nature auxquelles elle se soumet : on ne la trouve nais rebellée. Au contraire. Plus que tout autre, elle rait le droit de se laisser aller au désordre, à l'incohé- ıce, mais elle refuse : « Je suis un être divisé, avec e inclination dans le sens de ce que je voudrais être, n de plus... », dit-elle modestement. Elle est davantage. Cette adhésion à la vie qui donne à ses nouvelles ce let merveilleux, qui fait des contes en apparence insi- ifiants : *Prélude, Fidélité, Sur la baie*, d'authentiques efs-d'œuvre où l'homme apparaît dans sa vérité misére- , c'est pour Katherine Mansfield autre chose qu'une éthode (et, consciemment, la seule qui donne de l'au- enticité à la littérature). C'est le point d'aboutissement son drame personnel, la résolution de son problème. Je vise à cet état où je sens que mon âme et mon esprit ıt unis. C'est terriblement difficile à atteindre. »

Elle sait qu'il faut accepter *tout*, ne pas essayer de tri- er avec la vie, la subir et la chérir la subissant. Même la

souffrance. Et c'est là, sans aucun doute, le point cu
nant de son aveu. « Je ne veux pas mourir sans laisser
écrit ma conviction que la souffrance peut être surmon
Car je le crois fermement. Que doit-on faire? Il ne s'
pas de ce qu'on appelle la *dépasser*. Ceci est faux. On
se soumettre. Ne pas résister. Prenez-la. Soyez engl
Acceptez-la pleinement. *Faites-en une partie de votre v*

On est surpris, et douloureusement ému, que cet
qui a su chercher si courageusement, dans un émou
effort de sincérité, sa loi intérieure, n'ait pas abouti
plus haute des solutions. Elle l'a dit nettement : « Je
drais croire en Dieu. Cela m'est impossible... La vie
pour moi un mystère. » Il faut, pour ne pas se désole
dire qu'il existe en dehors des obédiences légitimes
grand effort qui doit, par une façon que nous igno
travailler pour la vérité suprême, cet effort de spiritu
hors de la religion auquel M. Ch. du Bos consacre
récentes études dans *Vigile*. Katherine Mansfield vo
trouver sa loi dans l'amour, dans l'amour de la vie, da
retour à l'adhésion vitale. Ses derniers gestes sont, à
égard, bien significatifs. Elle alla se réfugier près de
tainebleau, dans une maison théosophique toute sim
où l'on faisait sa chambre soi-même, dans un cercle
lui offrait la caricature du renoncement, non l'im
Gabriel Marcel a très bien dit, en catholique, à ce pro
que le caractère discordant de cette résolution dern
souligne de la façon la plus poignante « ce qu'il y
d'intenable, de désespéré, dans l'attitude de cet êt
manifestement visité par la grâce, mais si étrange
même temps à toute conscience de cette visitation
lui a fallu fuir presque dans les bras d'une pauvre hé
mort-née Celui qui sans relâche l'appelait par Son
éternel ».

Le 9 janvier 1923, une hémorragie l'emporta. Elle re
en terre française, au cimetière d'Avon, près de
vieille forêt de Fontainebleau qu'elle chérissait. Elle
a légué en mourant, par le truchement de son œuvre

essage qui, dans une époque où tout se dissout en désor-
es et en scandales, nous enseigne mieux que tout autre
sens suprême des inquiétudes et des doutes, leurs valeurs
leurs périls.

II. — Documents sur la jeunesse contemporaine

« L'inquiète adolescence » est un sujet bien rebattu.
uand le romancier n'a pas l'art de donner à ce thème une
leur vraiment universelle, il lui est aisé de glisser au
ncif. Et, cependant, maints livres paraissent en tous
ys, qui nous renseignent sur les sentiments des jeunes
mmes, et il est rare que, dans ces ouvrages, il n'y ait
en à retenir. Ne serait-ce qu'à titre de témoignage his-
rique, beaucoup valent d'être cités. Nos éditeurs en ont
ublié récemment un lot important, dont aucun n'est
tièrement inutile. Notons tout de suite que l'impression
ensemble est assez pénible : que ce soit en Allemagne,
Italie, en Hongrie, partout, — et en France... — On a
op souvent la sensation que cette jeunesse sans but, sans
ne, sans foi, sans loi, est sur la pente des pires catastro-
es. On en vient à admirer cette sorte de rigueur brutale
i se manifeste dans les romans des jeunes Russes soviéques.

Voici *Les Indifférents* de M. Alberto Moravia (traduit de
talien par P.-H. Michel) (1). C'est, à n'en pas douter, un
re remarquable : on nous assure qu'il est le seul livre
imagination qui, depuis la guerre, ait connu, en Italie,
n vrai succès. La réussite littéraire de ce roman et sa
leur de témoignage sont, l'une et l'autre, à considérer.
lberto Moravia use de ce procédé d'exposition directe,
nnemi de tout didactisme, que je n'hésite pas à tenir pour
seule vraie technique du roman. Il en use à merveille ;
t auteur de vingt-quatre ans connaît les ressources du

(1) Les Editions Rieder.

métier aussi bien que M. Roger Martin du Gard. Il a
contre lui tous les obstacles. Les personnages sont ra
sés sur eux-mêmes. L'action se passe en vingt-quatre
res. Et le livre a quatre cents pages. C'est un beau ro
mais quel livre épuisant ! C'est l'étude du « mal du siè
mais poussé à son point extrême, où il se résout en
ataraxie décisive. Les formules clefs de ce livre pourra
être : « A quoi bon ? » et « Je m'en f... » Une vérit
maladie de l'esprit atteint les personnages, dont les
tulations sentimentales n'arrivent jamais à se manif
en actes. Nos héros français, le François Menasce de
Chadourne dans *Cécile de la Folie*, l'*Incertain* de Ma
Betz, le Gilbert de Marcel Arland ou ce Blaise Orlie
me tient à cœur, sont des modèles d'énergie et de déci
au prix des « Indifférents » d'Alberto Moravia. Le pe
nage de Michel, qui assiste à la déchéance de sa sœu
reste toujours en deçà de l'action, est une créature d
vérité parfaite et atroce. La destinée, comme Alb
Moravia veut que ses héros l'envisagent, c'est une s
de jeu absurde, sur le déroulement duquel il est radi
ment vain de prétendre influer.

L'absurdité, voilà peut-être le mot essentiel do
convient de caractériser la plupart de ces jeunes h
néo-romantiques. Qu'ils agissent, ou qu'ils subiss
faute d'une règle de conduite fixe, d'une loi intéri
inébranlable, ils sont toujours dans l'ordre de l'absu
Les *Révoltés* d'Alexis Maraï, jeune écrivain hon
(traduit du hongrois par Ladislas Gara et Marcel
geaud) (1), est aussi un roman littérairement fort int
sant. C'est l'histoire d'un groupe de jeunes garçons q
la fin de la guerre, à la veille d'être mobilisés, se lan
dans une étrange aventure, qui n'a, en fait, ni sens, ni
mais par laquelle ils veulent s'affirmer à leurs pro
yeux et contre la société. Ils vivent ainsi quelques se
nes d'une vie secrète, avec des comparses douteux, se

(1) Ed. Les Revues.

rant des fonds par les pires moyens. La faculté de sus-
er une atmosphère fantastique, qui est un des dons
Alexis Maraï, permet à son roman de retenir l'attention
lecteur en dépit d'une absurdité, d'une incohérence,
i fait penser à celle des cauchemars. Du moins ces héros
t-ils l'excuse de la guerre. C'est en ce sens qu'un tel
re et celui d'Ernst von Salomon, *Les Réprouvés*, sont
s significatifs d'une époque.

Ce mouvement d'inquiétude et de refus qui s'est mani-
té en France sous une forme, en somme, surtout litté-
re, a pris dans les nations vaincues une violence
rême due aux circonstances. Ernst von Salomon dit
s bien : « Ces hommes se sentaient trahis et trompés
r l'époque », il est naturel que leur jeunesse protestât
ntre un destin dont ils souffraient, sans en être respon-
bles, et qu'elle souhaitât l'instauration d'un ordre nou-
au. Lequel ? Ils ne savaient. « Nous avions allumé un
cher où il n'y avait pas que des objets inanimés qui
ûlaient : nos espoirs, nos aspirations y brûlaient aussi,
lois de la bourgeoisie, les valeurs du monde civilisé,
ut y brûlait, les derniers restes du vocabulaire et de la
yance aux choses et aux idées de ce temps, tout ce bric-
rac poussiéreux qui traînait encore dans nos cœurs. »
On peut haïr cette violence désordonnée, sans objet,
i se manifeste tout au long des *Réprouvés* (1) ; il faut
ouer que le témoignage d'Ernst von Salomon a comme
e grandeur démoniaque, qui ne laisse pas indifférent.
Différent, lui, ne l'est jamais. Ce garçon de dix-sept ans,
instant où la guerre s'acheva, se trouva désorienté. On
vait destiné à l'armée ; futur officier d'une armée sup-
mée, que ferait-il ? Son idéal, le nationalisme, s'effon-
. Il le poursuivra. Il s'engage dans ces troupes irrégu-
res, vrais hors la loi, « réprouvés », qui, à Berlin, au
nps de la Révolution, en Lettonie, en Courlande, à

1) Plon, « Feux croisés », traducteurs Andhrée Vaillant et Jean
ckenburg.

Hamburg, en Rhénanie, dans la Rhur, luttèrent pour
patrie qu'ils aimaient et méprisaient à la fois, pour
ordre auquel ils ne croyaient plus. Maintes scènes au c
de ce livre ont un accent qu'on n'oublie pas. Le Put
Hamburg, en particulier, est magistralement narré.
développements littéraires sont, par contre, détestal
Ernst von Salomon est essentiellement un homme d
tion. Cet effort pour jeter sans cesse, dans la masse
fatalisme allemand, un levain de révolte, aboutit aux as
sinats d'Erzberger et de Rathenau. Ernst von Salon
passa cinq ans en cellule ; cinq ans de torture qu'il s
porta avec un héroïsme farouche. Il sortit de prison a
violent, mais contenu, discipliné. Pour comprendre
qu'il y a d'absurde et de désespéré, de grand et de risi
de tragique et de puéril, dans un mouvement con
l'Hitlérisme, dont les caractères contradictoires n
déconcertent tant, il est indispensable de lire les *Rép*
vés.

D'ailleurs on peut confronter à ce témoignage celui
romancier Max-René Hesse, l'auteur de *Partenau*
C'est la peinture de l'officier de la Reichswehr, nou
avatar de l'officier allemand. Ceci aussi intéresse Hi
et sa doctrine. *Partenau* est un livre paradoxal, car le r
est plein de longues digressions touchant la stratégie
la tactique, dont on pensera au premier abord qu'e
sont vaines et ennuyeuses, et que, tout au contraire,
ne peut pas ne pas lire avec passion. La marque du
grand talent de Max-René Hesse, je ne la vois pas se
ment dans la mise en œuvre de maints caractères dess
d'un trait sans bavure et qui fixe avec force le relief
chaque être ; je la vois surtout dans cette qualité profo
du récit (discernable malgré la perte qui résulte touj
d'une traduction dans une autre langue) qui impose
lecteur le rythme même qu'a voulu l'auteur. J'ignore
est Max-René Hesse et je déplore très vivement

(1) Albin Michel éd., trad. de Raymond Henry.

Raymond Henry n'ait pas placé en tête de sa traduc-
n une préface biographique ; on voudrait savoir d'où il
nt cette expérience intime qui est la sienne des plus
nplexes notions de stratégie. Chacun des Kriegspiel
'il organise entre Stephan et Partenau témoigne de
te science, et vraiment *Partenau* est sans aucun doute
premier roman qui ait su nous intéresser en nous
ontant des batailles ! *Partenau* est l'étude d'un carac-
e, celui d'un homme doué de génie mais secrètement
né par sa sensibilité — l'étude de la rupture qu'une
lle provoque dans un acier. Partenau est un lieutenant
la Reichswehr, dans un temps futur, mettons dans
elques années.

Qu'il ait vraiment du génie militaire, c'est ce dont on
doute pas en lisant Max-René Hesse — et Dieu sait
'il est difficile de rendre sensible le mécanisme mental
génie ! Partenau devient l'ami d'un jeune aspirant en
i il discerne les qualités les plus hautes (ici encore un
rtrait très réussi, rien de plus frais, de plus spontané
e le caractère de Stephan qui occupe le centre de la
ène et autour duquel s'organise la vie de Partenau).
ntre les deux hommes s'établissent des relations étran-
s : Stephan admire en Partenau un chef, un professeur
nt l'influence l'exalte ; Partenau aime en Stephan non
ulement des vertus intellectuelles, mais aussi celles du
eur. Ils passent des nuits à discuter de thèmes tactiques,
nventer, pour des guerres futures, d'amirables manœu-
es stratégiques. Mais Stephan n'est qu'un tout jeune
omme. Entre lui et une jeune fille très provocante s'é-
blissent des rapports affectifs dont Partenau se sent
loux. Cet homme de génie est, à la lettre, rongé par
ne passion dont il ne distingue pas lui-même le carac-
re morbide. N'aimait-il en Stephan que le disciple et
mi ? Le jour où un camarade clairvoyant lui dévoile
tat de son propre cœur, Partenau, se refusant au scan-
le, se tuera d'une balle. Voilà le thème raconté dans
ute sa sécheresse. On peut déplorer que ce récit ait

comme un arrière-goût écœurant du péché qui pé
Sodome ; il n'en demeure pas moins que cette exalta
sans objet, violente, comme désespérée, a de la grand

Une exaltation sans objet, un enthousiasme sans d
pline, ou bien un renoncement sans grandeur, un aban
au pire, voilà quels seraient donc les deux termes de
ternative entre lesquels auraient à choisir toutes les j
nesses du monde. Il n'y a plus alors qu'à désespérer.
le monde sans âme, sur une civilisation sans vertu, le
dont souffre cette jeunesse porte condamnation. Ce n
pas dans *Joseph cherche la liberté* (1), du jeune roman
Hermann Kesten, que nous irons respirer un air plus f
et plus sain. C'est plutôt l'Allemagne des crises écono
ques qui est peinte ici, dans une atmosphère qui n'est
sans analogie avec celle dont M. Emmanuel Bove aim
noyer ses livres. Joseph est un petit garçon de treize a
autour de lui se groupe une famille incohérente, malh
reuse, d'une pauvreté sordide, qui va de catastrophe
catastrophe. Et, lui, découvre peu à peu le sens de
triste vie, comprend que les espoirs lui sont interdits.
hasard lui révèle la déchéance de sa mère. Il aboutit à
nihilisme monstrueux chez un être aussi tendre. Li
étouffant qui fait penser à ces films expressionnistes d
le cadre est une rue, la misère le sujet. C'est un li
accablant, car à aucun moment du récit ne luit jamais
moindre charité.

Trouverons-nous enfin cet air plus pur au sommet
Mont-Odile (2) dont Eric Ebermayer nous a narré l'h
toire? Sans doute le sujet n'est-il pas si sombre, le ton
l'ouvrage est plus souriant : parfois même il est franch
ment gai. *Mont-Odile* est l'œuvre d'un très jeune aute
allemand, et il faut avouer que cela sent la jeunesse. C'
pourtant, malgré sa gaucherie, un témoignage bi
curieux sur des expériences pédagogiques que les Al

(1) Valois éd., trad. par Madeleine Violet.
(2) Albin Michel éd., trad. de Raymond Henry.

ıds tentent si volontiers et qui déconcerteraient nos ;isters. *Mont-Odile* est, au sommet d'une montagne llemagne centrale, un établissement créé par un ıme de génie (on nous le dit...). On y forme les enfants s une totale liberté : les lois de l'établissement, c'est le iet des élèves qui les dicte ; la discipline n'existe que ce que chacun la veut : les élèves et les professeurs se ɔient... Le roman, un peu longuet, est bâti sur une ·igue sans intérêt. Mais la documentation est très ieuse, et il y aurait beaucoup à dire sur les mœurs et coutumes de ce petit groupement pédagogique. Sans e prude, on y trouverait maintes confirmations de cette rise de la morale bourgeoise » dont M. Pierre Viénot a ɔien fixé les caractères dans ses *Incertitudes allemandes*.

IV. — France et Allemagne

On observe aujourd'hui, dans les deux pays-clés de urope, je veux dire la France et l'Allemagne, un cou-ıt dont l'intérêt n'est pas niable, qui pousse maints ayistes à définir ces deux pays, leurs concepts, leurs ies valeurs. Je viens de nommer M. Pierre Viénot, ɔtil analyste des *Incertitudes allemandes* ; nous avons paraître à Paris le curieux essai de Sieburg, traduit ıs le mauvais titre de *Dieu est-il Français?* et nous ıvons lire aujourd'hui l'*Essai sur la France* de Ernst-bert Curtius (traduit par Benoist-Méchin) (1). Il n'est ; non plus indifférent qu'un ouvrage comme celui Eugen Diesel, *Les Secrets de l'Allemagne* (trad. de l'al-nand par Marcel Beaufils) (2), ait trouvé en France un teur et un public.

Secrets de l'Allemagne, le titre est peut-être un peu cessif ; il s'agit à la vérité d'un portrait psychologique,

1) « Pour mon plaisir », Grasset.
2) Les Editions Rieder.

d'un « *Essai sur l'Allemagne* » qu'on doit lire parall
ment à l'*Essai sur la France* d'E.-R. Curtius. La d
rence de ton, de place, de méthode, si visible d'un ouv
à l'autre, est déjà, par elle-même, significative. « Les A
mands, dit Eugen Diesel, sont un peuple sans sché
Leur pays n'a l'ossature ni d'une volonté, ni d'un ryth
On ne peut les comparer à aucun autre peuple. » Ta
que E.-R. Curtius achève son livre sur ces mots : «
seul nom, « La France » permet une personnificatio
la patrie que le mot d' « Allemagne » n'autorise pas.
France vit dans la conscience française. » Aussi e
naturel que les deux essayistes qui, l'un et l'autre, c
naissent à fond le sujet dont ils traitent, se soient mo
sur le caractère central de leur thème : *Secrets de l'A
magne* est un livre fluide, qui cherche moins à être
construction logique qu'un décalque détaillé ; *Essai su
France* a, au contraire, toute la clarté et la précision d
M. Curtius pare le génie français.

Eugen Diesel peint son pays avec amour. Son essai
gne dans une sorte de tendresse discrète et compréh
sive qui nous touche infiniment, et d'autant plus que,
ailleurs, ce grand cultivé de l'histoire et de la géograp
nous dit assez que cette affection n'a rien d'exclusif ni
jaloux. « La grande erreur de certains peuples europé
est de croire qu'on ne peut s'affirmer soi-même qu
niant le voisin. Je suis persuadé qu'on sent sa pro
patrie de façon beaucoup plus effective lorsqu'on rega
l'étranger avec les mêmes yeux de l'admiration et
l'amour, et inversement on juge son pays aussi objecti
ment, implacablement, que l'on jugerait le pays étrange
Objectif en effet, Eugen Diesel l'est avec un calme c
rage ; il a cette objectivité supérieure à laquelle se
aboutit une grande affection. Il connaît son pays avec
précision, une minutie remarquables, et il est hors
doute que les historiens, les géographes et tous ceux
se soucient du problème allemand d'aujourd'hui doiv
connaître cet ouvrage. Les premiers chapitres en parti

, consacrés aux caractères généraux de l'Allemagne, à aspect physique, à ses villes et à ses hommes, sont ant de tableaux vigoureux et nuancés que nos fabri- ts de manuels devraient connaître (1). L'ouvrage s'a- ve sur un exposé des problèmes actuels de l'Allema- e, de sa destinée immédiate, qui semble demeurer si objectif, aussi simplement lucide, que le reste du e.

Qu'un Allemand connaisse à fond l'Allemagne, soit : il demeure objectif à l'égard de son pays, c'est très n; mais qu'un Allemand connaisse la France dans utes les nuances et garde à son égard la même objecti- é, voilà qui nous oblige à la plus haute admiration. *Essai sur la France* d'E.-R. Curtius est un très beau re. Ce n'est pas fait pour surprendre ceux qui ont lu *Marcel Proust* et son pénétrant article sur *Charles du s*. Ernst-Robert Curtius sait la France à la fois dans ses tails (ah ! comme il parle bien de Paris !) et la saisit dans totalité. Son essai est une puissante synthèse qui nous re de notre pays une image que la plupart des Français sauraient pas peindre, mais que chacun porte au fond cœur.

Qu'on n'attende pas un panégyrique naïf. Rien de moins f que le jugement d'Ernst-Robert Curtius. Sur certai- s exagérations du nationalisme français, sur les excès la philosophie cartésienne, sur les caractères si particu- rs d'une littérature qui est grande sans avoir produit un Dante, ni un Shakespeare, ni un Cervantès, ni un ethe, il dit exactement ce qu'il faut dire. Sur la « tota- é » de l'idée française, il exprime même des notions ne rare profondeur. Signalons à part les pages consa-

1) Signalons d'ailleurs qu'Eugen Diesel vient aussi de publier en emagne au Bibliographisches Institut de Leipzig un magnifique um illustré de 481 photos par Robert Petschow, et qui, sous le e *Das Land der Deutschen*, nous offre un portrait unique de l'Al- nagne.

crées au catholicisme qui sont tout à fait « dans le to
Sur le rôle de la religion en France, sur l'évolution hi
rique du catholicisme dans notre pays, sur ses caractè
E.-R. Curtius est d'ordinaire bien informé et juge bi
« Il existe, dit-il, entre la France et le catholicisme,
lien vital d'un caractère exceptionnel. » Il nous montr
notion française de civilisation comme inséparable d'
donnée chrétienne. Et dans la France contemporain
signale parfaitement l'importance du renouveau religi
en ces vingt dernières années.

Je veux cependant signaler quelques erreurs de p
pectives, ne serait-ce que pour prouver à E.-R. Curt
qu'on l'a bien lu en France. Quand il parle de la litté
ture française contemporaine, il a une tendance ma
feste à identifier toute l'activité littéraire à celle de
tains petits clans. — Quand il nous dit que Julien Gr
dans *Leviathan* a peint la province française, malgré to
la sympathie qu'on peut avoir pour le jeune romanc
on doit dire que c'est une erreur, que la province
Leviathan n'a aucune valeur de témoignage (Green
voue lui-même) et que le vrai romancier de la provi
est un romancier qu'il ne semble pas connaître : Edou
Estaunié. — Quand, dans le chapitre sur la littérat
catholique, il met pêle-mêle Claudel et Daudet, Bernan
et Mauriac, Massis et Maritain, il faut bien lui signa
que des discriminations eussent été nécessaires ; et qua
il nous affirme que la *Revue des Jeunes* est l'organe ess
tiel du jeune catholicisme, il comble de joie notre cœ
mais il nous oblige à lui dire qu'il est bien injuste p
Les Études, Le Correspondant et, si l'on permet, pour
Vie Intellectuelle. D'une façon générale il connaît un p
moins bien les positions de la jeunesse que celles des gé
d'âge mûr.

Mais ces minimes réserves ne sont rien. L'essentiel n'
pas là. Il est dans ce très grand, très noble effort accom
par un homme pour juger un pays étranger avec toute
lucidité objective d'un historien amical, qu'aucun *a pri*

ıtional ne gêne. Il faudrait dans notre Europe malade aucoup d'E.-R. Curtius : remercions celui-ci d'abord ; n œuvre n'aura pas été vaine.

DANIEL-ROPS.

Une histoire de la littérature tchèque

Ceux de nos compatriotes qui ne se laisseront pas rebuter r quatre cents pages de texte serré, bourrées de noms aussi fficiles à prononcer qu'à écrire, auront peut-être tendance à montrer sévères pour l'*Histoire de la Littérature tchèque* dont . Hanus Jelinek vient de publier le premier volume (1). Ils manqueront pas de s'étonner qu'une Histoire de la Littéra- re puisse faire une part aussi large à l'histoire proprement te et à la politique, qu'elle soit intérieure, extérieure ou reli- euse. Peut-être même, s'ils ont le courage de passer au cri- e ces matériaux divers, pour ne retenir que les éléments oprement littéraires, auront-ils tendance à se croire mysti- s. L'apparence, il faut en convenir, leur donnerait raison ; ais la pensée tchèque s'est développée au cours des siècles ns des circonstances et dans un milieu tels qu'il serait dan- reux de lui appliquer une commune mesure et puéril d'al- chercher, dans le développement de la pensée et de la lit- rature françaises, des points de comparaison.

Un nom qui sonne douloureusement aux oreilles des catho- ques, Jean Huss, domine l'histoire de la Bohême : l'histoire ligieuse aussi bien que l'histoire politique et militaire, puis- e le célèbre prédicateur fut à l'origine d'un conflit séculaire

(1) *Histoire de la littérature tchèque*. T. I : Des origines à 1850 ditions du Sagittaire, Paris).

entre Prague et Rome et que ce conflit devait entraîner
Tchèques, tantôt victorieux et tantôt asservis, sur de nc
breux champs de bataille. Du point de vue littéraire, l
fluence de Jean Huss fut également loin d'être négligeab
puisque, comme l'écrit M. Jelinek, « employant exclusivem
dans ses écrits la langue vivante de Prague, Huss unifia
consolida la langue tchèque littéraire : en la purifiant
archaïsmes et des locutions étrangères, il montra pour sa la
gue maternelle une tendresse, un amour, très rares à s
époque... il introduisit un système d'accents qui simpli
singulièrement l'orthographe et dont les Tchèques se serv
toujours. »

Pourtant, bien avant le XVe siècle, la Bohême avait con
des heures glorieuses, et la statue équestre de saint Vences
domine toujours la principale artère de Prague. Mais dès l
que le peuple tchèque considérait comme une atteinte à
convictions et à son honneur national la condamnation p
tée par le Concile de Constance et acceptait le combat, Hu
auréolé par la flamme du bûcher, devait fatalement deve
le symbole de la résistance à la redoutable coalition du pa
et de l'empereur, du germanisme et du catholicisme. Dés
mais, les Tchèques auront l'impression, parfois trop justifi
que la hiérarchie catholique n'est plus, entre les mains
pouvoir séculier, qu'un précieux instrument de dominatio
En 1918, la victoire des alliés est venue rendre à la nati
tchèque sa liberté et au catholicisme ses véritables moye
d'action dont il semblait avoir plus ou moins oublié l'usag
Dès lors, dans l'État reconstitué, le symbole hussite était de
tiné à perdre chaque jour de son actualité, et aujourd'h
que la vieille formule « Contre Vienne et contre Rome »
devenue vide de sens, les catholiques tchèques s'efforcent
renouer la trame du passé et de remonter, par delà Je
Huss, aux temps heureux et lointains où l'idée nationale
l'idée catholique n'étaient pas en conflit.

Deux siècles après Jean Huss, Komensky ou Comeniu
dernier évêque de l'*Unité des Frères Bohêmes* fondée par Che
cicky, s'impose à l'attention de l'Europe. Philosophe, Com

s entre en relations avec Descartes et Leibnitz; pédago-:, il est invité à faire connaître ses méthodes en Pologne, Angleterre, en Hollande et en Suède. Un des premiers, il conise l'instruction pour tous, sans distinction de sexe ni condition, et divise l'enseignement en quatre époques quelles doivent correspondre autant d'écoles : école ternelle, école primaire, école latine, académie ou univer-é. Tout en poursuivant ses travaux scientifiques, Comenius cesse de penser à la patrie perdue, au pays bien-aimé qu'il û quitter lors de la Contre-réforme qui suivit la défaite de Montagne-Blanche. Après la paix de Westphalie, notam-nt, il trouve, dans son *Testament de l'Unité mère mourante*, s accents déchirants pour déplorer l'asservissement de la hême.

Deux siècles encore, et un autre savant, Palacky, se révèle nme un historien de valeur. Patriote avant tout, il mène ıs trêve le combat national et se trouve au premier rang s combattants de 1848. Mais il a l'esprit assez large pour ır le danger qui menace désormais la littérature tchèque et ıter de la diriger dans des voies nouvelles :

Maintenant, écrit-il, que nous sommes arrivés, au point de vue la langue, presque au niveau des autres peuples instruits, d'au-s tâches nous attendent; il faut maintenant sacrifier non seule-nt sur les autels de la patrie, mais aussi sur ceux de l'humanité. plus en plus les barrières locales qui séparaient les peuples sont versées par l'échange continuel et rapide des idées et des senti-nts; ainsi se constitue, en langues diverses, une littérature uni-e, plus élevée, une littérature européenne, même universelle. e nation qui, dans cet échange d'idées, n'apporte rien d'indivi-el, ne compte pas. C'est donc dans ce sens-là qu'il faut chercher ıgir pour nous assurer une place honorable parmi les autres ions.

Le chef-d'œuvre de Palacky, l'*Histoire de la Nation tchèque*, brasse l'histoire des pays tchèques depuis les origines jus-'en 1526, date de l'avènement définitif des Habsbourg. rtains passages ont vieilli, certaines idées ont dû être revi-es, l'*Histoire de la Nation tchèque* n'en marque pas moins

« l'apogée de l'effort intellectuel, artistique et scientifique la période de la renaissance tchèque ».

Huss, Komensky, Palacky, ce triptyque résume assez l les tendances générales de la littérature tchèque, des origi à 1850. Trois hérétiques, dont le premier fut prêtre e second évêque, trois patriotes, appliqués à défendre le pa moine national contre les empiétements du germanisme, t hommes de science enfin : un théologien, un philosophe, historien. Ce n'est pas à dire qu'il faille simplifier à outran que les apports catholiques soient nuls et les nombr auteurs cités par M. Jelinek d'importance négligeable, n si ces derniers sont théologiens, philosophes, juristes, cl niqueurs ou linguistes, ils ne font que renforcer la tenda didactique ou utilitaire de toute la littérature tchèque; s sont poètes, dramaturges ou conteurs, ils soulignent, à rares exceptions près, la faiblesse d'un art auquel les circo tances ne permettaient pas de s'affirmer. *Inter arma si Musae.* Au cours de ces huit siècles d'histoire, la Bohême guère cessé de lutter ou de plier sous le joug. Si elle a co des heures triomphales, elle n'a jamais pu jouir bien lo temps de l'indépendance indispensable à tout être physi ou moral qui veut pouvoir s'abstraire de certaines préoccu tions personnelles. Il y eut, sans doute, au XIVe siècle, belle époque de l'empereur Charles IV, mais la langue to que était encore un instrument trop imparfait et l'allem gardait bien souvent la faveur des écrivains. « Le règne Charles IV (1346-1378), écrit M. Jelinek, qui s'est mon bienfaisant sous tant de rapports, n'ouvrit pas une épo nouvelle à la littérature... » La poésie lyrique « n'était gu en honneur à la cour des rois qui protégeaient des *minness gers* allemands. Elle végétait par conséquent, réduite à é un passe-temps pour les étudiants, sans donner un gé comme Villon ». Quant au théâtre, il naquit en Bohêm comme partout en Europe, du drame liturgique, puis la fa succéda au *mistère*. Mais, dès le début du XVe siècle, les gu res hussites vinrent empêcher toute évolution du gen Lorsqu'il renaîtra, beaucoup plus tard, à l'époque roman

e, il ne sera plus qu'un moyen, d'ailleurs très efficace, de ter contre l'oppresseur étranger. On voit ce qu'il pouvait gagner et mieux encore ce qu'il devait y perdre.

C'est pourtant à cette époque que la Bohême vit naître on premier génie vraiment poétique » en la personne de cha (1810-1836). Mais ce poète douloureux, qui devait urir misérablement avant d'avoir pu donner sa mesure, ssa parmi les siens comme un étranger. Son œuvre princi-le, *Mai*, « fut accueillie par les huées presque unanimes de cole patriotique, qui ne voyait, dans les allures byroniennes poète et dans son intérêt passionné pour les problèmes de vie et de la mort, qu'une apathie dangereuse pour la cause tionale ».

Le livre de M. Jelinek se termine sur un fait important : la ssion linguistique du tchèque et du slovaque, qui fut réa-ée artificiellement au milieu du XIXe siècle. L'auteur con-cre à cet événement des commentaires fort justes, mais lui-ème ne peut s'empêcher de juger en patriote tchèque « les sons qui ont amené les patriotes slovaques à assumer vant l'Histoire la lourde responsabilité du schisme ». Il fait o aux appréciations sévères du journaliste tchèque Hlavicek i écrivait vers 1850 : « Dans les circonstances actuelles... t morcellement inutile devient un meurtre et non seule-nt un meurtre, un suicide. »

Il est difficile de mieux marquer le caractère de la littéra-e tchèque jusqu'à cette époque; littérature de combat où souci de la forme passait au second plan et dont le fonds limitait à la mission même qu'elle avait à remplir; littéra-e de petites gens, de patriotes et de savants, que les ons et les aristocrates affectaient le plus souvent d'igno-; en résumé littérature pour laquelle la règle « Primum vere... » s'imposait avec toute sa rigueur et toutes ses con-quences.

Ainsi s'explique et se justifie le dessein de M. Jelinek. Cette te séculaire d'un peuple pour maintenir sa langue et avec e sa plus précieuse chance de salut est en elle-même un ame du plus vif intérêt et fournit une ample matière aux

réflexions les plus diverses. L'auteur n'a pu toujours év
la monotonie qu'entraînent fatalement de trop longues é
mérations, mais il manie le français avec beaucoup de cl
et de légèreté. L'analyse, quelquefois détaillée et suivie d
traits, des œuvres principales permettra au lecteur fran
un premier contact avec une pensée autour de laquelle
langue difficile et peu répandue dresse une véritable mura
de Chine. Ce mode de présentation prendra tout son prix d
les volumes suivants, qui auront à traiter d'une product
plus variée. Dès maintenant il semble que l'ouvrage
M. Jelinek doive mieux servir la diffusion de la pen
tchèque en France que la traduction de romans auxquel
public français n'a guère accordé jusqu'ici qu'une indiffére
polie. Peut-être même contribuera-t-il à susciter des œuv
nouvelles. Entre l'histoire monumentale, mais trop péné
de l'esprit protestant, d'Ernest Denis et l'histoire littérair
M. Jelinek, œuvre de vulgarisation encore teintée de natio
lisme, la place reste libre pour une œuvre forte et nuan
vivante et impartiale, difficile et précieuse entre toute
l'histoire du sentiment religieux en Bohême.

H. Beuve-Méry.

Vincentinho

Dans cette ingénieuse et utile « Collection des deux texte
qui présente côte à côte, sur deux pages, le texte origina
une traduction française aussi précise que possible, il av
paru des œuvres anglaises, allemandes, italiennes, russes.
portugais vient d'y faire son entrée avec le livre charmant
tout récent d'une Brésilienne, Mme Maria-Eugenia Celso (

(1) *Vicentinho*, traduction française de Jean Duriau, avec le te
portugais en regard. 1 vol. in-12 (le 10e de la collection). Payot.

ɔ sont les souvenirs d'une mère sur son enfant, le petit Vicentinho », mort à quinze mois, — sa *saudade*, comme le dit, cette sorte de poème, écrit ou non, intérieur ou ɔprimé, de la tristesse, de la séparation, de l'absence, paré ɔs images chères et regrettées, ou mieux cette expression de nostalgie humaine particulière à la fois à la langue et au ıractère portugais.

A la première partie, souriante, doucement ensoleillée, ssée de ces observations, non certes puériles, mais minuıeuses, tendres et profondes, — que seule peut faire une ıère, mais que seul aussi un écrivain de race peut exprimer vec cette délicatesse et cette harmonie, — s'oppose la grande ouleur qui a ravagé la vie maternelle, douleur atroce, et ɔntations fugitives de désespoir, mais douleur sans éclats ruyants et dont la traduction littéraire, toute proche cepenant de la vie, reste mesurée, comme adoucie par la rare oésie qu'elle exhale, en même temps que par le sentiment eligieux.

M. Jean Duriau, que nos lecteurs connaissent déjà et qui st remarquablement versé dans la littérature portugaise et n tout ce qui regarde l'Amérique méridionale, a donné de ette œuvre émouvante une traduction qui nous paraît extrêıement fidèle jusque dans les détails et qui n'en est pas ıoins d'une rare élégance et d'une fort belle langue. Il rend ensible, même à qui ne sait rien du portugais, le talent si ın, si mélodieux, si humain, d'un écrivain qu'on le remerıiera de nous avoir révélé.

M. B.

Nouvelles musiques de France et de Russie

La 3e Symphonie d'Albert Roussel.

Il y a là quelque sortilège. Albert Roussel va nous obliger le croire à la Fontaine de Jouvence et que la nymphe de cette source légendaire s'appelle la Musique Française. Rous-

sel n'a jamais été vieux... et même on a quelque difficu se l'imaginer vieillissant. Mais enfin, avec les année pourrait devenir un peu moins jeune. C'est exactement verse. Tout le monde a observé qu'à chaque œuvre nouv il semble rajeunir. C'est-à-dire que son style (nous croyi pourtant le connaître à fond) de plus en plus nous éto par quelque chose d'alerte, de franc, de nerveux. Cette j nesse triomphante, elle éclate dans la *Symphonie en sol min* en même temps qu'on y admire la fermeté de l'écriture, logique musicale claire et décisive, mais toujours souple toujours humaine, et le plus beau métier d'orchestrate Dans une carrière déjà féconde et qui suffit amplement à gloire, il monte encore et se renouvelle, selon sa coutu sans cesser d'être lui-même.

Troisième symphonie et qui ne ressemble pas aux d premières (elles-mêmes assez différentes l'une de l'autre), nous vient d'Amérique. Elle avait été composée pour le c quantenaire du *Boston Symphony Orchestra* (1), et jouée 1930 par cet orchestre admirable que régit un grand ch d'ailleurs fort connu et goûté des Parisiens, Serge Kous vitzky. Les Concerts Lamoureux nous l'ont présentée de faç remarquable, sous la direction intelligente et chaleure d'Albert Wolff. Henry Prunières, qui avait pu l'entendr Boston, a noté la « ferveur et l'enthousiasme » que mettai les musiciens d'Amérique à jouer cette œuvre magnifique (2 leurs collègues français (si blasé que doive être un musici d'orchestre) ont paru sensibles, comme eux, à sa beau qu'ils ont respectueusement servie. C'est un bon signe po une musique et non pas une aventure quotidienne. Et public a manifesté fort éloquemment son plaisir. Le gra succès...

(1) *La Symphonie de Psaumes* de Strawinsky a la même origine
(2) Dans une brève et substantielle analyse qu'a publiée *la Rev Musicale* (1er janvier 1931).

i l'on veut absolument rattacher la troisième Symphonie es musiques antérieures, on pourra dire que son esprit et allure évoquent ce chef-d'œuvre si vivant et si pittores-, déjà classé à son rang, qu'est la *Suite en fa*. Mais à con-on d'ajouter aussitôt qu'elle a son caractère propre et elle est toute personnelle. Ce que du moins l'on ne con-tera guère, c'est qu'elle se doive nommer aussi un chef-euvre et qu'elle soit faite pour compter dans l'histoire de musique française. Française, au surplus, elle l'est émi-nment et avec un charme exquis.

Rien de plus varié. L'*allegro molto* qui en forme le premier ouvement débute avec franchise et netteté, les cordes posant d'emblée le motif essentiel. Thème puissant et ner-ux, lourd d'une belle énergie rythmique et qui va se déga-r de plus en plus au cours d'un développement conduit main de maître, sans que les « ornements » légers ou les efs épisodes qui l'interrompent et le diversifient nous lais-nt jamais perdre de vue la marche de la pensée musicale. cette qualité du rythme seulement, on reconnaîtrait l'au-r, si tant de prestiges différents ne nous le révélaient ssi.

Les mouvements lents chez Roussel sont habituellement ne extrême poésie, et réglée par un goût sans défaillance; existe notamment dans son œuvre deux ou trois saraban-s dont la noblesse et la grâce ne périront pas de sitôt. Mais *dagio* de la 3e Symphonie est particulièrement émouvant. au poème humain, et qui, en vérité, nous semble presque chirant dans la sérénité même de son déploiement tout sé, quand il monte, si pur et si diaphane, des cordes chantées : un thème secondaire et fort bref de l'allegro y t employé, ou déroulé, de façon très habile, et nous le trouverons au dernier mouvement, cellule qui, avec force discrétion, laissant errer son parfum pénétrant, contribue ier les parties de cette œuvre si une et si diverse. Reve-nt au premier plan, les bois l'interrompent par une sorte marche légèrement esquissée ou par des jeux épisodiques

au dialogue spirituel et souriant; de là naît bientô
fugue magnifique, au rythme entraînant, qui form
l'un des passages essentiels de la symphonie et do
entrées successives sont soulignées par la plus he
instrumentation. Un retour, qui s'impose par degrés
phase lyrique du début, se clôt enfin par un solo extas
violon, se perdant à l'aigu, au terme d'une ascension
veilleuse, dans la lumière et la paix.

Non moins que dans la sarabande ou l'adagio, le
exquis du *Divertissement* et du jeune *Trio* excelle dan
« scherzi » légers, où font merveille son charme, sa fin
l'habileté à grouper ou disperser les timbres de façon p
resque, le sens du mouvement alerte que nous lui con
sons, un certain goût de France et d'Ile-de-France, e
esprit qui nous amuse en des mélodies fameuses, comn
désinvolte *Bachelier de Salamanque* ou *l'Ode* ironique
Jeune Gentilhomme. Quelques épisodes, dans la Sympho
nous ont rappelé déjà ces qualités aimables. Mais elles tr
phent dans le bref, souple et vigoureux *Scherzo*, qui p
aussitôt son vol capricieux, guidé par la plus sûre techn
et plaisamment irisé par la magie des timbres. Ce 3/8 aér
en forme de valse, rapide et sans bavures, est encore
des trouvailles de Roussel.

Construit à la manière d'un « rondo » et sans cesse pré
tant son thème ensoleillé avec une allégresse qui encha
un bondissant *allegro* conclut la symphonie, suspendu q
ques instants, comme en une cadence, par le solo poétiqu
violon, que soutiennent les bois, légèrement; puis un c
cendo puissant et un rapide accelerando nous conduisent
trait à l'énergique péroraison, martelant le thème principa
de larges accords.

Telle est cette belle œuvre où se révèle une fois de plus
de façon décisive, le charmant et puissant génie d'un gr
musicien de France. Son nouveau succès prend une sig
cation remarquable. Les fêtes triomphales que lui avai
ménagées, voilà bientôt trois ans, des amis intelligents

'oués, le vaste mouvement de sympathie et d'admiration, ti de l'étranger comme de France, et l'empressement cor- l qui s'étaient alors manifestés avaient montré, aux yeux plus distraits, ce que nous savions, ce que les jeunes siciens — leur suffrage est ici d'importance — savent eux que personne : la place que tient Roussel — au pre- er rang — dans l'art contemporain. On a l'impression que troisième Symphonie assure encore ce jugement et qu'elle laie décidément ce qui, çà et là, pouvait rester encore de p prudentes hésitations. Il faut poser des armes inutiles. On ne souriait plus en 1910, dit Arthur Hoerée, en prononnt le nom de Debussy. Depuis 1930, il est devenu ridicule nier Albert Roussel. » Le voilà bien assis dans sa gloire. ais « assis » est le terme qui lui convient le moins. Sa belle unesse n'admet pas le repos, et il ne cesse de marcher, de onter, joyeux et sûr de sa force.

« Rébus » d'Igor Markévitch.

Voici une autre jeunesse — un peu différente en son allure, ais fort authentique, puisqu'il s'agit d'un compositeur de ngt ans. La *Cantate* d'Igor Markévitch avait frappé par sa re puissance, — digne d'un musicien tout à fait « mûr » - et par son étonnante maîtrise dans la conduite de l'orestre, qui en vérité (la chose n'est pas commune) semblait ez lui don inné. Le *concerto grosso*, présenté lui aussi par mpeccable Désormière, n'avait pas, tout dissemblable qu'il t, diminué cette impression. Mais enfin, comme on a touurs peur d'être dupe, on s'obligeait à garder quelque éfiance. On se disait qu'il y avait peut-être là des coups du asard et que ce jeune homme n'allait pas continuer indéfiment dans une voie pareille — (notez-le, dans une voie ui ne passe pas pour celle de l'adolescence). Après le *Rébus*, faut décidément s'incliner, s'incliner même assez bas.

L'œuvre nouvelle a paru dans un fort beau concert

« exceptionnel » où Roger Désormière dirigeait, salle Gave l'Orchestre Symphonique de Paris. Deux *chorals* de Ba curieusement et magnifiquement orchestrés par le plus ré lutionnaire et le plus savant des compositeurs vienn Arnold Schönberg; *Parade*, d'Erik Satie, qu'on n'entend p guère qu'en ces occasions « exceptionnelles » et jouée par fidèles amis; *le Sacre du Printemps*, dont Roger Désormi nous a donné une des plus belles et nerveuses interprétatic que je connaisse, voilà qui formait le cadre de ce *Réb* grande nouveauté de la soirée. L'auteur, que nous voyic pour la première fois le bâton à la main, conduisait son œ vre. Élégant, discret, l'air presque timide, on est d'abc surpris que cet aimable homme cache en lui tant de force si sûre et un tel bouillonnement musical.

Terminée il y a quelques mois et dédiée à la mémoire Diaghilew (Markévitch était-il un des jeunes musiciens q le grand animateur avait l'intention de nous révéler?) cet partition est une suite de ballet. J'en ignore le scénario. Ma on nous a dit que c'est en effet un rébus et construit s l'axiome : *Pauvreté n'est pas vice*. D'où, enfermées entre u savoureux *Prélude* et une puissante *Parade* conclusive, *Danse* de pauvreté, la *Gigue* des nez, les *Variations* des pa et la *Fugue* des vices. Mais il n'est pas besoin d'en savoir prétexte pour goûter une musique qui *stat mole sua* ou plut qui a trop de sang pour tenir jamais en place.

Le *Prélude* est sans nul doute un fort beau travail, piquant, et amusant avec ses curieuses et nouvelles reche ches d'instrumentation; *la Danse* et la *Gigue* alerte déjà no entraînent... On essaie de garder pourtant son « sens crit que ». Mais allez donc résister aux *Variations*, à leur richess à leur amplitude, à leur diversité, à leur vie rythmique, leurs solides et ingénieux contrepoints, à leur rude et bel ascension; et comment ne pas rester pantois devant cet *Fugue* surprenante, si logique et si nette en sa prodigieu complexité, si originale et si ordonnée, qui vous saisit a collet et ne vous lâche plus jusqu'à la dernière mesure? Ma

vitch lance à toute allure sa complexe machine, dont les iages nombreux fonctionnent avec une extraordinaire cision, sans grincer, sans flotter, sans faillir; et il la mène il veut, se jouant des courbes audacieuses et des montées uptes. Cette fermeté, cette sûreté de direction, qui ublie jamais son but, cet « œil du maître » toujours vert, cette mise en place rigoureuse, sont d'autant plus tables qu'ils s'allient à une véritable folie rythmique — le hme, puissant, adroitement varié ou délibérément obsé-nt, et, dans l'un et l'autre cas, irrésistible, est un caractère entiel du jeune musicien —, qu'ils accompagnent un ieux déchaînement de toute la sorcellerie musicale. L'au-eur, en tous cas, doit à cette maîtrise, à ce *quos ego*, une urité d'esprit et une nette vision de l'ensemble qui lui per-ettent de se laisser porter sans remords sur cette mer agitée. is il faut dire comment la *Parade*, d'aspect assez différent où l'on revient à quelque simplicité (du moins dans la nstruction), achève de nous subjuguer par ses répétitions oureuses, obstinées, rapides, et sans cesse plus bruyantes, le foyer qui meut la machine exigeant toujours de nou-aux sacrifices et d'autre combustible, qu'on lui jette par quets d'instruments.

Je crois qu'il faut inscrire la naissance d'un grand musi-en... Je sais bien ce que nous avons tous dit et le soir ême de la *Cantate* : cette bizarre maturité chez un si jeune mme est périlleuse; où est la fraîcheur juvénile, l'eau de urce agreste qui permet de tenter un long voyage, de s'a-euver, de se renouveler; ne va-t-il pas bientôt s'arrêter, se uer? — Il n'en a pas l'air. Et je ne suis pas inquiet, sauf cident, sur son avenir : trop de musique, « fraîche » ou non, ante et bondit en lui.

Le Concerto pour violon de Strawinsky.

Son glorieux compatriote Igor Strawinsky, on a cru sou-ent que lui aussi était dans une impasse. Il en est toujours

sorti — de façon imprévue. Cette aventure, en effet, recc
mence, peu s'en faut, à chacune de ses œuvres importar
et il n'en est guère qui ne marquent un brusque coup
volant, parfois en un sens apparemment tout contraire à ce
qu'il vient de donner. Chaque œuvre du grand Russe est
proprement dire, un événement. Il repart tous les matins
Cette « quête » perpétuelle ou cette fiévreuse — et volonta
— mobilité (plutôt que renouvellement ou évolution) forr
dans l'histoire de la musique un cas singulier. Ses admi
teurs s'essoufflent quelque peu à suivre cet étrange manip
lateur de sonorités qui, au-dessus d'eux, paisible et apol
nien, continue, détaché des contingences, à préparer min
tieusement ses drogues magiques, où tantôt le sucre domi
et tantôt le poivre, et à s'ébattre en jeux inouïs et désintéré
sés. Quant à ses exégètes, je les suppose quelquefois emba
rassés de ramener à l'unité une œuvre si diverse; mais av
un peu d'ingéniosité, on y arrive; et il est vrai qu'il y
sous cette multiplicité à première vue déconcertante, l'uni
d'un seul génie strawinskien : quelques traits en éclate
en sa partition la plus récente, ce *Concerto* pour violon
orchestre, composé à l'intention du fameux violonis
Samuel Dusbkin, et que celui-ci, après l'avoir créé à Berlir
en octobre, vient de jouer chez nous, sous la directic
de l'auteur, dans un concert de l'Orchestre Symphoniqu
de Paris.

Venant après la sévère et profonde *Symphonie de Psaume*
cette œuvre, tout aimable et ensoleillée, marque un nouvea
contraste et une nouvelle orientation. Elle se rattache, sar
doute, à sa veine « classique », et l'architecture, le choix de
motifs, maintes formules (employées avec l'adresse la plu
réfléchie) le montrent assez éloquemment; mais tout cela es
pénétré, si l'on ose dire, de « strawinskisme » et transform
par une vie originale et incessante. Un vrai concerto, d'ai
leurs, et où l'instrument soliste a la part de virtuosité qu
convient — une virtuosité des plus sûres et des mieux calcu
lées : car, admirablement écrit pour l'orchestre, le concert

aussi pour le violon, ou mieux pour les deux partenaires, nonieusement unis. Un concerto qui n'est ni académique, ong, ni ennuyeux (car, à son ordinaire, Strawinsky se le bien d'insister), mais tout alerte, élégant, léger, « musi- de plaisir », comme disait Stendhal, et qui nous entraîne : elle en souriant.

débute par une *Toccata* fort brillante. On admire aussitôt, admirera jusqu'au bout, l'équilibre élégant et infaillible, agé entre le violon et l'orchestre; le soliste se détache en ne lumière, avec une aisance et une limpidité constantes; e part on ne l'a noyé (accident trop commun) dans les orités identiques du quatuor et à peine ose-t-il coudoyer frères et cousins, le peuple des cordes, qui en pareil cas iennent si vite des frères ennemis; s'ils font de-ci et de-là ège à sa voix noble et charmante, ce n'est que par des tis légers, des effleurements discrets, des pizzicati tom- t goutte à goutte, de fins accompagnements rythmiques s grave et plus distant, le violoncelle use toutefois, sans es, d'une plus grande liberté); le groupe des bois et, un moins fréquent, celui des cuivres (soit éclatant ou iant, avec goût et mesure) — on sait quelle tendresse leur uée Strawinsky et comment il les manie — occupent donc une place de choix : n'étant point enclins à la jalousie, s la rencontre, ils s'empressent de mettre en valeur un nd camarade qui le mérite... Au surplus, tout l'orchestre d'une matière à la fois solide et subtile, d'une transpa- e, d'une luminosité délicieuses. Et en ce concerto qui, se rare, n'a point de trous, qui marche, dégagé, d'une re continue, on a pu éviter, ordinairement, ces oppositions faciles et souvent brutales des « soli » complètement nus es tutti déchaînés comme un orage soudain.

ne *Aria I* et une *Aria II* (celle-ci plus lente et d'une plus uvante poésie, où les cuivres pleins de noblesse et les dia- ies charmants du violon et des bois sont une joie qu'il marquer) se succèdent et nous conduisent à un final *priccio*) éblouissant en sa pimpante légèreté, animé d'un

mouvement, d'un esprit, d'un éclat, d'une drôlerie même quoi on ne résiste pas facilement.

Je laisse aux historiens à fixer la place du *Concerto en majeur* dans l'œuvre de Strawinsky et à en mesurer la val tant absolue que relative... Sans doute, ce n'est pas *le Sa du Printemps* et ce n'est pas *Noces*. Mais ce magnifique, lu neux et souriant travail sait plaire aux honnêtes gens et c' le grand point.

MAURICE BRILLANT.

Erratum

Une erreur s'est glissée dans l'article de M. A. Gastoué s *Vincent d'Indy*, paru dans notre dernier numéro (10 mars 193

P. 520, note 1, au lieu de *si, la, do, si bémol*, il faut lire : *si bém la, do, si.*

Avec la permission des Supérieurs.

Imprimatur : † BENJAMIN-OCTAVIUS, episc. Versalien.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN ET FILS. — LIGUGÉ (Vienn